

ŒUVRES
COMPLÈTES
DE GILBERT.



N. J. L. GILBERT.

Rousseau fut son modele, et Despreaux son Maître;
Le talent lui dicta des vers purs et nerveux;
Et moissonné plustard, il auroit su, peut être,
De l'aveu d'Apollon, se placer au près d'eux.

Gravé par Le Beau.

ŒUVRES
COMPLÈTES
DE GILBERT.

Nascitur Poeta.



A PARIS,

Chez LE JAY, Libraire, rue Neuve-des-Petits-Champs, près celle de Richelieu, au Grand Corneille.

M. DCC. LXXXVIII.



NOTICE

SUR LA VIE

ET LES OUVRAGES DE GILBERT.

IL y a long-temps qu'on répète que la *Vie de l'Homme de Lettres se lit dans ses Ouvrages*; cette assertion n'est-elle pas du nombre de tant de paradoxes qui en imposent par un faux air de raisonnement? Peut-on nier qu'on ne goûte du plaisir à rapprocher de soi, s'il est permis de parler ainsi, la mémoire des personnes qui nous ont intéressés, tandis qu'elles existaient? *Nicolas-Joseph-Laurent* GILBERT a pu mériter ce sentiment de la part de tout amateur de la poésie. Il naquit à *Fontenay-le-Château* en Vosges, bourg à six lieues de *Rémiremont*, de parens qui, suivant l'expression imaginée par un préjugé stupide, & l'insolence de l'orgueil & de la richesse, n'étaient pas *des gens comme il faut*, mais des gens honnêtes, de bonnes mœurs, & qui, malgré leur

ſituation bornée, aimèrent aſſez leur fils pour lui donner une éducation cultivée, ce qui vaut bien l'héritage de la nobleſſe & de la fortune. On prétend que le jeune Gilbert avait achevé ſes études à douze ans. Il avait les yeux de ſon âge : il regardait, du fond de la Lorraine, Paris, comme on nous peint les bons Muſulmans ſe tournant du côté de la Mecque, & y attachant, en quelque ſorte, toutes leurs penſées & toute leur ame. Il ne doutait point que cette Capitale, l'aſile des talens, ne fût auſſi le ſéjour privilégié de l'heureuſe exiſtence; d'ailleurs tous les livres du moment lui étaient familiers : il avait donc lu, en caractères bien moulés, que la plupart de nos Ecrivains étaient les *apôtres de la ſainte humanité*. En effet, c'eſt le cri de ralliement de ces meſſieurs : ils ſont la ſource intariſſable d'où découle la bienfaiſance univerſelle. Plein de ces idées ſi ſéduiſantes, ſi magiques, Gilbert s'empreſſe de ſe rendre dans cette ville, la nouvelle Athènes, la nouvelle Rome : il y vient ſes vers à la main, bien aſſuré

qu'il va trouver une foule de Mécènes. Son illusion ne tarda point à se dissiper. Le jeune poète avait cru qu'un noble aveu de son indigence lui gagnerait des bienfaiteurs; toutes les portes lui furent fermées : il reconnaît avec amertume que ce qui est imprimé n'est pas toujours vrai; qu'il ne fallait point croire à l'affiche; qu'en un mot, ces grands protecteurs de l'humanité, dans leurs livres, étaient souvent des hommes très-ordinaires dans la société, c'est-à-dire, les dignes individus de cette *tourbe* infectée de l'esprit avare & inhumain de l'égoïsme, des prédicateurs toujours en contraste avec leurs *magnifiques* sermons. Gilbert, désespéré, rebuté de toutes parts, le cœur brisé de douleur, court chez M. d'Arnaud, le seul de tous

---

[1] *M. d'Arnaud.* Il n'est point vrai, comme l'a avancé assez légèrement l'auteur d'une note insérée dans le *Nécrologe des Hommes célèbres de France*, barbouillage rempli de jugemens faux, de partialité, & qu'on nous dit, avec une sorte d'audace, *destiné à fournir des matériaux à l'Histoire de la Littérature & des Arts*; (& voilà les matériaux qui servent à l'édifice de l'histoire!) il n'est point vrai que M. d'Arnaud ait couru au devant des éloges de Gilbert:

ceux auxquels il s'était adressé, dont il éprouva la sensibilité. Il faut l'avouer, ce sombre chagrin qui suit la mauvaise fortune, le dépit de s'être vu retirer de son enchantement, le manque d'usage du monde : toutes ces choses réunies avaient

---

c'est bien peu connaître le premier, que de le représenter mendiant les flatteries parasites d'un poëte, espèce d'homme ordinairement loin de la vérité. M. d'Arnaud a repoussé de tout temps la louange, parce qu'il est très-persuadé que le public n'est point la dupe de toutes ces petites manœuvres abandonnées au charlatanisme littéraire. La vraie réputation doit se soutenir sans ces étais honteux qui ne tardent guère à s'écrouler. L'homme qui a été assez heureux pour rendre quelque service à Gilbert, était lui-même, à cette époque, vivement pressé par l'infortune : voilà peut-être ce qui peut donner quelque prix à son bienfait ; il n'a jamais eu l'impudence de recevoir en face l'épithète *d'Homme célèbre*, dont n'ont point rougi de se faire décorer par des gagistes d'adulation, certaines gens de qui le grossier amour-propre a souvent éclaté dans toute l'explosion du ridicule. Autre vérité : M. d'Arnaud, quand Gilbert vint lui apporter ses vers satiriques, lui remontra avec la sensibilité d'un ami, qu'il se vouait au genre le plus odieux de la littérature ; il lui prédit l'amertume qui alloit empoisonner sa vie ; il lui reprocha même sa partialité trop condamnable à l'égard de M. de Voltaire ; & l'on observera que ce dernier a été l'ardent persécuteur de M. d'Arnaud ; le motif de cette persécution si acharnée est aujourd'hui connu de tout le public, qu'il ne faut pas confondre avec les cabales, les sectes, &c. ce n'est point là assurément que se trouvent la justice & la vérité.

fait contracter à Gilbert un extérieur farouche & peut-être repoussant; & il est si peu de gens dont la vue aille au delà de l'enveloppe, & saisisse le mérite caché sous des dehors ingrats qui ne l'annoncent point! La première production de sa plume fut son *Début Poétique*, qui parut en 1772: dans cet ouvrage, l'auteur avait pris des accès de misanthropie pour les élans du génie, & l'on en conviendra, il était difficile d'entrevoir l'Ecrivain qui publia dans la suite la *Satire du dix-huitième Siècle*, & celle intitulée *mon Apologie*: c'est dans ces deux morceaux que Gilbert déploya le *talent* du poëte; qu'il prouva qu'on pouvait imiter Despréaux, & avoir un caractère original; beaucoup de vers de ces deux pièces ont mérité les honneurs du proverbe. Nous ne dissimulerons pas que l'objet de ce talent marqué n'était point louable; que Gilbert avait trempé son pinceau dans le fiel de la Satire; qu'il s'était montré partial & injuste dans ses jugemens, sur-tout à l'égard de M. de Voltaire: « Comment, (disait M. d'Arnaud au jeune homme)

» avec le génie que vous annonçez, pourvez-vous méconnaître la prodigieuse supériorité de M. de Voltaire sur tous nos gens de lettres ? Lorsqu'on a, comme vous, le secret de la poésie, on doit nécessairement se ranger dans la classe des admirateurs du grand-homme à qui nous devons *Œdipe*, *Zaïre*, *Alzire*, *Mérope*, *Mahomet*, & tant de pièces fugitives où il est sans contredit le premier en ce genre ». Gilbert n'était point d'une nature à écouter les représentations ; il travaillait d'après un cœur profondément ulcéré : il ne pouvait pardonner à l'Académie Françaïse de n'avoir point couronné son ode sur le *Jugement dernier*, ouvrage où se trouvent, au milieu d'une foule de défectuosités, des strophes qui respirent le noble enthousiasme de notre célèbre lyrique Jean-Baptiste Rousseau, que, malgré les anathêmes de nos *médiocres* du jour, la postérité s'obstinera à placer près de Pindare & d'Horace.

Les deux Satires de Gilbert firent oublier les autres morceaux qu'il avait publiés

ſucceſſivement : mais qu'il racheta ſon ſuccès ! combien il doit ſervir d'exemple aux jeunes littérateurs, appelés par un goût irréſiſtible dans la carrière poétique ! combien il prouva que le genre de la ſatire eſt le pire de tous, & le plus à rejeter ! La prédiction que lui avoit faite l'amitié, s'accomplit : du moment qu'il ſe fut annoncé pour un poëte ſatirique, inveſti d'une foule d'ennemis, il ne goûta point la douceur du dédommagement que lui offrait l'appui de quelques perſonnes qui, en blâmant l'uſage de ſon talent, en ſentoient toute la force : c'était préciſément Juvénal qui voyait toujours la Pentapole où le reléguait le comédien Paris ; le trouble continuel de ſon eſprit s'étendit juſqu'à ſa raiſon qui s'égara : le malheureux Gilbert enviſageait des ſpectres, des fantômes, des ſatellites menaçans; il pénétra un jour juſqu'à l'appartement d'un prélat qui ſoulageait ſa triſte ſituation, & s'écria, en l'abordant, d'une voix ſépulcrale : *je ſuis perdu ! je ſuis damné !* Il n'y eut plus de doute ſur ſon état : convaincu que l'in-

fortuné était attaqué de folie, on le conduisit à l'Hôtel-Dieu, où l'on fut obligé de le lier; il y mourut enfin dans les angoisses inexprimables d'une longue & cruelle agonie, âgé de 29 ans & quelques mois; il a été inhumé dans l'église de *Saint-Pierre-aux-Bœufs*, une des paroisses de la *Cité*. Cinq semaines avant une si triste fin, dans un accès de fièvre, il avait avalé la clef d'une cassette, non « pour empêcher ses ennemis de s'emparer de ses manuscrits » (comme on l'a avancé dans un journal), mais dans la crainte qu'on ne se rendît maître d'une somme d'argent renfermée dans cette même cassette; au milieu de son délire, il désignait l'endroit où était cette clef, en portant la main à son cou; mais, vu son état, une raison totalement aliénée, on ne fit nulle attention à ce geste; on ne s'aperçut qu'après

On le conduisit à l'Hôtel-Dieu. Quelques personnes peu instruites accusèrent à ce sujet la bienfaisance du prélat qui secourait Gilbert; leurs reproches n'étaient point fondés; elles devaient ne pas ignorer qu'il n'y a qu'à l'Hôtel-Dieu que l'on connaît bien l'art d'administrer des remèdes & des soins utiles à la cure de la folie.

ſon décès de la véritable cauſe qui le faiſoit mourir : effectivement, à l'ouverture de ſon cadavre, on trouva la clef engagée dans l'éſophage, & arrêtée par l'anneau à un des cartilages arithenoïdes, qu'elle avait peu endommagé.

Jamais Ecrivain n'a mieux fait ſentir que Gilbert la juſteſſe de ce vers de l'Art Poétique :

Si ſon aſtre en naiſſant ne l'a formé Poëte, &c.

Celui-ci aſſurément devait ſon talent à la nature ſeule : il ne tenait rien de l'art : de là « des idées qui ſouvent ne ſont point » liées, des inégalités choquantes, un » ſtyle peu ſoutenu », une ignorance preſque abſolue de la littérature ancienne, excepté les poëtes ſatiriques, dont ce jeune homme nourriſſait ſa noire miſanthropie : mais auſſi poſſédait-il ce qu'il eſt impoſſible à l'art de donner : ce feu créateur, le ſeul foyer d'où jailliſſent le génie; ces grands mouvemens, ces grandes images qui ſortent toutes créées d'une ame profondément pénétrée, comme la Poéſie nous repréſente Minerve s'élançant toute

armée du cerveau de Jupiter. « Enfin, (dit le même journaliste, dont nous avouons avec reconnaissance avoir beaucoup emprunté dans cette Notice) « Gil- » bert avait plus de génie que d'esprit, » plus de talent que de connaissances, » plus d'imagination que de jugement, » plus d'enthousiasme que de goût ». On ne pouvait mieux caractériser l'auteur dont nous publions les productions; & ce qu'il y a de singulier, « il avait le cœur » droit & sensible; il ne se permit jamais » dans la société la raillerie ni les épi- » grammes; *son esprit plus que son cœur* lui » avait fait embrasser la satire ». Ajoutons que la conscience de son talent, & l'indignation continuelle qu'il ressentait en secret en se voyant écrasé des chaînes de la pauvreté, convertissait tout en amertume dans cette ame aigrie. Si J. J. Rousseau n'eût pas été l'éternelle victime déchirée par le vautour de l'infortune, il y a tout lieu de croire qu'il aurait eu un commerce plus liant, qu'il eût été moins ombrageux. Du reste Gilbert a sans doute mérité l'hon-

neur d'être placé dans le très-petit nombre *d'Ecrivains originaux*, dont puisse s'enorgueillir le siècle présent : nous avons donc cru acquérir quelque droit à la reconnaissance du public, amateur de la Poésie, en lui offrant l'Edition la plus complète de ses Œuvres : nous n'avons rien négligé pour la rendre agréable au public : nous avons même eu l'attention d'y ajouter le portrait de l'Auteur.

TABLE

Des Pièces contenues dans ce volume.

Fin de la Table.

PRÉFACE.

RIEN ne décourage plus les jeunes Poëtes, que la vue de l'avilissement où est tombée aujourd'hui la Poésie. Le jargon de M. La-Béquille a pris parmi nous la place du langage des Dieux : hormis la Tragédie, on ne lit plus d'Ouvrages en vers. A peine daigne-t-on encore jetter quelquefois les yeux sur les merveilles des Despréaux & des Rousseaux. Heureux Voltaire d'être né avec un génie si éclatant! Pour attirer sur lui, pour fixer les regards dédaigneux de notre Public, il lui fallait avoir composé la Henriade, Alzire, Brutus, & tant d'autres chef-d'œuvres.

Qu'on s'étonne encore qu'il ne s'élève

perſonne pour s'aſſeoir ſur le trône de ce fameux Poëte ! Ce n'eſt point en aviliſſant l'art militaire que vous ferez naître de grands Guerriers. L'homme ne s'efforce à exceller dans un art, qu'en proportion de la conſidération qui y eſt attachée. Il en eſt des ſciences comme des vertus. Pourquoi voyez-vous rarement une Comédienne veſtale ? C'eſt que vous les croyez toutes Laïs.

Mais, dira-t-on, ſi la Poéſie eſt avilie, ſi les Poëtes mêmes ſont mépriſés, c'eſt que nous ne voyons plus de bons Ouvrages en vers. Oui; mais vous exigez qu'un Poëte débute par un Œdipe : vous ne donnez point au génie le temps de ſe développer, de s'élever inſenſiblement, & d'aller en ſon vol toucher la voûte du ciel. S'il n'éclate d'abord, vous ſoupçonnez qu'il ne ſe ſigna-

lera jamais ; vous l'anéantiffez. Corneille fut un grand Poëte ; parut-il au grand jour Rodogune ou Cinna à la main ? Jamais, jamais il n'eût enfanté ces deux prodiges, fi, vivant dans notre fiècle, il fe fût ouvert la carrière des Lettres par Clitandre. Tout a dans la nature une gradation imperceptible. Le fleuve, vers fa fource, ne roule point d'abord des eaux profondes & majeftueufes. Le foleil naiffant eft foible & peu radieux. L'aigle, avant de s'élever aux nues, rafe long-temps la furface de la terre ; & vous voulez que le Poëte feul foit, à fon aurore, ce qu'il doit être à fon midi ?

J'ofe efpérer que le Public aura quelque indulgence pour mon extrême jeuneffe. Mais je le prie de m'avertir de mes défauts. Je recevrai fes avis avec toute la docilité d'un homme qui veut,

en s'efforçant de faire des progrès, mériter ses applaudissemens : consolé par cette pensée, que si l'on trouve des fautes à corriger dans mes pièces, c'est une preuve que le tout n'est pas mauvais.



LE POETE MALHEUREUX.

Vous que l'on vit toujours chéris de la fortune,
De ſuccès en ſuccès promener vos déſirs,
Un moment, vains mortels, ſuſpendez vos plaiſirs:
Malheureux.... ce mot ſeul déjà vous importune?
On craint d'être forcé d'adoucir mes deſtins?
Raſſurez-vous, cruels; environné d'alarmes,
J'appris à dédaigner vos bienfaits incertains,
Et je ne viens ici demander que des larmes.

Savez-vous quel tréſor eût ſatisfait mon cœur?
La gloire: mais la gloire eſt rebelle au malheur;
Et le cours de mes maux remonte à ma naiſſance.
Avant que, dégagé des ombres de l'enfance,
Je puſſe voir l'abîme où j'étais deſcendu,
Père, mère, fortune, oui, j'avais tout perdu.
Du moins l'homme éclairé, prévoyant ſa misère,
Enrichit l'avenir de ſes travaux préſens;
L'enfant croit qu'il vivra comme a vécu ſon père,
Et, tranquille, s'endort entre les bras du temps.
La raiſon luit enfin, quoique tardive à naître.

Surpris, il se réveille, & chargé de revers,
Il se voit, sans appui dans un monde pervers,
Forcé de haïr l'homme, avant de le connaître.

SAISON de l'ignorance, ô printemps de mes jours!
Faut-il que, tourmenté par un instinct perfide,
J'aye, à force de soins, précipité ton cours,
Trop lent pour mes désirs, mais déjà si rapide!
Ou faut-il qu'aujourd'hui, sans gloire & malheureux,
Jusqu'à te désirer je rabaisse mes vœux!
Pareil à cet aiglon qui de son nid tranquille,
Voyant près du soleil son père transporté,
Nager avec orgueil dans des flots de clarté;
S'élève, bat les airs de son aîle indocile,
Retombe, & ne pouvant le suivre que des yeux,
En accuse son nid, & d'un bec furieux
Le disperse brisé, mais en vain le regrette,
Quand, égaré dans l'ombre, il erre sans retraite.

MAIS on admire, on aime, on soutient les talens;
C'est en vain qu'on voudrait repousser leurs élans;
Sur ses pâles rivaux renversant la barrière,
Le Génie à grands pas marche dans la carrière.

C'EST vous qui l'assurez: & moi, que les destins

Ont toujours promené ſur la ſcène du monde,
Je dis : (& ma jeuneſſe en naufrages féconde,
Etudia long temps les perfides humains,
Apprit où s'arrêtaient les forces du génie)
« Le talent rampe & meurt, s'il n'a des aîles d'or,
» Ou, vendant ſes vertus, rare & noble tréſor,
» Lève un front couronné de gloire & d'infamie ».

Que ne puis je, ô mortels, être accuſé d'erreur!
Quel que ſoit mon orgueil, oui, j'aimerais à croire
Que j'ai par trop d'audace irrité mon malheur;
Que je frappais ſans titre aux portes de la gloire :
Il en coûte à mon cœur de vous croire méchans;
Mais expliquez, cruels, l'énigme de ma vie,
Ou rendez-moi raiſon de votre barbarie.
Dieu plaça mon berceau dans la poudre des champs,
Je n'en ai point rougi : maître du diadême,
De mon dernier ſujet j'euſſe envié le rang,
Et honteux de devoir quelque choſe à mon ſang,
Voulu renaître obſcur, pour m'élever moi-même.
A l'âge où la raiſon ſommeille, oiſive encor,
La mienne impatiente oſe prendre l'eſſor :
Au nom ſeul d'un grand Homme on voit couler mes larmes,
Grand Dieu! ne puis-je encor m'élancer ſur ſes pas!

Condé bégaye à peine, il demande des armes,
Et déjà plein de Mars, reſpire les combats.....
Donnez-moi des pinceaux. Qu'exiges-tu d'un père?
Mon fils, crois-moi, ſurmonte un penchant téméraire;
Tu veux chercher la gloire? Eh! ne ſais-tu donc pas
Que les plus grands talens y montent avec peine,
Que, noircis par l'envie, accablés par la haîne,
Tous ont vu le bonheur s'échapper de leurs bras?
Songe au ſort de Milton, ſonge au deſtin d'Homère:
L'homme, ingrat de leur temps, a-t-il changé depuis?
Ah! mon fils, je ſuis pauvre & tu n'as plus de mère;
Bientôt tu vas me perdre: où ſeront tes appuis?
Mon fils, crois-moi, mon fils, ſors de ton indigence,
Et vers la gloire alors dirige tes travaux:
Au nom de tous les ſoins qu'on prend de ton enfance,
Par mes cheveux blanchis. = *Donnez-moi des pinceaux.*
Eh bien, vis à ton gré. Je te livre à toi-même,
Ingrat; mais en ſuivant ta folle paſſion,
Crains un père, reçois ſa malédiction.
Vous pleurez... ah! mon fils, ... votre père vous aime,
Ecoutez. = *Des pinceaux*! Moi, ſillonnant les mers,
J'aurais donc, ſur la foi du zéphyr infidèle,
Pourſuivi la fortune au bout de l'Univers;
Et peut-être pour prix de mon avare zèle,

Enterré ſous les flots, en revenant au port,
Et mes jours & mon nom. Qui peut vaincre la mort?
Qu'à ſon gré l'opulence, injuſte & vile amante,
Berce ſur le damas ce parvenu groſſier,
Et laiſſe le Poëte, à l'ombre d'un laurier,
Charmer par ſes concerts le ſort qui le tourmente!
Il n'eſt qu'un vrai malheur, c'eſt de vivre ignoré.
L'homme brille un moment, & la tombe dévore
Les titres faſtueux dont on fut décoré,
Nos maux, & ces plaiſirs que le vulgaire adore:
Tout périt ſous la faux de la mort ou du temps:
Mais la gloire du moins que l'homme a méritée,
Survit à ſon trépas & s'accroît par les ans;
Et loin de les flétrir, la fortune irritée
Ajoute un nouveau luſtre aux talens glorieux.

RACINE, dieu des Vers! Corneille, eſprit ſublime!
Vous pouvez effrayer un cœur puſillanime;
Peut-être avec dédain vos manes radieux,
Du haut des monts ſacrés regardent qui nous ſommes.
Mais, ſi j'en crois mon cœur, on peut vous égaler;
Le ciel, en vous formant, voulut ſe ſignaler,
J'y conſens; mais enfin vous n'êtes que des hommes.

AINSI je m'abuſais. Sans guide, ſans ſecours,

J'abandonne, insensé, mon paisible village,
Et les champs où mon père avait fini ses jours.
Cieux, tonnez contre moi; vents, armez votre rage;
Que vide d'alimens, mon vaisseau mutilé
Vole au port sur la foi d'une étoile incertaine,
Et par vous loin du port soit toujours exilé!
Mon asile est par-tout où l'orage m'entraîne.
Qu'importe que les flots s'abîment sous mes piés;
Que la mort en grondant s'étende sur ma tête;
Sa présence m'entoure; & loin d'être effrayés,
Mes yeux avec plaisir regardent la tempête:
Du sommet de la poupe, armé de mon pinceau,
Tranquille, en l'admirant, j'en trace le tableau.

Je n'avais point alors essuyé de naufrage,
Mon génie abusé croyait à la vertu,
Et contre les destins rassemblant son courage,
Se nourrissait des maux qui l'avaient combattu.
« Mon sort est d'être grand, il faut qu'il s'accomplisse;
» Oui, j'en crois mon orgueil, tout, jusqu'à mes revers.
» Qui de ceux dont la voix éclaira l'Univers,
» N'a point de la fortune éprouvé l'injustice?
» Un Dieu, sans doute un Dieu m'a forgé ces malheurs,
» Comme des instrumens qui peuvent à ma vue

» Ouvrir du cœur humain les ſombres profondeurs,
» Source de vérités, au vulgaire inconnue.
» Rentrez dans le néant, préſomptueux rivaux;
» Ainſi que le ſoleil dans ſa lumiere immenſe,
» Cache ces aſtres vains, levés en ſon abſence,
» Je vais vous effacer par mes nobles travaux ».
Mon ame (quel orgueil, grand Dieu, l'avait ſéduite!)
Dévorait des talens le trône révéré,
Et dans tous les objets dont je marche entouré,
Ma gloire en traits de feu déjà me ſemble écrite.

PRESTIGES que bientôt je vis s'évanouir!
Doux eſpoir de l'honneur! trop ſublime délire!
Ah! revenez encor, revenez me ſéduire:
Pour les infortunés, eſpérer, c'eſt jouir.
Je n'ai donc en travaux épuiſé mon enfance,
Que pour m'environner d'une affreuſe clarté
Qui me montrât l'abîme où je meurs arrêté.
Ne valait-il pas mieux garder mon ignorance?

TROP heureux Philémon, s'il connaît ſon bonheur!
Fidèle au rang obſcur qu'il reçut de ſes pères,
Long-temps de ſa jeuneſſe il voit briller la fleur;
Et cultivant en paix ſes champs héréditaires,

Ne craint pas que toujours ſes efforts abuſés
Laiſſent tomber ſon corps, privé de nourriture
La terre au jour marqué lui rend avec uſure
Les tréſors qu'en ſes flancs il avait dépoſés.
Il n'a point, il eſt vrai, vu nos cités immondes,
D'où le Grand, étonné de ſes vaſtes beſoins,
De leurs productions épuiſent les deux Mondes.
Nos Sciences, nos Arts, étrangers à ſes ſoins,
Ne l'ont point dépouillé de ſes mœurs ingénues.
Roulez en char brillant votre heureux déshonneur,
Jamais de Philémon vous ne ſerez connues,
Beautés, dont on nourrit les vices ſans horreur:
Tandis que les talens, amis de l'innocence,
Méconnus; repouſſés dans leur premier eſſor,
Tombent découragés, & meurent d'indigence
Sous l'ombre d'un laurier qu'on leur diſpute encor.
Ce protecteur qui marche en ſemant les promeſſes,
Même en trompant ſes vœux, l'abaiſſa-t-il jamais?
Burrhus, qui va comptant les ingrats qu'il a faits,
Lui vient-il reprocher ſes honteuſes largeſſes?
Aux malheureux toujours on trouve des forfaits,
Et les plus généreux vendent cher leurs bienfaits.
Pour qui les verts boſquets ouvrent-ils leurs ombrages?
Les tranquilles étangs, les tortueux vallons,

Les antres toujours frais, les ruiſſeaux vagabonds,
Les chants du peuple aîlé, ſes jeux dans les feuillages,
Le paiſible ſommeil ſur des lits de gazon,
La juſtice, la paix, tout rit à Philémon.
Oh! combien j'euſſe aimé cette beauté naïve,
Qui d'un époux abſent preſſentant le retour,
Raſſemble tous les fruits de ſon fertile amour,
Dirige des aînés la marche encor tardive,
Et portant dans ſes bras le plus jeune de tous,
Vole au bout du ſentier par où deſcend leur père!
Elle le voit : grand Dieu, dérobe à ma misère
L'aſpect de leurs plaiſirs dont mon cœur eſt jaloux.....
N'eſt-ce donc point aſſez des tourmens que j'endure?
Quoi! je porte un cœur noble, & d'un œil plein d'effroi,
Je lis ſur tous les fronts le mépris & l'injure!
Le dernier des mortels eſt plus heureux que moi!
Ah! briſons ces pinceaux! tombe, lyre inutile!
Périſſe un monde injuſte! Et toi, qui m'as perdu,
Gloire, fantôme ingrat, à la brigue vendu,
Va, je perds ſans regret ta couronne futile,
C'eſt le prix de l'intrigue, & je ne puis ramper.

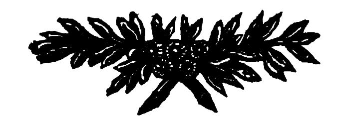
Si pourtant les deſtins ceſſaient de me frapper...
Des hommes quelquefois l'injuſtice ſe laſſe....

Je puis être du moins fameux par mon audace !
Oui, tremblez, fiers rivaux, détournez vos mépris ;
L'intrépide lion dans un piège surpris,
S'irrite du danger, & de sa dent tenace
Ronge, en grondant, la toile où lui-même s'enlace,
Se roule, & peut enfin, par un dernier effort,
La briser, s'échapper, & prodiguant la mort
Au peuple de chasseurs qui l'attaque & le brave,
Marcher, roi des forêts qui le virent esclave.
Vain espoir! qu'ai-je dit? hélas! sans de longs jours,
Le Poëte languit dans la foule commune,
Et s'il fut en naissant chargé de l'infortune,
Si l'homme, pour lui seul avare de secours,
Refuse à ses travaux même un juste salaire ;
Que peut-il lui rester?... Oh! pardonnez, mon père,
Vous me l'aviez prédit..... Je ne vous croyais pas.
Ce qui peut lui rester? La honte & le trépas.

C'EN est donc fait : déjà la perfide espérance
Laisse de mes longs jours vaciller le flambeau ;
A peine il luit encore, & la pâle indigence
M'entr'ouvre lentement les portes du tombeau.
Mon génie est vaincu : voyez ce mercenaire,
Qui, marchant à pas lourds dans un sentier scabreux,

Tombe sous son fardeau; long-temps le malheureux,
Se débat sous le poids, lutte, se désespère,
Cherchant au loin des yeux un bras compatissant:
Seul il soutient la masse à demi-soulevée;
Qu'on lui tende la main, & sa vie est sauvée.
Nul ne vient, il succombe, il meurt en frémissant:
Tel est mon sort. Bientôt je rejoindrai ma mère,
Et l'ombre de l'oubli va tous deux nous couvrir.

O RIVES de la Saône, où ma faible paupière
A la clarté des cieux commença de s'ouvrir,
Lieux où l'on sait au moins respecter l'innocence,
Vous ne me verrez plus! Mon dernier jour s'avance,
Mes yeux se fermeront sous un ciel inhumain.
Amis!... vous me fuyez?... cruels! je vous implore,
Rendez-moi ces pinceaux échappés de ma main....
Je meurs.... ce que je sens, je veux le peindre encore.



STANCES
A M. D'ARNAUD.

C'EST trop long-temps couvrir des voiles du ſilence
La généreuſe main qui s'ouvre à mon malheur;
Muſe, cédons aux cris de la reconnaiſſance,
Et que mes premiers chants ſoient pour mon bienfaiteur!

Tels, trop jeunes encor pour chercher leur pâture;
Quand des feux de Progné les fruits reconnoiſſans
Ont du bec maternel reçu la nourriture,
Ils lui rendent pour prix d'harmonieux accens.

N'altère point ma voix, maxime ſi commune,
Que l'homme doit toujours ſembler ce qu'il n'eſt pas!
C'eſt au crime à rougir, jamais à l'infortune;
La peur d'être abaiſſé ne fait que trop d'ingrats.

J'aurai dit: Ce mortel me conſerva la vie;
Et l'on me courbera ſous le faix du mépris!....

Si la vertu s'accroît, c'eſt quand on la publie,
Chantons, Muſe; la honte en fût-elle le prix?

Mais que vois-je? d'Arnaud! vient-il m'ôter la lyre?
Non: mes accords pour lui ne ſont point ſans attraits;
Il craint d'être nommé dans mon brûlant délire,
Le grand cœur veut dans l'ombre épancher ſes bienfaits.

Ainſi, contre les vents fortifié par l'âge,
Dans la nuit des forêts un chêne à longs rameaux
Se plaît à protéger de ſon épais ombrage
Un peuple, foible encor, de jeunes arbriſſeaux.

Vous, Auteurs, qui, nageant dans des flots de richeſſes,
Prêchez l'humanité dans vos Ecrits pompeux,
Répondez: avez-vous jamais, par vos largeſſes,
Tari les pleurs amers de quelques malheureux?

Inſenſé! juſqu'ici, croyant que la ſcience
Donnoit à l'homme un cœur tendre & compatiſſant,
Je courus à vos pieds, plongé dans l'indigence;
Vous vîtes mes douleurs & mon beſoin preſſant.

Qu'en reçus-je? Des dons? Non, des refus, la honte.
« Travaillez, diſiez-vous, vous avez des talens;

» Si le malheur vous ſuit, le travail le ſurmonte ;
» On peut veiller ſans crainte à la fleur de ſes ans ».

Barbares ! travailler ! eh ! voulais-je autre choſe ?
A vos pieds proſterné, dévoré par la faim,
Si j'oſais de mes maux vous dévoiler la cauſe,
Mes cris vous demandaient du travail & du pain.

Vous refusâtes tout à mon humble prière,
Et votre avare main loin de vous m'écartait ;
Je vous fuis en pleurant, j'expirais de misère.
D'Arnaud vint : c'eſt un Dieu, mon malheur diſparaît.



HÉROÏDE.

DIDON A ÉNÉE.

Didon assoupie se réveille en fureur.

IL est donc vrai qu'Enée a résolu sa fuite;
Qu'il délaisse Didon, après l'avoir séduite.
Il fuit!...Volez, soldats; des glaives, des flambeaux,
Egorgez les Troyens, embrasez leurs vaisseaux;
Leur Roi, son fils, que tout sous vos armes succombe,
Et qu'à leurs corps sanglans la mer serve de tombe....
Arrêtez: j'aime Enée, on court l'assassiner!
Malheureuse! & c'est moi qui viens de l'ordonner!
Non.... « Mais avec regret je te fuis, chère amante,
» Dit-il, le Ciel le veut, il faut que j'y consente ».
Eh! que me fait ce Ciel, & son ordre odieux?
Amant, je t'aurais vu désobéir aux Dieux;
Va, tu n'es qu'un ingrat qui m'abuse & m'offense....
Moi, j'abhorre le Ciel, s'il prescrit l'inconstance;
Et dût-il m'accabler du poids de son courroux,
Avant de te trahir j'aurais bravé ses coups.

Ton ame, pour répondre aux feux de ta maîtresse,
Trop promptement aux Dieux immole sa tendresse;
Non, tu n'aimas jamais.... Mais lis, lis, inconstant;
A qui t'a donné tout, donne au moins un instant.

Vois comme au loin des mers la fureur se déploie,
Vois ces montagnes d'eau rouler, chercher leur proie;
S'élancer à grand bruit dans le vuide des airs,
Se briser, retomber sur l'abîme des mers:
Vois ces rocs, dont le front semblait braver l'orage,
Arrachés par les vents, fondre sur le rivage;
Rien n'est calme, tout meurt, le jour est sans flambeau,
L'hiver a fait du monde un immense tombeau;
Et tu fuis! & tu crois voguer en assurance,
Toi qui cent fois des flots éprouvas l'inconstance!

Ah! revole vers moi.... Tout va dans ce séjour
Partager mes plaisirs, causés par ton retour;
Mon peuple, qui, charmé de l'ardeur qui m'inspire,
Espérait sous tes lois voir fleurir son empire;
Tes sujets qu'ont lassés les courses, les travaux,
Que tu conduis encore à des périls nouveaux,
Un fils qui peut périr sur cette onde irritée,
Une Reine, dirai-je? une amante agitée,

Tout te retient ici ; viens, je t'ouvre les bras ;
Plein d'espoir, mon cœur vole au devant de tes pas :
Des pleurs qu'elle a versés viens venger ta maîtresse,
Réparons tant de jours ravis à ma tendresse ;
Viens, je languis, je veux, dans nos embrassemens,
Faire envier ton sort aux plus heureux amans.

Mais non : tu rougiras de céder à mes larmes ;
Les paisibles douceurs pour toi n'ont point de charmes ;
Le tumulte des camps, les horreurs des combats ;
Voilà les seuls plaisirs qui t'offrent des appas.
Rien ne peut assouvir la soif qui te dévore ;
Maître du monde entier, tu te plaindrais encore.
Insensé ! de quel prix peut donc être à tes yeux
Cet Empire brillant où t'appellent les Dieux,
S'il te faut, au milieu des écueils, des orages,
Le chercher sur des mers couvertes de naufrages ?
Que sont ces biens peu sûrs, près des plaisirs du cœur ?
Tout l'univers vaut-il un instant de bonheur ?

Cher Enée, où fuis-tu ? N'expose point ta vie ;
C'est ton amante en pleurs, c'est Didon qui t'en prie.
Ces vents, ces mers, leur bruit, tout me glace d'effroi.
Dieux ! si jamais les flots s'entr'ouvraient devant toi !
Si, prêts à t'engloutir.... Quelle horrible pensée !

Non..... d'un tel trait jamais Didon ne fut blessée.....
Enée est tout pour moi ; c'est mon bien, mon époux ;
Il mourrait !... Ah! sur lui, Dieux, suspendez vos coups !
Sur moi seule épuisez toute votre furie ;
Pour sauver mon amant, je vous offre ma vie ;
Puisqu'il me faut le perdre... ah ! quel que soit mon sort,
J'aime encor mieux pleurer sa fuite que sa mort.....

Seulement donne encor quelques mois à ma flamme ;
Peut-être enfin pourrai-je accoutumer mon ame
A voir de près les maux qui vont fondre sur moi ;
Que sais-je ? à contempler ton départ sans effroi.....
Attends que les zéphyrs soufflent seuls sur les ondes ;
Lance alors tes vaisseaux sur les plaines profondes ;
Et quels malheurs, quels maux m'effrairaient dans leur cours ?
Didon n'aura plus rien à craindre pour tes jours.....

Mais où tendent tes vœux ? parle, est-ce à la couronne ?
La mienne est sur ton front, voilà mon sceptre, ordonne ;
Si c'est pour tes désirs trop peu de mes Etats,
Mes sujets sont armés, conduis-les aux combats ;
De ses fiers ennemis cours délivrer Carthage,
Force-les d'apporter à tes pieds leur hommage.....
Peuples, de mon amant recevez tous des fers ;

C'eſt pour lui que les Dieux ont formé l'univers....
Moi, je veux conſacrer tous mes jours à te plaire;
Je veux qu'Aſcagne en moi retrouve une autre mère,
Que le Troyen m'adore & chante ma grandeur,
Que tout autour de moi reſpire mon bonheur;
Je veux, qu'heureux par moi, tu diſes dans l'ivreſſe:
« Le cœur ſeul de Didon méritait ma tendreſſe ».

Que fais-je? où m'égaré-je? O funeſte aſcendant!
J'offre encor le bonheur à mon perfide amant;
Et des dons qu'il reçut l'ingrat ne fait uſage,
Que pour percer mon cœur, que pour fuir ce rivage!
Quel fruit de mes bienfaits penſé-je retirer?
Le barbare! il ne veut que me déſeſpérer!
Ce fut l'intérêt ſeul qui m'attacha ſon ame:
Chargé de mes tréſors, & libre de ma flamme,
Peut-être aux pieds d'une autre il court s'en prévaloir:
Non, je ne le crois point, tu ne peux le vouloir;
Toi! tu me donnerais jamais une rivale,
A moi dont tu tiens tout! .... O trahiſon fatale!
Non, tu ne mettras point ce comble à mes ennuis,
Tu ne veux point ma mort... Et pourtant tu me fuis!
Je ne te verrai plus.... Et je crois, inſenſée,
Qu'abſente je vivrai toujours dans ta penſée!

Je le croirais en vain.... Mais cours le monde entier ;
Cherche ; s'il est un cœur qui puisse s'oublier
Jusqu'à te tout donner, comme j'osai le faire ;
S'il t'aime autant que moi, je renonce à te plaire....
Ingrat ! lorsque tu vins me peindre tes malheurs,
J'aurais dû t'éviter, loin d'essuyer tes pleurs !
Si c'est, pour te punir, un supplice assez rude,
Contemple le tableau de ton ingratitude.

Loin d'Ilion en cendre, accablé de revers,
Depuis sept ans entiers tu parcourais les mers,
Flatté de voir bientôt, dans un lieu plus fertile,
S'élever sous tes lois les murs d'une autre ville ;
Tu cherchais vainement je ne sais quel pays
Où les Dieux t'ont juré de couronner ton fils :
En vain l'hiver, les flots, & mille autres obstacles,
T'offrant par tout la mort, démentaient leurs oracles ;
Ce pays se découvre, on croit toucher au port,
On l'admire, on s'écrie..... O perfide transport !
Le jour a fui, l'air siffle, & les mers courroucées
Grondent ; bientôt en monts leurs vagues ramassées,
Tantôt jusques au ciel emportent tes vaisseaux,
Tantôt jusqu'aux enfers les plongent sous les eaux.
Le Rameur cherche en vain sa force évanouie,

Le Pilote est sans art ; tout est tremblant, tout crie :
Par-tout la mort poursuit tes regards effrayés,
Sur ta tête elle gronde, & mugit sous tes pieds ;
Tout périt... Ton vaisseau, déchiré par l'orage,
Reste seul, par les vents renvoyé vers Carthage....

Tu parais dans ma Cour ; tu t'en souviens, ingrat !
On t'amène à mes yeux, tu sais dans quel état....
Je crois te voir encor, frissonnant, plein d'alarmes,
Embrasser mes genoux, les baigner de tes larmes.
« O Reine ! vous voyez où le sort m'a réduit ;
» Mes vaisseaux, mes soldats, les flots ont tout détruit :
» Etranger, disais-tu, dans mon malheur funeste,
» La mort ou vos bontés, c'est tout ce qui me reste ».
Des traits de la pitié l'amour perça mon cœur.
Malheureuse, j'appris à plaindre le malheur.
Va, cesse de pleurer ; inconnu, sois tranquille :
Que puis-je ? ordonne, viens, partage mon asile.

Restes infortunés des ondes en courroux,
Toi, ton fils, à la mort je vous arrachai tous ;
Et sans savoir de toi que ton nom, faux peut-être,
De mes Etats naissans je te rendis le maître.
Par un charme inconnu, mais qui flattait mon cœur,
Pour ne songer qu'au tien, j'oubliais mon bonheur....

Tout ce qu'elle faisait dans l'ardeur de te plaire,
Pour sa félicité Didon croyait le faire.
Spectacles, fêtes, jeux; perfide, nomme moi
Des plaisirs que Didon n'ait prodigués pour toi.
J'aurais, si j'eusse pu, banni de ta pensée
Jusques au souvenir de ta douleur passée,
Dans l'espoir que mes dons, par un tendre retour,
Prépareraient ton cœur aux transports de l'amour:
Mais plus je m'efforçais de le rendre sensible,
Moins ce cœur à mes feux paraissait accessible.
Je rougis à la fin de brûler sans espoir;
Je crus que le penchant céderait au devoir,
J'évitai ta présence. Amante infortunée!
Dans mes palais, par-tout je retrouvais Enée.
Je sentais ma vertu s'affoiblir chaque jour,
Ma raison succombait sous l'effort de l'amour:
Ce n'est plus cette ardeur encor foible, incertaine;
C'est un feu dévorant qui court de veine en veine.
J'avais en vain juré de fuir un autre hymen;
Vingt Rois, qu'avaient aigris les refus de ma main,
M'offraient en vain la mort si j'épousais Enée;
Dangers, devoirs, sermens d'éviter l'hyménée,
Tout fuyait à sa vue; Enée était vainqueur,
Et l'excès de mes feux balançait ma pudeur.

Enfin je crus te voir ſenſible à ma tendreſſe,
Tes yeux, pleins de langueur auprès de ta maîtreſſe,
Semblaient trahir tes feux, m'exprimer tes deſirs,
Mendier du retour, m'inviter aux plaiſirs.
Sur mes ſens auſſi-tôt ma raiſon perd l'empire,
Je ne me connais plus, je brûle, je déſire,
J'eſpère.... Tu me fais l'aveu de ton amour.
J'oſe.... Hélas! eſt-ce à moi de rappeler un jour,
Un jour que je voudrais retrancher de ma vie?
Loin de la retracer, pleurons mon infamie....
Mais non, non, je n'ai point alors perdu l'honneur;
Non, traître, je le mis en dépôt dans ton cœur;
Tu me juras ta foi, je te donnai la mienne,
La honte eſt pour celui qui veut trahir la ſienne.
Ce nœud, quoique ſecret, doit être reſpecté;
Les ſermens font l'hymen, non la ſolemnité.
Les Dieux, que tu rendis garans de ta promeſſe,
Ces Dieux me ſont témoins que, malgré ſa tendreſſe,
Jamais pour toi Didon n'eût éteint ſa vertu:
C'eſt au nom ſeul du Ciel que mon cœur s'eſt rendu.
Je te crus engagé par un nœud légitime,
Et ſacré par l'hymen, l'amour eſt-il un crime?
Je n'ai jamais ſenti ces remords dévorans,
D'une ame criminelle implacables tyrans.

Mes jours coulaient heureux dans une paix profonde;
Ton épouse, oubliant tout le reste du monde,
Marchait avec orgueil, esclave de tes vœux,
Et croyait plaire au ciel en te rendant heureux.

Un instant détruit tout. O mortelle pensée!
Ton départ en enfer change mon Elysée:
Autrefois je pouvais désirer & jouir,
Et maintenant, que puis-je? Hélas! pleurer, gémir.

Chère Elise, ô ma sœur! c'est toi qui m'as perdue,
Tu versas dans mon sein le poison qui me tue:
Ton amitié sans cesse irritant mon ardeur,
Me vantait ses aïeux, ses vertus, sa valeur.
Carthage, disais-tu, sous ses lois florissante,
Devait porter aux cieux sa tête triomphante;
Et Reine, amante, heureuse, unie à ses destins,
Je n'aurais à couler que des momens sereins.
O mensonges flatteurs qui m'avez trop séduite!
J'ai dédaigné vingt Rois, & ce Troyen me quitte!
Faut-il qu'à tes conseils mon cœur se soit prêté?
Ne pouvais-je à l'amour opposer la fierté?
Ah! paisible du moins & dans l'indifférence,
J'aurais vu fuir mes jours, heureux par l'innocence;

Et vous, Mânes sacrés de mon premier époux,
La foi que je vous dus serait encore à vous.

Qu'ai-je fait? malheureuse! à quoi suis-je réduite?
Perfide, vois les maux où m'expose ta fuite;
Vingt Rois que j'ai bravés menacent mes Etats.
Vois nos champs, vois ces murs hérissés de soldats,
Vois Iarbe à leur tête, échauffant le carnage,
Le fer, la flamme en main, anéantir Carthage.
Moi, femme, sans appui, comment parer ces coups?
Comment de tant de Rois appaiser le courroux?
Où me cacher? où fuir? où trouver un asile?
J'en avais un, hélas! & j'y vivais tranquille;
C'est pour t'avoir aimé qu'il ne m'en reste plus,
Et peu de jours heureux m'ont été bien vendus....

Irai-je avec mon peuple, & loin de cette terre,
Mendier dans Sidon du secours à mon frère?
C'est sa fureur, c'est lui, qui, de son or jaloux,
Enfonça le poignard au sein de mon époux.
Irai-je à ces tyrans armés contre ma vie,
Offrir, pour les calmer, une main avilie,
Moi, qui les ai tous vus, amans humiliés,
Déposer, mais en vain, leurs sceptres à mes pieds?
Rois, animez plutôt vos soldats au carnage;

Palais, embraſez-vous, tombez, murs de Carthage!
Et toi, perfide, & toi, plus barbare qu'eux tous,
Viens de ta propre main me livrer à leurs coups:
La recevant de toi, la mort me ſera chère;
Tu m'entendras encore, à mon heure dernière,
Former des vœux pour toi, te dire: « Cher amant,
» J'ai vécu pour t'aimer, & je meurs en t'aimant ».

Eh bien, que tardes-tu? couvre-moi, nuit profonde!
Mon amant eſt le nœud qui m'attachait au monde;
L'innocence, l'honneur me le faiſaient chérir;
Je les ai tous perdus.... Je n'ai plus qu'à mourir.
Quel prix pour mes bienfaits! quel prix pour ma tendreſſe!
Mourir! ah! c'eſt donc là le ſort qu'à ta maîtreſſe
Réſervait... Mais que ſens-je? & quel trouble en mon ſang?
Dieux! le fruit de mes feux vient d'agiter mon flanc!
Eh bien, je m'y réſous, vivons pour être mère.
Cher amant, voudras-tu lui refuſer un père?
C'eſt ton ſang, c'eſt ton fils, ſon ſort doit t'attendrir;
Avant de voir le jour le feras-tu périr?
Quand même je pourrais, après ta perfidie,
Traîner en ſa faveur le fardeau de ma vie;
Mes troubles, mes ſoucis, l'horreur de mon deſtin,
Sans doute lui feront un tombeau de mon ſein;

Ah! s'il voyait le jour! si, portrait de son père,
Il folâtrait déjà sous les yeux de sa mère,
La vie aurait encor pour moi quelques douceurs:
D'une main caressante il essuîrait mes pleurs;
Je t'aimerais en lui, je t'y verrais sans cesse:
« Voilà ses traits, ses yeux, sa fierté, sa noblesse,
Dirais-je avec transport, » c'est lui, c'est mon amant,
» C'est Enée; il avoit cet air tendre & charmant,
» Cette aimable candeur brillait sur son visage,
» Quand, victime des flots, il parut dans Carthage ».

Mais puisqu'enfin le ciel, propice à tes souhaits,
Au lieu de les punir, protège tes forfaits;
Puisque, pour t'arrêter, pitié, reconnoissance,
Amour, nature, honneur, tout paraît sans puissance;
Je ne te retiens plus: ingrat, fuis loin de moi.
Vénus n'a pu produire un monstre tel que toi;
Horrible nourrisson des tigres d'Hircanie,
Ta bouche avec leur lait suça leur barbarie,
Et les mers en fureur, te roulant dans leurs flots,
T'ont vomi sur ces bords pour m'accabler de maux.
Monstre, tu sus trop bien remplir ta destinée,
Je suis du monde entier la plus infortunée.
Je brûle, je languis, je codnamne mes feux;

Pour détacher mon cœur de ſes indignes nœuds ;
Malheureuſe ! il n'eſt rien que ma raiſon n'emploie ;
L'amour ſemble encor plus s'attacher à ſa proie.

Eh bien, puiſque le ciel rend vains tous mes efforts,
Suivons aveuglément le cours de mes tranſports.
Que m'importe qu'un monde où règne l'injuſtice,
Au gré des préjugés m'élève ou m'aviliſſe ?
Non, n'écoutons plus rien que la voix de mon cœur ;
Ma gloire, mon deſir, mon devoir, mon bonheur
Eſt de ſuivre l'époux à qui je ſuis liée :
Quelle autre à ſes revers doit être aſſociée ?
Cher amant, vois ſur moi juſqu'où va ton pouvoir...
Fuis, mais dans tes vaiſſeaux daigne me recevoir,
Conduis-moi, ſi tu veux, aux plus lointains rivages ;
Je te ſuivrai par-tout ; écueils, frimas, orages,
Je n'examine rien, rien peut-il m'effrayer ?
Je ſuis prête à tout fuir, à tout ſacrifier :
Ces murs que j'ai bâtis, mes ſujets, ma couronne,
Le monde, s'il fallait, pour toi je l'abandonne.
Eh ! qu'importe où je vive, en vivant près de toi ?
Puis-je rien regretter ſi ton cœur eſt à moi ?
L'amour ſaura de fleurs parſemer ma carrière,
L'amour donne la vie à la nature entière.

O toi, qui dans mon ſein mis toutes ſes fureurs,
Enée, as-tu jamais bien ſenti ſes douceurs,
Ces élans enflammés vers l'objet que l'on aime,
Ce trouble, ces tranſports, cet oubli de ſoi-même,
Ces extaſes où l'ame, à force de ſentir,
Au ſein des voluptés ſemble s'anéantir,
Cette douce langueur qui ſuit toujours l'ivreſſe,
Rend aux déſirs leurs feux, au cœur plus de tendreſſe ?...
Ah ! dans tes bras jadis j'ai goûté ces plaiſirs !
Conſumée à préſent de ſtériles déſirs,
Abandonnée, en proie aux plus vives alarmes,
Je vais brûler, languir, & ſécher dans les larmes ;
Voilà, perfide, encor les moindres de mes maux :
Un mot de toi peut ſeul me rendre le repos ;
Mais ſi mes pleurs ſont vains, ſi mon offre eſt frivole,
Si tu veux fuir ſans moi, c'en eſt fait, je m'immole.
Quand tu ſors de mes bras pour n'y jamais rentrer,
Quand de moi pour jamais tu vas te ſéparer,
Quand je perds tout en toi, qui m'attache à la vie ?
Non, ce n'eſt point le fruit de ma flamme trahie ;
Nos nœuds rompus, qu'eſt-il ? un témoin odieux,
Dont le front offrira ma honte à tous les yeux.
Hélas ! toutes les fois qu'il me dirait ſa mère,
Il me faudra rougir & maudire ſon père !

Et lui, lui-même un jour, partageant mon destin,
Souhaiterait cent fois d'être mort dans mon sein.
« Quel don, me dirait-il, pleurant son infamie,
» Quel don m'avez-vous fait en me donnant la vie?
» Mon cœur est innocent; j'ai des Rois pour aïeux,
» Et le plus vil mortel me fait baisser les yeux.
» Reprenez, reprenez ce présent détestable;
» Il est dur de rougir quand on n'est point coupable ».

Quel reproche! ô mon fils!.... Eh bien! meurs dans mon flanc.....
Barbare! vois mon bras armé d'un fer sanglant,
Se plonger dans mon sein, &, bravant la nature,
Y chercher cet enfant, fruit de ton feu parjure;
Vois ces membres naissans, déchirés en lambeaux,
Vois son sang, vois le mien couler à longs ruisseaux
De mes flancs entr'ouverts & fumans de carnage,
Mon désespoir, ma mort, & connois ton ouvrage.
Ce projet est terrible, il fait frémir d'horreur....
Cher amant, cher époux, laisse attendrir ton cœur:
Rendez-le, Dieux puissans, sensible à ma prière,
Ou faites à Didon oublier qu'elle est mère....
Mon bras peut s'arrêter au seul nom de mon fils.
La nature... Qu'entens-je? ah, Dieux!... ce sont ses cris!

« Que vas-tu faire? arrête!.... O mère impitoyable,
» Entends gémir ton fils.... Il meurt... est-il coupable »?
Et moi, le suis-je, ingrat? Oui, d'avoir pu t'aimer,
Mais non de fuir un monde où tout doit m'alarmer;
Où le sceptre à la main, sur le trône élevée,
A la honte, au mépris je me vois réservée.
Ah! contraint de choisir l'infamie ou la mort,
Qui peut craindre un instant de terminer son sort?
Devant tout l'univers à rougir condamnée,
Je n'ai déjà que trop souffert ma destinée.
Mourons.... Si le trépas ne nous rend point l'honneur,
Ah! de rougir au moins il épargne l'horreur!
Si je commets un crime, ô Dieux! votre colère
Doit tomber sur celui qui le rend nécessaire.
Tremble, ingrat! c'est toi seul que puniront les Dieux,
Et je vole en mourant t'accuser devant eux.

Cher Enée, ah! plutôt permets moi de te suivre.
Mais tout est décidé, pars, je cesse de vivre.
Que ne puis-je à l'instant m'offrir à tes regards,
Pâle, défigurée, & les cheveux épars!
Viens me voir, viens, cruel!.... mon teint n'a plus de charmes:
En proie au désespoir, les yeux noyés de larmes,

Je tiens, en t'écrivant, ma plume d'une main,
Et de l'autre un poignard prêt à percer mon ſein.
Détermine mon ſort ; parle, qu'on me l'annonce ;
Didon, pour ſe frapper, n'attend que ta réponſe.



LETTRE

A M. IMBERT.

Vous avez raiſon, Monſieur : pour être aujourd'hui diſtingué de la foule des Ecrivains, Poëte & Proſateur infatigable, il faut s'exercer dans tous les genres de Littérature, entaſſer volumes ſur volumes, & ne pas laiſſer au Public, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, le temps de reſpirer : la célébrité eſt la récompenſe de l'Auteur le plus fécond, & non de l'Auteur le plus excellent. Auſſi ſeroit-il impoſſible de citer un ſiecle qui ait produit autant d'Ouvrages ſavans & littéraires, que le nôtre en a vu paroître. Le dernier des Rimeurs modernes peut ſe vanter d'avoir plus écrit que le premier Génie du ſiecle paſſé, & faire graver en lettres d'or au bas de ſon portrait : *Je ſuis un Auteur univerſel.*

Mais cette célébrité que l'homme de Lettres acquiert par la multitude & la variété de ſes productions, la conſerve-t-il dans la poſtérité ? Non, ſans doute ; & l'on connoît les diſgraces tragiques de nos Beaux-Eſprits ſi vantés. Leur réputation ſurvit à peine à *leur ſavante perſonne* ; & pour ne parler que de Fontenelle & de la Motte, malgré tout leur mérite, combien ſont-ils déchus de leur

haute renommée ! D'ailleurs, Monſieur, quels ont été les fruits de cette manie générale d'écrire ſans fin, de ſe transformer en Auteur *à cent têtes ?* La corruption du goût, le mépris des regles, la décadence des Lettres, l'aviliſſement des Ecrivains mêmes : cette aſſertion ne ſeroit pas difficile à prouver, & je me propoſe de la diſcuter avec vous dans notre premier entretien littéraire.

Au milieu de cette contagion qui s'eſt répandue ſur le Parnaſſe, que fera donc un homme à qui la nature a refuſé cette prodigieuſe facilité d'écrire, dont elle a doué tous les grands Génies de notre âge, & qui, par un goût gothique & bizarre, mépriſe aſſez leur fécondité, pour ne la point envier, à moins que, ſemblable à la vôtre, elle ne nuiſe pas à la beauté de leurs Ouvrages? Ce qu'il fera? S'il eſt poſſédé de la fureur de rimer, qu'il ne puiſſe abſolument ſe vaincre, il doit choiſir parmi les genres de Poéſie, le plus analogue à ſon caractere, le plus facile, le genre lyrique, par exemple, & s'y livrer tout entier. Lorſqu'avec de longs efforts il aura compoſé quatre Odes paſſables, je lui conſeille de les envoyer ſucceſſivement à l'Académie. Elle daignera peut-être en lire huit vers. N'a-t-elle pas lu une ſtance entiere du Jugement dernier? Flatté d'apprendre un ſi beau ſuccès, vîte, qu'il coure chez l'Imprimeur; que ſes Œuvres ſoient miſes au jour. Si les Gens

de goût, en les parcourant, disent: *Ce jeune homme ne manque pas de talens... non... Mais pourquoi faire toujours des bagatelles... comme des Odes?.... que n'entreprend-t-il un grand Ouvrage?* Je soutiens, Monsieur, que, fût-il Rousseau, ce laborieux Poëte doit être satisfait : car enfin, si Rousseau a, de son aveu même, *séché souvent six mois sur les Strophes d'un Cantique*, notre stérile Rimeur s'est épuisé certainement durant deux mortelles années sur ses quatre Odes. Eh, bon Dieu! je connois tel Auteur qui, en moins de temps, auroit fait une Encyclopédie. Cet effort n'est-il pas bien plus glorieux?

Vous devinez aisément, Monsieur, qui je veux peindre dans ce Rimeur obscur. Oui, c'est votre ami même, le plus sincere de vos admirateurs : vous recevrez sous peu de jours ses nouveaux Essais pindariques. Si le Public les dédaigne comme il a dédaigné *le Jugement dernier*, je bénis mon heureuse stérilité; mais, pour être au comble de ses vœux, il faudroit que ma Muse eût composé *Pâris.*

LE JUGEMENT DERNIER,

ODE.

« QUELS biens vous ont produit vos ſauvages vertus,
» Juſtes, vous avez dit : Dieu nous protège en père ;
» Et par-tout opprimés, vous rampez abattus
» Sous les pieds du méchant dont l'audace proſpère.
» Implorez ce Dieu défenſeur ;
» En faveur de ſes fils qu'il arme ſa vengeance :
» Eſt-il aveugle & ſourd ? eſt-il d'intelligence
» Avec l'impie & l'oppreſſeur ?

» Méchans, ſuſpendez vos blaſphêmes.
» Eſt-ce pour le braver qu'il vous donna la voix ?
» Il nous frappe, il eſt vrai ; mais, ſans juger ſes lois,
» Soumis, nous attendons qu'il vous frappe vous-mêmes.
» Ce ſoleil, témoin de nos pleurs,
» Amène à pas preſſés le jour de ſa juſtice.
» Dieu nous paîra de nos douleurs ;
» Dieu viendra nous venger des triomphes du vice.

» Qu'il vienne donc ce Dieu, s'il a jamais été !
» Depuis que du malheur les vertus ſont ſujettes,

» L'infortuné l'appelle & n'eſt point écouté.
» Il dort au fond du ciel ſur ſes foudres muettes.
» Et c'eſt là ce Dieu généreux !
» Et vous pouvez encore eſpérer qu'il s'éveille ?
» Allez, imitez-nous ; & tandis qu'il ſommeille,
» Soyez coupables, mais heureux ».

Quel bruit s'eſt élevé ? La trompette ſonnante
A retenti de tous côtés ;
Et, ſur ſon char de feu, la foudre dévorante
Parcourt les airs épouvantés.
Ces aſtres teints de ſang, & cette horrible guerre
Des vents échappés de leurs fers,
Hélas ! annoncent-ils aux enfans de la terre
Le dernier jour de l'Univers ?

L'Océan révolté loin de ſon lit s'élance,
Et de ſes flots ſéditieux,
Court, en grondant, battre les cieux ;
Tout prêts à le couvrir de leur ruine immenſe.
C'en eſt fait : l'Eternel, trop long-temps mépriſé ;
Sort de la nuit profonde,
Où, loin des yeux de l'homme, il s'était repoſé :
Il a paru ; c'eſt lui ; ſon pied frappe le monde,
Et le monde eſt briſé.

Tremblez, humains; voici de ce Juge ſuprême
Le redoutable tribunal.
Ici perdent leur prix l'or & le diadême;
Ici l'homme à l'homme eſt égal.
Ici la vérité tient ce livre terrible
Où ſont écrits vos attentats;
Et la Religion, mère autrefois ſenſible,
S'arme d'un cœur d'airain contre ſes fils ingrats.

Sortez de la nuit éternelle,
Raſſemblez-vous, ames des morts;
Et, reprenant vos mêmes corps,
Paraiſſez devant Dieu, c'eſt Dieu qui vous appelle.
Arrachés de leur froid repos,
Les morts du ſein de l'ombre avec terreur s'élancent,
Et près de l'Eternel en déſordre s'avancent,
Pâles, & ſecouant la cendre des tombeaux.

O Sion! ô combien ton enceinte immortelle
Renferme en ce moment de Peuples éperdus!
Le Muſulman, le Juif, le Chrétien, l'infidèle,
Devant le même Dieu s'aſſemblent confondus.
Quel tumulte effrayant! que de cris lamentables!
Ciel! qui pourroit compter le nombre des coupables!
Ici, près de l'ingrat,

Se cachent l'imposteur, l'avare, l'homicide,
Et ce guerrier perfide
Qui vendit sa patrie en un jour de combat.

Ces Juges trafiquaient du sang de l'innocence
Avec ses fiers persécuteurs.
Sous le vain nom de bienfaiteurs,
Ces Grands semaient ensemble & les dons & l'offense.
Où fuir? où vous cacher? l'œil vengeur vous poursuit,
Vous, brigands, jadis Rois, ici sans diadême;
Les antres, les rochers, l'univers est détruit;
Tout est plein de l'Etre suprême.

Coupables, approchez:
De la chaîne des ans les jours de la clémence
Sont enfin retranchés.
Insultez, insultez aux pleurs de l'innocence:
Son Dieu dort-il? répondez-nous?
Vous pleurez? Vains regrets! ces pleurs sont notre joie;
A l'Ange de la mort Dieu vous a promis tous;
Et l'enfer demande sa proie.

Mais d'où vient que je nage en des flots de clarté?
Ciel! malgré moi, s'égarant sur ma lyre,
Mes doigts harmonieux peignent la volupté!

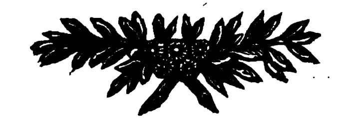
Fuyez, pécheurs, reſpectez mon délire;
Je vois les Elus du Seigneur
Marcher d'un front riant au fond du ſanctuaire.
Des enfans doivent-ils connoître la terreur,
Lorſqu'ils approchent de leur père?

Quoi! de tant de mortels qu'ont nourris tes bontés,
Ce petit nombre, ô Ciel! rangea ſes volontés
Sous le joug de tes lois auguſtes!
Des vieillards! des enfans! quelques infortunés!
A peine mon regard voit, entre mille juſtes,
S'élever deux fronts couronnés.

Que ſont-ils devenus ces peuples de coupables,
Dont Sion vit ſes champs couverts?
Le Tout-Puiſſant parlait; ſes accents redoutables
Les ont plongés dans les enfers.
Là tombent condamnés & la ſœur & le frère,
Le père avec le fils, la fille avec la mère;
Les amis, les amans, & la femme & l'époux,
Le Roi près du flatteur, l'eſclave avec le maître;
Légion de méchans, honteux de ſe connaître,
Et livrés pour jamais au céleſte courroux.

Le juſte enfin remporte la victoire,

Et de ses longs combats, au sein de l'Eternel,
Il se repose, environné de gloire.
Ses plaisirs sont au comble, & n'ont rien de mortel;
Il voit, il sent, il connaît, il respire
Le Dieu qu'il a servi, dont il aima l'empire;
Il en est plein, il chante ses bienfaits.
L'Eternel a brisé son tonnerre inutile;
Et d'aîles & de faux dépouillé désormais,
Sur les mondes détruits le Temps dort immobile.



ODE A MONSIEUR,

Sur son voyage en Piémont.

Les Princes vont bannir ces préjugés antiques,
Par qui, dans leurs palais prisonniers politiques,
Ils régnaient inconnus dans leurs propres Etats.
Nous avons vu des Rois, vainqueurs de la mollesse,
        Pour chercher la sagesse,
Voyageurs couronnés, parcourir nos climats.

Tels, dans leurs fictions, les maîtres de la lire
Représentent ces Dieux, enfans de leur délire,
Dans l'oubli du nectar, laissant les cieux déserts;
Et fatigués d'encens, jaloux d'un libre hommage,
        Cachés sous notre image,
Sans tonnerre & sans pompe errant dans l'Univers.

France! au fond de sa Cour si ton Maître s'exile,
Ton bonheur lui prescrit ce sacrifice utile:
Peut-il quitter son Peuple, investi de dangers?
Mais un Frère vanté, mais un autre lui-même,
        Pour son Prince qu'il aime,
Va conquérir les cœurs sur des bords étrangers.

Partez, jeune Héros que Turin nous envie ;
Sur les pas d'une Sœur, de nos regrets ſuivie,
Viſitez cet Empire où l'attend un époux,
Où l'Eridan, chanté par cent Muſes rivales,
Roule ſes eaux royales,
Fier d'enlever Clotilde à nos fleuves jaloux.

Sous quel ciel merveilleux l'amour va vous conduire !
Ces alpes, ces rochers parlent pour vous inſtruire ;
Ils ſont pleins d'Annibal & pleins de vos Aïeux.
Le ſang de ces Héros qu'adopta la victoire,
Prodigué pour la gloire,
Illuſtra ces forêts qui ſoutiennent les cieux.

Vous marchez entouré de prodiges ſans nombre :
Là, du Peuple Romain gît au loin la vaine Ombre ;
Devant lui ſe taiſaient les Rois reſpectueux :
Cet immenſe coloſſe, élevé par la guerre
Au trône de la terre,
Tombe, & n'eſt plus, hélas ! qu'un nom jadis fameux.

Ici Rome pourtant demande votre hommage ;
Rome qui d'elle-même eſt une triſte image ;
Rome où les vils troupeaux marchent ſur les Céſars,
Veuve d'un peuple Roi, mais Reine encor du Monde ;

Rome ſur qui ſe fonde
La gloire d'un pays deux fois Père des Arts.

Mais vous ne cherchez pas ſur ces rives funèbres
Des monumens d'orgueil, des ruines célèbres :
L'amitié vous appele aux fêtes de l'amour
En des lieux, où voyant des Princes populaires,
Du pauvre toujours pères,
On croirait que Bourbon n'a point changé de Cour.

Ah! que ces champs heureux où tous les cœurs vous ſuivent,
Où, dans tous les eſprits, déjà vos bienfaits vivent,
A nos déſirs bientôt vous rendent pour jamais !
S'ils poſsèdent la Sœur, néceſſaire à leur joie,
Qu'au moins Paris revoie
Le Frère qui ſe doit au bonheur des Français.



LE JUBILÉ,

ODE.

J'AI vu l'Impiété, de forfaits ſurchargée,
Triomphante, & par-tout en Sageſſe érigée,
Sur nos Autels détruits marcher impunément:
Ses Soldats, du Très-Haut vainqueurs imaginaires,
Par ces blaſphêmes téméraires,
Annonçaient aux mortels leur gloire d'un moment.

« Nous t'avons ſans retour convaincu d'impoſture,
» O Chriſt! toi qui diſais : Ma Loi ſolide & pure
» Doit ſurvivre au ſoleil allumé par mes mains:
» Le ſoleil luit encore & dément ta parole;
» Où règne enfin ta Loi frivole,
» Fantôme, autrefois Dieu des crédules humains?

» Les Peuples ne vont plus, aveuglés par tes Mages,
» Suſpendre leurs préſens autour de tes images,
» Tributaires craintifs d'un bois mangé des vers.
» L'enfant même ſe rit de la mère inſenſée
» Qui veut dans ſa jeune penſée
» Graver un Dieu menteur, banni de l'univers.

» Tombez, Temples Chrétiens, déformais inutiles!
» L'oifeau feul de la nuit, ou des prêtres ferviles
» Fréquentent de vos murs la fombre & vafte horreur.
» Embrafez-vous, Autels! Rentrent dans la pouffière,
» Avec leur Idole groffière,
» Tous ces tyrans facrés qui trafiquent l'erreur ».

Ainfi parlait hier un peuple de faux Sages.
Si ce Roi des foleils, fenfible à leurs outrages,
Eût dit dans fa penfée: ingrats, vous périrez;
Le tonnerre, attentif à fon ordre fuprême,
Se fût éveillé de foi-même,
Et les eût parmi nous choifis & dévorés.

Mais tu l'as commandé, la foudre eft affoupie;
Grand Dieu! tu veux confondre, & non perdre l'impie.
« Fais triompher ma Loi; renais, temps précieux,
» O temps où de la Grace ouvrant la fource immenfe,
» Durant deux faifons de clémence,
» Mon Eglife élargit l'étroit fentier des Cieux »!

Eh bien, Sages d'un jour! ces temps viennent d'éclore;
Demandez au Seigneur où fa Loi règne encore:
La Loi du Tout-Puiffant fleurit dans nos cités;
Elle charme vos fils, elle enchaîne vos femmes;

Elle vit même dans vos ames,
Dont l'orgueil déicide étouffait ses clartés.

Ouvrez les yeux; pleurez vos triomphes stériles.
O Babylone impure! ô Reine de nos Villes,
Long-temps d'un peuple athée exécrable séjour!
Dis-nous: n'es-tu donc plus cette cité hautaine,
Où l'Impiété Souveraine
Avait placé son trône & rassemblé sa cour?

Si-tôt qu'aux champs de l'air l'œil du jour étincelle,
Sur les pas de la Croix qui marche devant elle,
Toute une nation, les enfans, les vieillards,
Les vierges, les époux, les esclaves, leurs maîtres,
Conduits en ordre par nos prêtres,
Du nom de l'Eternel remplissent tes remparts.

Mais que vois je? où vont-ils ces fils de la Victoire,
Ces guerriers mutilés, chargés d'ans & de gloire,
Restes d'hommes, jadis l'effroi de nos Rivaux?
Pourquoi ce front baissé, ces bras dépouillés d'armes?
Pourquoi ces prières, ces larmes,
Et ces chefs pénitens qui suivent leurs drapeaux?

O ferveur! ô d'un Dieu triomphe mémorable!
Pleins de la même foi, que ce peuple innombrable,

Dans cet humble appareil, implorant ta pitié,
Seigneur, ils vont t'offrir, pour calmer tes vengeances,
Et leurs lauriers & les souffrances
D'un corps dont le tombeau possède la moitié.

Ciel ! quel vaste concours ! Agrandissez-vous, Temples !
Peuples, prosternez-vous ! Soleil, qui les contemples,
Eclairas-tu jamais des spectacles plus saints ?
Torrens des airs, craignez d'interrompre ces fêtes !
Taisez-vous, foudres & tempêtes !
Jours de paix, levez-vous toujours clairs & sereins !

Tu peux enfin cesser tes plaintes maternelles ;
Sion ! quitte ce deuil ; vois tes enfans rebelles,
Dans ces temps de pardon, revoler dans tes bras.
Tout marche, tout fléchit sous ta loi fortunée ;
Et l'Impiété détrônée
Cherche où fut son empire, & ne le trouve pas.



ODE AU ROI.

MOI prodiguer aux Grands de ſerviles hommages,
Et dans mes humbles vers mendier leurs outrages!
Non, non: l'art des neuf Sœurs eſt-il l'art de flatter?
Hélas! jamais ces Grands leur daignent-ils ſourire,
Et d'une fleur parer la lyre
Qui s'avilit à les chanter?

AINSI ces Dieux de bronze, enfans de l'Ignorance,
Ouvrent les yeux, ſans voir celui qui les encenſe,
N'entendent ni ſes vœux, ni ſes accords flatteurs,
Dorment ſur leurs autels, quand l'homme les réclame;
Dieux vains, dont le culte diffame
Leurs inſenſés adorateurs.

HEUREUX qui, ſatisfait de lumières bornées,
A d'utiles travaux conſacre ſes années,
Ignorant le déſir d'éterniſer ſon nom!
Malheureux qui ſe voue aux nymphes du Permeſſe,
S'il ne poſsède pour richeſſe
Qu'un grand cœur & ſon Apollon!

Ils ne sont plus ces jours, où les Muses chéries,
Sous l'appui des Héros, par des routes fleuries,
Ainsi qu'à la fortune arrivaient aux honneurs :
Sur le monde, en tyran, le Vice altier domine,
Et des Arts toujours la ruine
Suit de près la perte des mœurs.

O crime ! ô des mortels ingratitude extrême !
Le citoyen, les Rois, les États, le Ciel même,
Tout reçoit de nos chants un renom glorieux ;
Et pour vivre jouet du mépris populaire,
Il suffit, aux yeux du vulgaire,
De parler la langue des Dieux.

Fuyez, semez les champs de vos lyres brisées ;
Muses, fuyez des lieux où vos voix méprisées
Ne sauraient plus fléchir les destins irrités :
Ces bois, du fier sauvage empire immense & sombre,
Vous offrent déjà sous leur ombre
Les temples que vous mérités.

Jadis, vaste forêt, notre Univers barbare
Voyait, comme ces bords dont la mer nous sépare,
L'homme errer, habitant des antres ténébreux :
Vous chantez ; nos forêts, nos déserts s'embellissent,

Et les rochers s'enorgueillissent,
Changés en palais fastueux.

Que d'Empires naissans! de Cités florissantes!
Par-tout règnent les mœurs; par-tout des loix prudentes
Gouvernent d'un frein d'or Peuples & Potentats :
La victoire les suit; Souveraine des ondes,
L'Europe enferme les deux mondes
Dans l'enceinte de ses États.

Ce que vous avez pu, vous le pouvez encore:
Tremble, Europe; ah! bientôt l'éclat qui te décore
Va suivre les neuf Sœurs dans ces Mondes nouveaux;
Oui, tremble; c'en est fait, le Dieu des Arts se venge;
La nuit sombre en jour pur se change,
Tes esclaves sont tes rivaux.

Je vois, je vois de loin l'Amérique étonnée,
Sortir du fond des eaux, de Villes couronnée;
Les forêts du Mexique, errantes sur nos mers;
Les mers couvrir nos bords de Nations armées,
Nos campagnes de morts semées;
L'Europe entière dans les fers.

Dieux, éloignez de nous ces funestes ravages;
Restez, Muses, daignez embellir nos rivages :

La France a relevé vos autels abattus ;
Sous l'ombrage des lys brille un jeune Monarque,
Qui, près de ſon Trône, vous marque
Une place, ainſi qu'aux vertus.

PAR lui de l'Hélicon l'indigence bannie
N'oſera plus trancher les aîles du génie,
Prompt à toucher le ciel de ſon front radieux :
Il commande ; & ſuivis d'un reſpect légitime,
Voyez les Arts, par ſon eſtime,
Vengés d'un mépris odieux.



ODE

A S. A. S. Mgr. le Prince régnant DE SALM-SALM.

CE Soleil qui nous luit, le monde entier l'appelle
Roi des astres nombreux dont l'Olympe étincelle,
Et chef-d'œuvre du Tout-Puissant.
Est-il donc le plus grand des flambeaux de la terre,
Ou le plus élevé dans les champs du tonnerre ?
Non, non; mais il est bienfaisant.

TEL on distingue SALM dans la foule des Princes :
Qu'un autre sous ses loix compte plus de provinces,
Qu'il ait plus de Rois pour aïeux ;
Eh quoi ! de la grandeur sont-ce donc là les marques?
S'il fait le moins d'heureux, le premier des Monarques
Est le dernier devant mes yeux.

LE Hasard, des hauts rangs dispensateur suprême,
Rarement aux Héros qu'il ceint du diadême,
Asservit cent peuples divers ;
Sur des Trônes obscurs il cache leur naissance :
S'il avait aux vertus égalé la puissance,
SALM eût régné sur l'univers.

O que d'infortunés partagent ses richesses!
Tout parle, tout est plein de ses vastes largesses;
Son peuple en instruit l'étranger;
La mère à ses enfans se plaît à les redire;
Et vaincus par ses dons, les cœurs, sous son empire,
Courent en foule se ranger.

Rois, vous foulez aux pieds les droits de la Nature:
Seroient-ils donc pour vous un vain son, une injure,
Ces noms & de frère & de sœur?
Savez-vous honorer & chérir une mère?
Jamais, sans défiance, avez-vous pu d'un frère
Presser le sein sur votre cœur?

Ces paisibles vertus, au peuple abandonnées,
A mon Héros aussi le ciel les a données
Pour embellir ses jours heureux;
C'est elles qui d'un Prince annoncent la sagesse:
Comment un fils ingrat, un frère sans tendresse
Seroit-il un Roi généreux?

J'ai vu, j'ai vu les Arts toujours sûrs de lui plaire,
Ainsi que des enfans auprès d'un tendre père,
Se rassembler autour de lui:
Déjà les Muses même, à sa Cour honorées,

Célèbrent leurs beaux jours ſur des Lyres dorées,
Préſens de leur plus cher appui.

TANT de vertus, ô SALM! auront leur récompenſe;
Nous payons tous les biens qu'un Maître nous diſpenſe
De dons égaux, mais différens.
Les Grands ſont les auteurs du bonheur du vulgaire;
Le vulgaire, à ſon tour, eſt le dépoſitaire
De la célébrité des Grands.

JE ſais qu'à de faux Dieux ce vulgaire ſtupide
A prodigué ſouvent un renom plus rapide,
Qu'aux vrais Dieux, ſes appuis conſtans.
Mais qu'eſt-il ce renom? C'eſt le bruit du tonnerre,
Qui, volant tout à coup aux deux bouts de la terre,
Dure à peine quelques inſtans.

CEUX qui, par des bienfaits, aſſurent leur mémoire,
Seuls, vainqueurs de l'oubli, verront fleurir leur gloire
Juſques chez nos derniers neveux:
Le peuple, en la voyant, baiſera leur image;
Et les Muſes jamais ne loueront un Roi ſage,
Sans lui donner leur nom fameux.

MAIS qui pourroit prétendre à ce tribut d'eſtime,
Quand ces Muſes n'ont point, dans leur langue ſublime,

Immortalisé ses hauts faits?
Leur voix commande au monde, en règle les suffrages,
Et la postérité ne porte ses hommages
Qu'aux pieds des Dieux qu'elles ont faits.

Oh ! si tu dois un jour, Protecteur populaire,
Me prêter un abri sous l'ombre tutélaire
Dont tu couvres tant de mortels;
Oui, je veux à ton char lier la Renommée;
Et que la main du Temps, par mes chants désarmée,
Ne puisse briser tes Autels.

Le génie est semblable à la vigne fertile :
Est-elle sans soutien? l'on voit sa tige utile
Ramper en étendant ses bras :
D'un raisin égaré que son front se couronne;
De poussière souillé, verd encore en automne,
On le bannit de nos repas.

D'un orme généreux est-elle soutenue?
Elle s'élève alors, suspend près de la nue
Ses fruits qu'ont mûris les beaux jours,
Enivre les humains de sa douce ambroisie,
Et quand l'ormeau vieilli n'est plus qu'un tronc sans vie,
Fleurit & l'embellit toujours.

ODE

SUR la mort de LOUIS XV, à MM. les Officiers du Régiment du ROI.

PLEURONS, Muſes, pleurons; que nos lyres gémiſſent:
La France en deuil ſuccombe aux injures du ſort;
Que de cris! Ciel! par-tout nos Temples retentiſſent
Des chants lugubres de la mort.

LE Guerrier même apprend à répandre des larmes;
Des couleurs de la nuit Mars a peint ſes drapeaux,
Et la beauté plaintive aime à voiler ſes charmes
Du crêpe fait pour les tombeaux.

LOUIS n'eſt plus, hélas! de ſa grandeur proſpère,
Vrai Sage, il eſt tombé, ſans connaître l'effroi;
Mais ſes triſtes ſujets le pleurent comme un père,
Et ſemblent mourir dans leur Roi.

O des Guerriers Français Elite révérée,
Que n'as-tu point ſouffert en ce commun malheur!
Perdant un Maître, un Chef, ta douleur s'eſt montrée
Auſſi grande que ta valeur.

PARONS ce monument que lui dreſſe ton zèle,
Des drapeaux qu'à ſes yeux tu ravis à l'Anglais;
Qu'il reconnaiſſe encor ſa légion fidèle,
Du haut des céleſtes Palais.

QU'AUX pieds de ce tombeau, la France gémiſſante,
Foulant les léopards terraſſés par nos coups,
Pleure, ainſi que la veuve, encore tendre amante,
Sur le bûcher de ſon Epoux.

MAIS les ſons du clairon frappent au loin les nues,
Et les roulemens ſourds des tambours réſonnans,
Font errer à longs flots ſur nos places émues
Tous les Citoyens friſſonnans.

QUEL vaſte trouble! Où vont ces Enfans de la guerre,
Au bruit du bronze en feu grondant ſur nos remparts,
Triſtes, portant leur fer tourné contre la terre,
Et renverſant leurs étendarts?

GRAND Prince, ils vont payer à ta muette Image
Le tribut de regrets que l'on doit aux Héros;
Eſt-il pour un grand cœur un plus flatteur hommage
Que les larmes de ſes rivaux?

SORS de ce mauſolée, où leur reconnoiſſance
A peint de tes vertus les ſymbôles touchants:

Il a paru ; Guerriers, respectez sa présence,
BOURBON va parler en mes chants.

« MES Mânes sont contens ; soyez toujours vous-mêmes,
» De vos Rois, de l'État défenseurs glorieux ;
» Vous occupiez mon cœur en ces momens suprêmes
» Où j'allais joindre mes aïeux.

» MAIS un autre LOUIS vous rendra ma tendresse ;
» Relevez ces drapeaux, ces glaives renversés ;
» Mon fils paraît : Français, tressaillez d'alégresse,
» Vos plus grands Rois sont surpassés.

» C'EST peu de réparer les malheurs de mon règne ;
» Auguste aspire encore à des succès plus beaux :
» Son peuple l'aime ; il faut que l'étranger le craigne,
» Comme Roi du Monde & des Eaux.

» DEJA la mer gémit sous nos vaisseaux agiles ;
» Alger tremble ; LOUIS combat avec son nom ;
» Et les Princes vaincus, jusqu'au fond de ses villes
» Viennent implorer leur pardon.

» Je vous entends, mes fils ; en ces combats insignes,
» Vous jurez de briller entre tous nos Guerriers ;
» Vous saurez, de vos chefs & de vous toujours dignes,
» Cueillir les plus nobles lauriers ».

ODE

Sur la mort de S. A. R. Mde. la Princesse ANNE-CHARLOTTE DE LORRAINE,

A LA REINE.

OU courent, les cheveux épars,
Ces Vierges, ces époux, ces mères,
Et ces enfans, & ces vieillards,
Inondés de larmes amères?
Pourquoi ces temples ébranlés
Par l'airain qui gémit dans l'ombre?
Pourquoi ces citoyens sans nombre,
Par-tout errans ou rassemblés,
Du sommeil, des amours interrompant les heures,
Font-ils de cris plaintifs retentir nos demeures?

A-t-on vu flotter les drapeaux
D'un Voisin prêt à nous surprendre?
Brillent-ils déjà les flambeaux
Qui vont mettre nos murs en cendre?

Quel

Quel trouble ! hélas ! tel fut ce jour (1),
Jour funèbre, où nos derniers Princes,
Pour rendre à la paix ces Provinces,
De la guerre éternel séjour,
Cédant leur trône antique aux souhaits de la France;
Délaissèrent nos bords pleins de leur bienfaisance.

« Quoi ! ces bords sont votre pays;
» Et vous ignorez nos alarmes ?
» Entourés d'armes, d'ennemis,
» Ah ! nous verserions moins de larmes !
» Mais la mort frappe, & désormais
» A Léopold rejoint sa fille :
» Ces pauvres, immense famille,
» Riche autrefois de ses bienfaits,
» Nos parens, nos amis, & leur sœur & leur frère,
» Tout ce Peuple orphelin redemande une mère.

» Ici, par des jeux solemnels,
» Nous célébrâmes sa naissance;
» Plus loin, sous les yeux paternels,
» Nous vîmes croître son enfance;

(1) On se rappelle quel désespoir montra le peuple, le jour où nos Princesses partirent de Lunéville.

» Elle nous promit en ces lieux
» De revoir bientôt sa Patrie,
» Le jour, où de nos cœurs suivie,
» Elle passa sous d'autres cieux :
» Nous ne la verrons plus; rien ne peut nous la rendre,
» Et des murs étrangers posséderont sa cendre ».

PLEUREZ, Citoyens malheureux,
Pleurez cette Princesse auguste :
Autant son cœur fut généreux,
Autant votre douleur est juste.
Elle est donc plongée au tombeau,
Elle qui vouoit sa fortune
A la prospérité commune;
Pareille à ce pâle flambeau,
Astre de nos foyers & rival de l'aurore;
Qui, pour servir nos vœux, lui-même se dévore.

HELAS! vos pères abattus
Sous le fardeau de la vieillesse,
En me racontant ses vertus,
Retrouvaient leur jeune alégresse.
Quels Héros, quels Dieux bienfaisans
Ils me peignaient dans ses Ancêtres !
« Quoi, disaient-ils, sous d'autres Maîtres,

» Il faut donc finir nos vieux ans !
» Nos climats, l'Univers, tout eſt plein de leur gloire,
» Et LOUIS ſeul en peut effacer la mémoire ».

PLEUREZ.... Mais pourquoi ſuccomber
Au malheur qui vous déſeſpère ?
Le Ciel n'a pu vous dérober
Votre Déeſſe tutélaire,
Non ; du grand cœur tel eſt le ſort :
Appui des Siens durant ſa vie,
Il protège, il ſert ſa Patrie
Dans le ſein même de la mort.
Ainſi, lorſque ſon char a diſparu ſous l'onde,
Le ſoleil de ſes feux éclaire encor le monde.

Ce ſont ſes exemples ſacrés
Qui nous inſtruiſent d'âge en âge ;
Toujours des Héros expirés
Les Héros vivans ſont l'ouvrage.
Suivez ces Germains aux combats :
Sans ceſſe du Sauveur de Vienne,
L'ombre terrible ſe promène,
Et tonne au milieu des ſoldats,
Guide, enflamme les chefs en qui ſon cœur reſpire,

Et du fond des tombeaux, Charles (1) ſoutient l'Empire.

SEMBLABLE à ce Prince indompté,
Dieu de la guerre en Germanie,
Parmi vous de l'humanité
Sa Fille ſera le Génie.
Le juſte à ces Mânes vengeurs
Peindra ſes vertus méconnues ;
Les malheureux à ſes ſtatues
Iront raconter leurs douleurs ;
Et ſe noble déſir d'obtenir ces hommages,
De mortels bienfaiſans peuplera vos rivages.

MOURANTE, hélas ! en vaſtes dons
Elle épuiſe encor ſes richeſſes ;
Et de ſa voix les derniers ſons
Vous annoncèrent ſes largeſſes.
Mais d'où part ce torrent de feux ?
Devant moi s'ouvre l'Empirée ;
Quelle eſt cette Vierge ſacrée
Qui ſort ſur un char lumineux ?
Des éclairs de ſon front l'Univers ſe décore,
Et la nuit ſe revêt des couleurs de l'aurore.

---

(1) Charles V, Duc de Lorraine, aïeul de la Princeſſe.

Gardez-vous d'en douter, Lorrains ;
C'eſt elle-même ; elle s'avance ;
De ſes aïeux, vos Souverains,
Un Chœur illuſtre la devance :
Sur le front d'un fier Conquérant
Celui-là (1) reprit ſa couronne,
Et, fils généreux de Bellonne,
Pleura ſon ennemi mourant.
De vos pères cet autre (2) embellit l'heureux âge ;
Ces temples, ces remparts, vos lois en ſont l'ouvrage.

Celui (3) qui lève au deſſus d'eux
Une tête ſi radieuſe,
Long-temps dans un exil affreux
Traîna ſa jeuneſſe fameuſe.
En proie aux ravages de Mars,
O ma Patrie ! en ſon abſence,
Tu n'étais qu'un déſert immenſe ;

---

(1) René II, vainqueur de Charles le Téméraire, Duc de Bourgogne.

(2) Charles III, fondateur de cette ville magnifique, bâtie auprès de l'ancienne ville de Nanci. On l'appelle la Ville-Neuve.

(3) Léopold I.

Tout couvert d'ossemens épars :
Il vient; la paix le suit : ces ossemens horribles
Marchent, courent s'unir, sont des hommes terribles.

Mais de tant de Princes rivaux
Qui peindrait les exploits sublimes ?
Ces bords n'ont vu que des Héros
Marcher nos Maîtres légitimes.
Les voyez-vous se rassembler
Autour de leur Fille immortelle,
Qui, toujours aux Lorrains fidelle,
Descend & vient les consoler ?
Je l'entends; elle parle, elle est ici présente,
Et fait couler le miel de sa bouche éloquente.

« C'est trop gémir & soupirer :
» Ah ! calmez ces regrets profanes ;
» Vos maux viendraient me déchirer
» Jusqu'au fond du séjour des Mânes.
» Je vous aimais ; & chez les morts
» Cette même ardeur m'a suivie ;
» Loin de vous s'écoula ma vie,
» Mais mon cœur habitait vos bords :
» Du moins, du moins rendue à des rives si chères,
» Ma cendre ira dormir au tombeau de mes pères.

» GARDEZ ces restes précieux,
» Gages derniers de ma tendresse;
» Et que le nom de mes aïeux
» Sur vos bouches vole sans cesse.
» Vantez en eux des bienfaiteurs,
» Et non point vos antiques Princes;
» LOUIS commande à ces provinces;
» Comme eux, il a droit à vos cœurs.
» Que dis-je? ah! que vos cœurs à LOUIS seul se donnent;
» C'est moi, c'est mes aïeux, leurs Ombres qui l'ordonnent.

» LEUR sceptre est brisé pour jamais,
» Il est brisé; mais, ô Lorraine!
» Déjà pour toi l'heureux Français
» Les voit tous revivre en sa Reine.
» Sans doute dès ses jeunes ans,
» On lui redit leurs grands exemples;
» Que de ses pères, dans tes Temples,
» Etaient cachés les ossemens:
» S'ils aimaient les Lorrains, le même amour l'enflamme;
» Et toutes leurs vertus ont passé dans son ame ».

L'OMBRE a dit: Vous savez ses lois;
Voici sa tombe redoutable;
Jurez-y, Peuples, à vos Rois

Une tendresse inviolable :
Parlez. « Nous jurons à LOUIS
» De vivre tous Français fidèles :
» Oui, s'il restait des cœurs rebelles
» Que sa vertu n'eût point conquis,
» O Reine ! ô des Lorrains chère & douce espérance !
» Il les reçut de vous, dévoués à la France ».



ODE

SUR LA GUERRE PRÉSENTE,

APRES LE COMBAT D'OUESSANT.

IL a fui devant nous, pour retarder sa perte,
Ce peuple usurpateur de l'empire des eaux;
A peine, pour combattre, ont paru nos vaisseaux;
Il laisse au loin la mer déserte:
Des Français menaçans l'image le poursuit:
Il fuit encor, caché sous de lâches ténèbres (1),
Et dans ses ports jadis célèbres,
Il court de son salut rendre grace à la nuit.

(1) L'Armée du Roi a poursuivi celle d'Angleterre, & lui a toujours présenté le combat dans le meilleur ordre, sous le vent, depuis deux heures après midi, jusqu'au lendemain; mais l'Amiral Anglais n'a pas cru sans doute devoir l'accepter; il a profité de l'obscurité de la nuit pour faire sa retraite, en cachant soigneusement ses feux, tandis que tous les vaisseaux de l'Armée du Roi portaient les leurs, &c. *Gazette de France du lundi 28 Août 1778.*

Tu disais cependant, anarchique Insulaire :
Environné des mers, Seul, je suis né leur Roi ;
L'orgueil des Nations s'abaisse avec effroi
Sous mon trident héréditaire ;
Les Français sont ma proie ; ils n'affranchiront pas
Les humbles pavillons que mon mépris leur laisse,
Déjà vaincus de leur mollesse,
Et du seul souvenir de nos derniers combats.

De tes Chefs dédaigneux l'espérance insensée
D'avance publiait nos vaisseaux prisonniers,
Et Londres attendait nos plus braves Guerriers,
Qu'ils enchaînaient dans leur pensée :
A leur table insultante ils conviaient BOURBON ;
BOURBON qui sur les flots essayant sa vaillance,
Prouve sa Royale naissance,
En bravant des périls aussi grands que son nom.

Rendez-nous ce Héros, mer trop long-temps jalouse ;
C'est à lui d'annoncer la honte des Anglais :
Il vient ; feux d'alégresse, entourez son Palais,
Qu'attristaient les pleurs d'une épouse.
O tendresse ! ô transports, par la gloire permis !
Couple heureux ! Plaisirs purs, où leur ame se noie,

Croissez de la publique joie
Et de l'abaissement de nos fiers ennemis.

Aux armes, fils des Rois; nos vaisseaux vous demandent,
Impatiens du port & de l'oisiveté;
L'Anglais, pour avoir fui, n'est pas encor dompté;
D'illustres dangers vous attendent:
Aux armes! que l'honneur vous enlève à l'amour;
De nouveau sur les mers tout Albion s'avance,
Et triomphant de votre absence,
Par d'insolens défis presse votre retour.

Quel tumulte! quels cris d'alégresse & de guerre!
Annoncent-ils BOURBON aux rivages Français?
C'est lui-même; Soldats, illustrés d'un succès,
Fendez les eaux, fuyez la terre;
Périssent les Anglais & leur défis altiers!
Ciel! que de sang versé teindra l'humide plaine!
Des deux côtés l'onde promène
Des forêts, des cités enceintes (1) de guerriers.

---

(1) .... *Scandit fatalis machina muros*
Fœta armis. V. Æn. II, 5.

Bientôt vous entendrez, par cent bouches rivales,
L'airain contre l'airain tonnant avec fracas,
Vaisseaux heurtant vaisseaux, Soldats contre Soldats
Epuisant leurs haînes natales;
Triomphons ou mourons; quel opprobre éternel,
Si la plus noble paix, digne prix de nos armes,
Ne suit les premières alarmes
Dont LOUIS voit troubler son règne paternel!

Songez, en défiant l'Anglais & les tempêtes;
Que si vous prodiguez votre sang généreux,
Ce n'est point pour tenter un de ces vols heureux,
Ennoblis du nom de conquêtes;
Français, vous combattez pour l'honneur des français;
Vos affrons commandaient la guerre qui s'élève:
Un siècle efféminé s'achève;
Qu'un siècle de grandeur s'ouvre par vos succès.

Vengez-nous; il est temps que ce voisin parjure
Expie & son orgueil & ses longs attentats;
D'une servile paix, prescrite à nos Etats,
C'est trop laisser vieillir l'injure:
Dunkerque vous implore; entendez-vous sa voix
Redemander les tours qui gardaient son rivage,

Et de son port, dans l'esclavage,
Les débris s'indigner d'obéir à deux Rois ?

DIEU, qui tiens sous tes lois la Fuite & la Victoire,
Toi dont le souffle appaise & soulève les eaux,
Qui pousses à ton gré les Empires rivaux
Vers leur décadence ou leur gloire;
Si l'injustice arma nos ennemis jaloux;
A nos vaisseaux, conduits par tes mains tutélaires,
Soumets les vents auxiliaires;
Descends, DIEU des BOURBONS, & combats avec nous.

Des vertus de LOUIS récompensant la France,
Tu permets qu'il revive en sa postérité;
De ce palmier tardif un rameau souhaité
Est promis à notre espérance:
Naissez, Fils de l'Etat, pour le voir triomphant!
Grand DIEU! tu ne veux point, déshonorant nos armes,
Troubler, par le deuil & les larmes,
Les Fêtes qu'on prépare à ce Royal Enfant.

Non, généreux Guerriers; cet Enfant vous présage
Et la faveur du Ciel & des lauriers certains:
Cette épée en fureur, qui s'agite en vos mains,
Lui doit la Mer pour apanage.

Nuit qui sauvas l'Anglais, prompt à fuir nos vaisseaux,
C'est toi que j'en atteste, & toi, Guerre intestine,
Qui tiens la dernière ruine
Pendante sur le front de ces tyrans des eaux.

O vous qu'ils opprimaient, Fils des mêmes Ancêtres,
Racontez leurs revers, enhardissez nos coups,
Colons Républicains, par la victoire absouts
D'avoir banni d'injustes Maîtres;
Français par l'amitié, depuis ce jour vengeur,
Où Vergennes, du Monde assurant la balance,
Consacra votre indépendance,
Et défit Albion par un traité vainqueur.

Peignez votre Univers, où leur pouvoir expire,
De leur domaine ingrat retranché pour jamais;
La Liberté transfuge opposant à l'Anglais
Empire élevé contre Empire,
Leurs climats épuisés d'hommes & de trésors,
Les champs Américains dévorant leurs Armées,
Leurs flottes en vain consumées,
Leur triple Etat courant s'engloutir sur vos bords.

Et nous sommes Français; & dans nos ports timides,
Ce reste de vaincus veut imposer des lois!

Eveillez-vous, Guerriers, & rendez à nos Rois
Le trône des États humides:
Jusqu'en leur Forts ailés entrez victorieux;
Frappez ces Légions, leur dernière espérance;
Que le bruit de votre vengeance
Aille au fond des tombeaux réjouir nos Aïeux.

Déjà sont accourus, tout rayonnans de gloire,
Orgueilleux de revivre en vos Chefs indomptés,
Et Duquesne & Forbin, tous ces Héros vantés,
Dont les mers gardent la mémoire;
Ils vous suivent, brûlant de combattre avec vous:
Les voyez-vous, Guerriers, ces Fantômes terribles,
De leurs bras encore invincibles,
Pousser vers l'ennemi vos vaisseaux en courroux?

« Ici sont les Anglais; des dangers qu'il affronte
» Chacun de vous aura son père spectateur:
» Marchez, vous disent-ils; devant vous est l'honneur;
» Derrière, à vos côtés, la honte ».
Mânes de nos Héros, vous serez satisfaits;
Vous ne rentrerez point dans l'éternel silence,
Affligés d'avoir vu la France
Réduite à regretter l'opprobre de la paix.

ODE
IMITÉE DE PLUSIEURS PSEAUMES,

Faite par M. GILBERT huit jours avant sa mort.

J'AI révélé mon cœur au Dieu de l'innocence ;
Il a vu mes pleurs pénitens ;
Il guérit mes remords, il m'arme de constance ;
Les malheureux sont ses enfans.

Mes ennemis riant, ont dit dans leur colere :
Qu'il meure & sa gloire avec lui !
Mais à mon cœur calmé le Seigneur dit en père :
Leur haîne sera ton appui.

A tes plus chers amis ils ont prêté leur rage :
Tout trompe ta simplicité ;
Celui que tu nourris court vendre ton image,
Noire de sa méchanceté.

Mais Dieu t'entend gémir, Dieu vers qui te ramène
Un vrai remords né des douleurs ;
Dieu qui pardonne enfin à la Nature humaine,
D'être foible dans les malheurs.

J'éveillerai

J'éveillerai pour toi la pitié, la justice
De l'incorruptible avenir;
Eux-mêmes épureront, par leur long artifice,
Ton honneur qu'ils pensent ternir.

Soyez béni, mon Dieu, vous qui daignez me rendre
L'innocence & son noble orgueil;
Vous qui, pour protéger le repos de ma cendre,
Veillerez près de mon cercueil!

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, & je meurs:
Je meurs, & sur ma tombe, où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

Salut, champs que j'aimais, & vous, douce verdure,
Et vous, riant exil des bois!
Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
Salut pour la dernière fois!

Ah! puissent voir long-temps votre beauté sacrée,
Tant d'amis sourds à mes adieux!
Qu'ils meurent pleins de jours, que leur mort soit pleurée!
Qu'un ami leur ferme les yeux!

LE DIX-HUITIEME SIECLE.

SATIRE A M. FRÉRON.

Ne prétends plus, Fréron, par tes ſavans efforts,
Détrôner le faux-goût qui règne ſur nos bords:
Depuis que nous pleurons l'Innocence exilée,
Sous tes mâles Ecrits vainement accablée,
On voit renaître encor l'hydre des ſots Rimeurs,
Et la chûte des Arts ſuit la perte des Mœurs.
Un Monſtre dans Paris croît & ſe fortifie,
Qui, paré du manteau de la Philoſophie,
Que dis-je? de ſon nom fauſſement revêtu,
Etouffe les talens & détruit la vertu:
Dangereux Novateur, par ſon cruel ſyſtême,
Il veut du ciel déſert chaſſer l'Etre ſuprême;
Et du corps expiré l'ame éprouvant le ſort,
L'homme arrive au néant par une double mort.
Ce Monſtre toutefois n'a point un air farouche,
Et le nom des vertus eſt toujours dans ſa bouche:
D'abord, de l'Univers Réformateur diſcret,
Il ſemait ſes Ecrits à l'ombre du ſecret:

Errant, profcrit par-tout, mais fouple en fa difgrace,
Bientôt, le fceptre en main, gouvernant le Parnaffe,
Ce Tyran des Beaux Arts, nouveau Dieu des mortels,
De leurs Dieux diffamés ufurpa les Autels;
Et lorfqu'abandonnée à cette idolâtrie,
La France qu'il corrompt touche à la barbarie;
Fidèle à nous vanter, fon parti fuborneur,
Nous a fermé les yeux fur notre déshonneur.

« Quoi! votre Mufe en Monftre érige la Sageffe!
» Vous blâmez fes enfans, & leur crédit vous bleffe,
» Vous, jeune homme! Au bon fens avez-vous dit adieu?
» Je foupçonne, entre nous, que vous croyez en Dieu;
» Gardez-vous de l'écrire, & refpectez vos Maîtres:
» Croire en Dieu fut un tort permis à nos ancêtres;
» Mais dans notre âge! allons, il faut vous corriger;
» Eclairez-vous, jeune homme, au lieu de nous juger;
» Penfez, à votre Dieu laiffez venger fa caufe;
» Si vous faviez penfer, vous feriez quelque chofe:
» Sur-tout point de fatire; oh! c'eft un genre affreux!
» Eh! qui put vous apprendre, Ecolier ténébreux,
» Que des Mœurs, parmi nous, la perte étoit certaine;
» que les beaux-Arts couroient vers leur chûte prochaine?
» Par-tout, même en Ruffie, on vante nos Auteurs.
» Comme l'humanité règne dans tous les cœurs!

» Vous ne lisez donc pas le Mercure de France?
» Il cite au moins, par mois, un trait de bienfaisance».
Ainsi, le grand Patos, ce Poëte penseur,
De la Philosophie obligeant Défenseur,
Conseille par pitié mon aveugle ignorance,
De nos Arts, de nos Mœurs garantit l'excellence;
Et de son plein savoir, si je réplique un mot,
Pour prouver que j'ai tort, il me déclare un sot.
Mais de ces Sages vains confondons l'imposture,
De leur règne fameux retraçons la peinture;
Et que mes vers, enfans d'une noble candeur,
Eclairent les Français sur leur fausse grandeur.
Eh! quel temps fut jamais en vices plus fertile;
Quel siècle d'ignorance, en beaux faits plus stérile,
Que cet âge nommé siècle de la raison?
Tout un monde sophiste, en style de sermon,
De longs Ecrits moraux nous ennuye avec zèle;
Et l'on prêche les mœurs jusques dans la Pucelle:
Je le sais; mais, ami, nos modestes aïeux
Parlaient moins des vertus, & les cultivaient mieux:
Quels demi-Dieux enfin nos jours ont-ils vu naître?
Ces Français si vantés, peux-tu les reconnaître?
Jadis Peuple héros, Peuple femme en nos jours,
La vertu qu'ils avaient n'est plus qu'en leurs discours.

Suis les pas de nos Grands : énervés de mollesse,
Ils se traînent à peine, en leur vieille jeunesse,
Courbés avant le temps, consumés de langueur,
Enfans efféminés de pères sans vigueur ;
Et cependant nourris des leçons de nos Sages,
Vous les voyez encore, amoureux & volages,
Chercher, la bourse en main, de Beautés en Beautés,
La mort qui les attend au sein des voluptés ;
De leurs biens, prodigués pour d'infames caprices,
Enrichir nos Phrynés dont ils gagent les vices ;
Tandis que l'honnête homme, à leur porte oublié,
N'en peut même obtenir une avare pitié :
Demi-Dieux avortés, qui, par droit de naissance,
Dans les camps, à la Cour règnent en espérance,
Quels succès leurs talens semblent nous présager !
Ceux-là font de leurs mains courir ce char léger
Que roule un seul coursier sur une double roue ;
Ceux-ci, sur un théâtre où leur mémoire échoue,
En bouffons apprentifs défigurent ces vers
Où Molière, Prophète, exprima leurs travers :
Par d'autres, avec art, une paume lancée,
Va, revient, tour à tour poussée & repoussée.
Sans doute c'est ainsi que Turenne & Villars
S'instruisaient dans la paix aux triomphes de Mars.

La plupart, indigens au milieu des richesses,
Achètent l'abondance à force de bassesses :
Souvent, à pleines mains, d'Orval sème l'argent ;
Par fois, faute de fonds, Monseigneur est marchand.
Que dirai-je d'Arcas ? quand sa tête blanchie,
En tremblant, sur son sein se penche appesantie,
Quand son corps, vainement de parfums inondé,
Trahit les maux secrets dont il est obsédé ;
Scandalisant Paris de ses vieilles tendresses,
Arcas, Sultan goutteux, veut avoir vingt maîtresses ;
Mais, en fripon titré, pour payer leurs appas,
Arcas vend au Public le crédit qu'il n'a pas :
Digne fils d'un tel père, Alford, chargé de dettes,
Met ses jeunes amours aux gages des Coquettes :
Plus Philosophe encor, d'Ormond ruiné
Epouse un équipage en épousant Phryné.

Qui blâmeroit ces nœuds ? L'hymen n'est qu'une mode,
Un lien de fortune, un veuvage commode,
Où chaque époux, brûlé d'adultères désirs,
Vit, sous le même nom, libre dans ses plaisirs.

Vois-tu parmi ces Grands leurs compagnes hardies
Imiter leurs excès, par eux-mêmes applaudies ;
Dans un corps délicat porter un cœur d'airain,
Opposer aux mépris un front toujours serein ;

Et du vice endurci témoignant l'impudence,
Sous leur casque de plume étouffer la décence?
Assise dans ce cirque où viennent tous les rangs
Souvent bâiller en loge, à des prix différens,
Cloris n'est que parée, & Cloris se croit belle;
En vêtemens légers l'or s'est changé pour elle;
Son front luit, étoilé de mille diamans;
Et mille autres encore, effrontés ornemens,
Serpentent sur son sein, pendent à ses oreilles;
Les Arts, pour l'embellir, ont uni leurs merveilles:
Vingt familles enfin couleraient d'heureux jours,
Riches des seuls trésors perdus pour ses atours.
Malgré ce luxe affreux & sa fierté sévère,
Cloris, on le prétend, se montre populaire:
Oui, déposant l'orgueil de ses douze quartiers,
Madame, en ses amours, déroge volontiers:
Indulgente Beauté, Zélis la justifie,
Zélis qui, par bon ton, à la Philosophie
Joint tous les goûts divers, tous les amusemens,
Rit avec nos Penseurs, pense avec ses Amans,
Enfant sophiste, au fond Coquette pédagogue,
Qui gouverne la Mode, à son gré met en vogue
Nos petits vers lâchés par gros in-octavo,
Ou ces Drames pleureurs qu'on joue incognito;

Protège l'univers, & rompue aux affaires,
Fournit vingt Financiers d'importans Secrétaires;
Lit tout, & même fait, par nos Auteurs moraux,
Qu'il n'est certainement un Dieu que pour les sots.
Parlerai-je d'Iris? Chacun la prône & l'aime;
C'est un cœur, mais un cœur.... c'est l'humanité même:
Si d'un pied étourdi quelque jeune éventé
Frappe, en courant, son chien qui jappe épouvanté,
La voilà qui se meurt de tendresse & d'alarmes;
Un papillon souffrant lui fait verser des larmes:
Il est vrai; mais aussi qu'à la mort condamné,
Lalli soit, en spectacle, à l'échafaud traîné,
Elle ira la première à cette horrible fête
Acheter le plaisir de voir tomber sa tête.
Dira-t-on qu'en des vers, à mordre disposés,
Ma muse prête aux Grands des vices supposés?
J'aurais pu te montrer nos Duchesses fameuses,
Tantôt d'un Histrion Amantes scandaleuses,
Fières de ses soupirs, obtenus à grand prix,
Elles-même aux railleurs dénonçant leurs maris;
Tantôt, pour égayer leurs courses solitaires,
Imitant noblement ces Graces mercenaires,
Qui, par couples nombreux, sur le déclin du jour,
Vont aux lieux fréquentés colporter leur amour;

Contens d'un héritier, comme eux frêle & ſans force,
Les époux très-amis, vivant dans le divorce ;
Vainqueurs des préjugés, les pères bienfaiſans
Du ſérail de leurs fils Eunuques complaiſans ;
De nouvelles Saphos, dans le crime affermies,
maris de nos Beautés ſous le titre d'amies ;
Et de galans Marquis, Philoſophes parfaits,
En petite Gomorre érigeant leurs Palais.
Mais la corruption, à ſon comble portée,
Dans le cercle des Grands ne s'eſt point arrêtée ;
Elle infecte l'Empire, & les mêmes travers
Règnent également dans tous les rangs divers.
Il faut voir ce Marchand, Philoſophe en boutique,
Qui, déclarant trois fois ſa ruine authentique,
Trois fois s'eſt enrichi d'un heureux déshonneur,
Trancher du Financier, jouer le grand Seigneur ;
Monſieur, pour ſes amis, entretient une Actrice ;
Madame, des Beaux-Arts bourgeoiſe protectrice,
En couvent d'Eſprits forts transforme ſa maiſon,
Et fait de ſon comptoir un bureau de raiſon.
Par-tout s'offre l'orgueil, & le luxe, & l'audace.
Orgon, à prix d'argent, veut anoblir ſa race :
Devenu Magiſtrat de mince roturier,
Pour être un jour Baron, il ſe fait Uſurier.

Jadis ſon Clerc, Mondor envioit ſon partage ;
Tout à coup des bureaux ſecouant l'eſclavage,
Il loge ſa molleſſe en un riche Palais,
Et derrière un char d'or promenant trois valets,
Sous ſix chevaux pareils ébranle au loin la rue :
Mais ſa fortune, ami, comment l'a-t-il accrue ?
Il a vendu ſa femme, & ce couple abhorré,
Enveloppé d'opprobre, eſt pourtant honoré.
Eh ! quel frein contiendrait un vulgaire indocile,
Qui ſait, grace aux Docteurs du moderne Evangile,
Qu'en vain le pauvre eſpère en un Dieu qui n'eſt pas ;
Que l'homme tout entier eſt promis au trépas ?
Chacun veut de la vie embellir le paſſage ;
L'homme le plus heureux eſt auſſi le plus ſage ;
Et depuis le vieillard qui touche à ſon tombeau,
Juſqu'au jeune homme à peine échappé du berceau,
A la Ville, à la Cour, au ſein de l'opulence,
Sous les affreux lambeaux de l'obſcure indigence,
La Débauche au teint pâle, aux regards effrontés,
Enflamme tous les cœurs, vers le crime emportés.
C'eſt en vain que, fidèle à ſa vertu première,
Louis inſtruit aux mœurs la Monarchie entière ;
La Monarchie entière eſt en proie aux Laïs,
Leurs vices ſont les Dieux qu'encenſe leur pays ;

Et la Religion, mère déſeſpérée,
Par ſes propres enfans ſans ceſſe déchirée,
Dans ſes Temples déſerts pleurant leurs attentats,
Le pardon ſur la bouche, en vain leur tend les bras:
Son culte eſt avili, ſes lois ſont profanées.
Dans un cercle brillant de Nymphes fortunées,
Entends ce jeune Abbé, Sophiſte bel Eſprit,
Monſieur fait le procès au Dieu qui le nourrit;
Monſieur trouve plaiſans les feux du Purgatoire;
Et pour mieux amuſer ſon galant Auditoire,
Mêle aux tendres propos ſes blaſphêmes charmans;
Lui prêche de l'amour les doux égaremens,
Traite la piété d'aveugle fanatiſme,
Et donne, en ſe jouant, des leçons d'Athéiſme.
Voilà donc, cher ami, cet âge ſi vanté,
Ce ſiècle heureux des mœurs & de l'humanité!
A peine des vertus l'apparence nous reſte.
Mais détournant les yeux d'un tableau ſi funeſte,
Eclairés par le Goût, enviſageons les Arts:
Quel déſordre nouveau ſe montre à nos regards!
De nos pères fameux les ombres inſultées,
Comme un joug importun, les règles rejetées,
Les genres oppoſés bizarrement unis,
La nature, le vrai de nos Livres bannis,

Un désir forcené d'inventer & d'instruire,
D'ignorans Ecrivains, jamais las de produire;
Des brigues, des partis l'un à l'autre odieux,
Le Parnasse idolâtre adorant de faux Dieux;
Tout me dit que des Arts la splendeur est ternie.
Fille de la Peinture & Sœur de l'Harmonie,
Jadis la Poésie, en ses pompeux accords,
Osant même au néant prêter une ame, un corps,
Egayait la raison de riantes images,
Cachait de la Vertu les préceptes sauvages
Sous le voile enchanteur d'aimables fictions;
Audacieuse & sage en ses expressions,
Pour cadencer un vers qui dans l'ame s'imprime,
Sans appauvrir l'idée, enrichissait la rime,
S'ouvrait par notre oreille un chemin vers nos cœurs,
Et nous divertissait pour nous rendre meilleurs.
Maudit soit à jamais le pointilleux Sophiste
Qui le premier nous dit en prose d'Algébriste:
Vains Rimeurs, écoutez mes ordres absolus;
Pour plaire à ma raison, pensez; ne peignez plus.
Dès-lors la Poésie a vu sa décadence;
Infidèle à la rime, au sens, à la cadence,
Le compas à la main, elle va dissertant;
Apollon sans pinceaux n'est plus qu'un lourd pédant.

C'étoit peu que, changée en bizarre Furie,
Melpomène étalât ſur la Scène flétrie,
Des Romans fort touchans : car à peine l'Auteur,
Pour emporter les morts, laiſſe vivre un Acteur;
Que, ſoigneux d'évoquer des revenans affables,
Prodigue de combats, de marches admirables,
Tout Poëte moderne, avec pompe aſſommant,
Fît d'une Tragédie un Opéra charmant;
La Muſe de Sophocle, en robe doctorale,
Sur des tréteaux ſanglans profeſſe la Morale:
Là, ſouvent un Sauvage, Orateur apprêté,
Auſſi bien qu'Arouet parle d'humanité:
Là, des Turcs amoureux, ſoupirant des maximes,
Débitent galamment Séneque mis en rimes:
Alzire au déſeſpoir, mais pleine de raiſon,
En invoquant la mort, commente le Phédon:
Pour expirer en forme, un Roi, par bienſéance,
Doit exhaler ſon ame avec une ſentence;
Et chaque perſonnage au Théâtre produit,
Héros toujours ſoufflé par l'Auteur qui le ſuit,
Fût-il Scythe ou Chinois, dans un traité ſans titre,
Par ſigne interrogé, vous répond par chapitre.

Thalie a de ſa Sœur partagé les revers :
Peindre les mœurs du temps eſt l'objet de ſes vers;

Mais lasse d'un emploi que le Goût lui confie,
Apôtre larmoyant de la Philosophie,
Elle fuit la Gaîté qui doit suivre ses pas,
Et d'un masque tragique enlaidit ses appas.
Tantôt c'est un Rimeur, dont la Muse étourdie,
Dans un Conte ennobli du nom de Comédie,
Passe, en dépit du Goût, du touchant au bouffon,
Et marie une farce avec un long sermon :
Tantôt un possédé, dont le démon terrible
Pleure éternellement dans un Drame risible :
Que dis-je ? oser blâmer un Drame, un Drame enfin !
La Comédie est belle, & le Drame est divin ;
Pour moi, j'y goûte fort, car j'aime la nature,
Ces Héros villageois, beaux Esprits sous la bure,
Et j'approuve l'Auteur de ces Drames diserts
Qui ne s'abaisse point jusqu'à parler en vers :
Un vers coûte à polir, & le travail nous pèse ;
Mais en prose du moins on est sot à son aise.
Par-tout le même ton : chaque Muse en ses chants,
Aux dépens du vrai Goût, fait la guerre aux méchans :
Le plus lourd Chansonnier de l'Opéra Comique
Prête à son Apollon un air philosophique,
Et des vers sont charmans, si peu qu'ils soient moraux.

Mais de la Poésie usurpant les pinceaux,

Et du nom des vertus ſanctifiant ſa proſe,
Par la pompe des mots l'Eloquence en impoſe.
Que d'Orateurs guindés qui ſe diſent profonds,
Se tourmentent ſans fin pour enfanter des ſons!
Dans un Livre où Thomas rêve, comme en extaſe,
Je cherche un peu de ſens, & vois beaucoup d'emphaſe.
Un plaiſant, des dévots Zoïle envenimé,
Qui nous vend par Eſſais le menſonge imprimé,
Des oppreſſeurs fameux développant les trames,
Met, pour mieux l'ennoblir, l'Hiſtoire en Epigrammes:
Chaque genre varie au gré des Ecrivains,
Et ne connoît de lois que leurs caprices vains.
Sans doute le reſpect des antiques Modèles
Eût au vrai ramené les Muſes infidèles:
Eux ſeuls, de la Nature imitateurs conſtans,
Toujours lus avec fruit, ſont beaux dans tous les temps:
Heureux qui, jeune encore, a ſenti leur mérite!
Même en les ſurpaſſant, il faut qu'on les imite.
Mais les Sages du jour, ou de fiers Novateurs,
De leur goût corrompu partiſans corrupteurs,
Ne pouvant les atteindre, ont dégradé leurs Maîtres;
Et protecteurs des ſots flétris par nos ancêtres,
O de la ſympathie inévitable effet!
Ils vengent les Cotins des affronts du ſifflet.

Voltaire en soit loué ! chacun sait au Parnasse
Que Malherbe est un sot, & Quinaut un Horace.
Dans un long commentaire il prouve longuement
Que Corneille par fois pourrait plaire un moment.
J'ai vu l'enfant gâté de nos Penseurs sublimes,
La Harpe, dans Rousseau trouver de belles rimes;
Si l'on en croit Mercier, Racine a de l'esprit;
Mais Perraut, plus profond, Diderot nous l'apprit,
Perraut, tout plat qu'il est, pétille de génie;
Il eût pu travailler à l'Encyclopédie.
Boileau, correct Auteur de libelles amers,
Boileau, dit Marmontel, tourne assez bien un vers;
Et tous ces demi-Dieux que l'Europe en délire
A depuis cent hivers l'indulgence de lire,
Vont dans un juste oubli retomber désormais,
Comme de vains Auteurs qui ne pensent jamais.
Quelques vengeurs pourtant, armés d'un noble zèle,
Ont de ces Morts fameux épousé la querelle:
De là sur l'Hélicon deux partis opposés
Règnent, & l'un par l'autre à l'envi déprisés,
Tour à tour s'adressant des volumes d'injures,
Pour le trône des Arts combattent par Brochures:
Mais plus forts par le nombre, & vantés en tous lieux,
Les Corrupteurs du goût en paraissent les Dieux:

Si

Si Clément les proſcrit, La Harpe les protège.
Eux ſeuls peuvent prétendre au rare privilège
D'aller au Louvre, en corps, commenter l'Alphabet;
Grammairiens-Jurés, immortels par brevet:
Honneurs, richeſſe, emplois, ils ont tout en partage,
Hors la ſaine raiſon que leur bonheur outrage;
Et le Public eſclave obéit à leurs loix,
Mille Cercles ſavans s'aſſemblent à leur voix;
C'eſt dans ces tribunaux galans & domeſtiques,
Que parmi vingt beautés, Bourgeoiſes empyriques,
Diſtribuant la gloire & peſant les écrits,
Ces fiers Inquiſiteurs jugent les Beaux-Eſprits.
O malheureux l'Auteur dont la plume élégante
Se montre encor du goût ſage & fidelle amante;
Qui, rempli d'une noble & conſtante fierté,
Dédaigne un nom fameux par l'intrigue acheté,
Et n'ayant pour prôneurs que ſes muets ouvrages,
Veut, par ſes talens ſeuls, enlever les ſuffrages!
La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré;
S'il n'eût été qu'un ſot, il aurait proſpéré:
Trop fortuné celui qui peut avec adreſſe
Flatter tous les partis que gagne ſa ſoupleſſe;
De peur d'être blâmé, ne blâme jamais rien;

Dit Voltaire un Virgile, & même un peu chrétien,
Et toujours en l'honneur des tyrans du Parnasse,
De Madrigaux en prose allonge une Préface!
Mais trois fois plus heureux le jeune homme prudent
Qui de ces Novateurs enthousiaste ardent,
Abjure la raison, pour eux la sacrifie;
Soldat sous les drapeaux de la Philosophie.
D'abord, comme un prodige, on le prône par-tout:
Il nous vante! en effet c'est un homme de goût:
Son chef-d'œuvre est toujours l'écrit qui doit éclore;
On récite déjà les vers qu'il fait encore:
Qu'il est beau de le voir de dînés en dînés,
Officieux Lecteur de ces vers nouveaux nés,
Promener chez les Grands sa muse bien nourrie!
Paraît-il; on l'embrasse: il parle, on se récrie:
Fût-il un Durosoy, tout Paris l'applaudit.
C'est un Auteur divin; car nos Dames l'ont dit:
La Marquise, le Duc, pour lui tout est Libraire;
De riches pensions on l'accable; & Voltaire
Du titre de Génie a soin de l'honorer
Par Lettres, qu'au Mercure il fait enregistrer.

Ainsi, de nos tyrans la Ligue protectrice
D'une gloire précoce enfle un rimeur novice:

L'Auteur le plus fécond, ſans leur appui vanté,
Travaille dans l'oubli pour la poſtérité ;
Mais par eux, ſans rien faire, un fat nous en impoſe ;
Turpin n'eſt que Turpin, Suard eſt quelque choſe.
O combien d'Ecrivains languiraient inconnus,
Qui, du Pinde Français illuſtres Parvenus,
En ſervant ce parti, conquirent nos hommages !
L'encens de tout un peuple enfume leurs Images :
Eux-même avec candeur ſe diſant immortels,
De leurs mains tour à tour ſe dreſſent des autels :
Sous peine d'être un ſot, nul plaiſant téméraire
Ne rit de nos amis, & ſur-tout de Voltaire.
On aurait beau montrer ſes vers tournés ſans art,
D'une moitié de rime habillés au haſard,
Seuls, & jettés par ligne exactement pareille,
De leur chûte uniforme importunant l'oreille,
Ou, bouffis de grands mots qui ſe choquent entr'eux,
L'un ſur l'autre appuyés, ſe traînant deux à deux ;
Et ſa proſe frivole, en pointes aiguiſée,
Pour braver l'harmonie, inceſſamment briſée :
Sa proſe, ſans mentir, & ſes vers ſont parfaits ;
Le Mercure trente ans l'a juré par extraits :
Qui pourrait en douter ? Moi ! cependant j'avoue

Que d'un rare savoir à bon droit on le loue;
Que ses chefs-d'œuvres faux, trompeuses nouveautés,
Etonnent quelquefois par d'antiques beautés;
Que par ses défauts même il sait encor séduire;
Talent qui peut absoudre un siècle qui l'admire.
Mais qu'on m'ose prôner des Sophistes pesans,
Apostats effrontés du goût & du bon sens:
Saint Lambert, noble Auteur, dont la Muse pédante
Fait des vers fort vantés par Voltaire qu'il vante;
Qui du nom de Poëme ornant de plats Sermons,
En quatre Points mortels a rimé les Saisons;
Et ce vain Beaumarchais, qui trois fois avec gloire
Mit le Mémoire en Drame & le Drame en Mémoire;
Et ce lourd Diderot, Docteur en style dur,
Qui passe pour sublime, à force d'être obscur;
Et ce froid d'Alembert, Chancelier du Parnasse,
Qui se croit un grand Homme & fit une Préface;
Et tant d'autres encor dont le Public épris,
Connaît beaucoup les noms & fort peu les écrits:
Alors, certes alors ma colère s'allume,
Et la vérité court se placer sous ma plume.

Ah! du moins, par pitié, s'ils cessaient d'imprimer,
Dans le secret, contens de proser, de rimer;

Mais de l'humanité maudits Miſſionnaires,
Pour leurs triſtes Lecteurs ces Prêcheurs n'en ont guères:
La Harpe eſt-il bien mort? Tremblons; de ſon tombeau
On dit qu'il ſort armé d'un Guſtave nouveau;
Thomas eſt en travail d'un gros Poëme épique;
Marmontel enjolive un Roman poétique;
Et même Duroſoy, fameux par des Chanſons,
Met l'Hiſtoire de France en Opéra Bouffons:
Tout compoſe; & déjà de tant d'Auteurs manœuvres,
aucun n'eſt riche aſſez pour acheter ſes œuvres.

Pour moi qui, démaſquant nos Sages dangereux,
Peignis de leurs erreurs les effets déſaſtreux;
L'Athéiſme en crédit, la Licence honorée,
Et le Lévite enfin briſant l'Arche ſacrée;
Qui retraçai des Arts les malheurs éclatans,
Les Ligues, le pouvoir des Novateurs du temps,
Et leur fureur d'écrire & leur honteuſe gloire,
Et de mon ſiècle entier la déplorable hiſtoire;
J'ai vu les maux promis à ma ſincérité,
Et devant craindre tout, j'ai dit la vérité.
Oh! ſi ces vers, vengeurs de la cauſe publique,
Qu'approuva de Beaumont la piété ſtoïque,
Portés par ſon ſuffrage, auprès du Trône admis,

Obtiennent de mon Roi quelques regards amis ;
S'il prête à ma foibleſſe un bras qui la ſoutienne ;
On verra de nouveau ma Muſe citoyenne
Flétrir ces Novateurs que pourſuivront mes cris ;
Ils ne dormiront plus .... qu'en liſant leurs écrits.



MON APOLOGIE,

SATIRE.

PSAPHON.

C'EST ce monſtre!

GILBERT.

Qu'entends-je?

PSAPHON.

Oui, ſon œil le décèle;
C'eſt lui-même: ſans doute il médite un Libelle.

GILBERT.

C'eſt un mauvais Auteur; hâtons-nous de ſortir.

PSAPHON.

Jeune homme! écoutez-moi; je veux vous convertir.

GILBERT.

S'il faut vous écouter, j'aime encor mieux vous lire.
Vous me calomniez & blâmez la Satire?
Vous êtes Philoſophe.

PSAPHON.

Oui, j'en fais vanité,
Et mes écrits moraux prouvent ma probité.

Fameux par ſes talens, que la Ruſſie honore,
Pſaphon, par ſes vertus, eſt plus célèbre encore:
Mais vous dont l'inſolence, en des vers impoſteurs,
De cet âge innocent oſa noircir les mœurs;
Et qui, des vrais talens déchirant la Couronne,
Offenſez des Auteurs qui n'offenſent perſonne;
De la Religion ſoldat déshonoré,
Vous qui croyez en Dieu dans un ſiècle éclairé;
Gilbert, de votre cœur ſavez-vous ce qu'on penſe?
Hypocrite, jaloux, cuiraſſé d'impudence,
Vous ne l'ignorez pas, votre méchanceté
Donna ſeule à vos vers quelque célébrité,
Et l'oubli cacherait votre Muſe hardie,
Si vous n'aviez médit de l'Encyclopédie.
Encor ſi, démaſquant les Prêtres, les Dévots,
Vous diffamiez leur Dieu par d'utiles bons mots;
Peut-être on vous pourrait pardonner la Satire:
Lorſqu'on médit de Dieu, ſans crime on peut médire.
Mais toujours critiquer en Vers pieux & froids,
Sans daigner ſeulement endoctriner les Rois,
Sans qu'une fois au moins votre muſe en extaſe,
Du mot de tolérance attendriſſe une phraſe;
Blaſphêmer la vertu des Sages de Paris,
De la chûte des mœurs accuſer leurs écrits;

Tant de fiel corrompt-il un cœur si jeune encor ?
Infortuné Censeur, qu'un peu d'esprit décore,
Que vous a donc produit votre goût si tranchant ?
Vous payez cher l'honneur de passer pour méchant.
A-t-on vu votre muse, à la Cour présentée,
Pour décrier les Rois, du Roi même rentée ?
Peut-on citer un Duc qui soit de vos amis ?
Parmi vos Protecteurs comptez-vous un Commis ?
Vend-t-on votre portrait ? Quel Corps Académique
Vous a pensionné d'un prix périodique ?
Des quarante Immortels, Journaliste adoptif,
Etes-vous du Fauteuil héritier présomptif ?
Aux cris religieux d'un Parterre idolâtre,
En face de vous-même, au milieu du Théâtre,
Jamais en Effigie assis sur un autel,
Vous a-t-on couronné d'un laurier solemnel ?
Quelle Bourgeoise enfin, quelle Actrice discrette,
Plaignant la nudité de votre humble retraite,
De ses dons clandestins meubla votre Apollon,
Et vint avec respect visiter votre nom ?
Tout le monde vous fuit ; votre ami, dans la rue,
N'osant vous reconnaître, à peine vous salue.
Jamais à vous chanter un Poëte empressé,
De petits vers flatteurs ne vous a caressé,
Et jamais, comme nous, en bonne compagnie,

On ne voit chez les grands ſouper votre Génie.
Dans nos doctes cafés par hazard entrez-vous ?
L'un vous montre du doigt, l'autre ſort en courroux.
Le voilà, dit l'Auteur, & l'Auteur lui replique :
Gardez-vous de cet homme ; il mord ; c'eſt un critique.
Mais de tant de mépris méchamment conſolé,
Vous ſifflez l'Univers, dont vous êtes ſifflé :
Croyez-moi, laiſſez-nous vivre & penſer tranquiles ;
Sur d'utiles ſujets rimez des vers utiles ;
Chantez les douze mois, prêchez ſur les ſaiſons,
Egayez la morale en Opéra Bouffons,
Elevez déſormais vos talens juſqu'aux Drames,
Et ſur l'agriculture attendriſſez nos Dames.
Votre jeune Apollon qui n'a point réuſſi,
Dans la Satire encor ne peut être endurci ;
Un jour vous pleurerez d'avoir trop oſé rire :
Ceſſez de critiquer....

GILBERT.

Eh ! ceſſez donc d'écrire.
Tant qu'une légion de pédans novateurs
Imprimera l'ennui, pour le vendre aux lecteurs ;
Et par *in-octavo* publiera l'athéiſme ;
Fanatiques criant contre le fanatiſme ;
Duſſent tous les Commis, à vos muſes ſi chers,
De leur protection déshériter mes vers ;

Quand même des Catins la colère unanime,
Sans pitié m'ôterait l'honneur de leur estime,
Et qu'enfin mon courage aurait plus de censeurs,
Que les Sages du temps n'ont de sots défenseurs;
Appelez-moi jaloux, froid rimeur, hypocrite,
Donnez-moi tous les noms qu'un Sophiste mérite;
Je veux, de vos pareils ennemi sans retour,
Fouetter d'un vers sanglant ces grands hommes d'un jour.
Philosophe, excusez ma candeur insolente;
Je crois, plus je vous lis, la Satire innocente.
Quoiqu'on blâme le vice, on peut avoir des mœurs,
Et l'on n'est point méchant, pour berner des Auteurs.
Auriez-vous seuls le droit de critiquer sans crime?
Vous vantez l'Ecrivain dont l'audace anonyme
Interrogeant les Rois, sur leur trône insultés,
Leur dit obscurément de lâches vérités;
Et vous osez noircir celui dont la franchise
Fait aux pédans du siècle une guerre permise;
Qui d'un style d'airain flétrit ces corrupteurs,
Et signe hardiment ses vers accusateurs!
Eh! quel autre intérêt peut dicter ses censures,
Qu'un généreux desir de voir les mœurs plus pures
Refleurir sur nos bords, de vertus dépeuplés,
Et nos froids Ecrivains, au bon goût rappelés,
Orner d'un style heureux une saine morale,

De leurs partis rivaux étouffer le ſcandale,
Et, l'un de l'autre amis, noblement s'occuper
De mériter la gloire, & non de l'uſurper?
Parlez; au bien public s'immolant par malice,
Vengerait-il le goût, proſcrirait-il le vice
Pour l'étrange plaiſir de perdre ſon repos,
D'être gratifié de la haîne des ſots,
Doté ſur vos Journaux d'une rente d'injures,
Ou clandeſtinement diffamé par brochures?
Non, s'il fait dans ſes vers parler la vérité,
C'eſt qu'au fond de ſon cœur ſa franche probité
Ne ſait point retenir la haîne vertueuſe
Que porte au vice heureux l'équité courageuſe,
Et cette impatience & ce loyal mépris
Que tout mauvais Auteur inſpire aux bons eſprits.
A la Satire enfin quel Poëte fidèle,
Vengeur de la vertu, n'en fut pas le modèle?
Perſe, qui vécut chaſte, en mérita le nom.
Là repoſent Condé, Colbert, & Lamoignon,
Et toute cette cour de Héros ou de Sages
Que Boileau, pour amis, obtint par ſes Ouvrages:
Interrogez leur cendre, & du fond des tombeaux,
Leur cendre véridique, honorant Deſpréaux,
Juſtifiera ſon art que vous oſez proſcrire,
Et ſes mœurs, de ſon ſiècle éternelle Satire.

Difciple, jeune encor, de ces maîtres fameux,
Sans gloire, & cependant calomnié comme eux,
Je pourrais au menfonge oppofer pour défenfe
L'eftime de Crillon (1), ma vie, & le filence;
Mais je veux vous confondre, & voici mes forfaits:
Ma mufe, je l'avoue, amante des hauts faits,
Pour rappeler mon fiècle au culte de la gloire,
De fa honte effrontée ofa tracer l'hiftoire.
O douleur! ai-je dit, ô fiècle malheureux!
D'une morale impie ô règne défaftreux!
Le crime eft fans pudeur, l'équité fans courage;
Et c'eft de la vertu qu'on rougit dans notre âge.
Vifitons nos Cités: hélas! que voyons-nous
Qui de l'homme de bien n'allume le courroux!
L'athéifme, en déferts convertiffant nos Temples,
Des forfaits dont l'Hiftoire ignorait les exemples,
De célèbres procès, où vaincus & vainqueurs
Prouvent également la honte de leurs mœurs;
Tous les rangs confondus & difputant de vices,

(1) M. l'Abbé *de Crillon*, frère de M. le Duc *de Crillon-Mahon*, & connu dans la République des Lettres par des ouvrages où la diction la plus élégante s'allie aux profondeurs de la plus faine Philofophie. Ce fut lui dont le fuffrage & les bienfaits ne cefsèrent d'encourager le talent poétique de M. *Gilbert*.

Le ſilence des loix, du ſcandale complices.
Peindrai-je ces Waux-Hals, dans Paris protégés,
Ces marchés de débauche, en ſpectacle érigés,
Où des beautés du jour la Nation galante,
Des ſottiſes des Grands à l'envi rayonnante,
Promenant ſes appas par la vogue enchéris,
Vient, en corps, afficher des crimes à tout prix;
Où parmi nos Sultans la mère court répandre
Sa fille vierge encor, qu'elle inſtruit à ſe vendre;
Jeune eſpoir des plaiſirs d'un riche ſuborneur,
Qui cultive à grands frais ſon futur deshonneur?
Mais par-tout affligée & par-tout méconnue,
La pudeur ne ſait plus où repoſer ſa vue;
Et l'opprobre, & le vice, & leur proſpérité
Bleſſent de toutes parts ſa chaſte pauvreté:
La fille d'un valet, qu'entraîna dans le crime
Le ſpectacle public des reſpects qu'il imprime,
Par un Grand dérobée aux ſoupirs des laquais,
Long-temps obſcurs fermiers de ſes obſcurs attraits,
Poſsède ces Hôtels dont la pompe arrogante
Reproche à la vertu ſa retraite indigente:
Bientôt de ſa beauté, fameuſe dans Paris,
Vous verrez la fortune échappée au mépris,
Au ſein de Paris même, encor plein de ſa honte,

Epouſer les aïeux d'un Marquis ou d'un Comte,
Armorier ſon char de glaives, de drapeaux,
Et ſe maſquer d'un nom porté par des Héros.
Et n'imaginez pas que ſa richeſſe immenſe
Ait de ſon fol amant dévoré l'opulence;
Qu'il ſoit, pour expier ſa prodigalité,
Réduit à devenir dévôt par pauvreté.
L'État volé paya ſes amours printannières,
L'État, juſqu'à ſa mort, paiera ſes adultères.
Tous les jours dans Paris, en habit du matin,
Monſieur promène à pied ſon ennui libertin.
Sous ce modeſte habit déguiſant ſa naiſſance,
Penthièvre quelquefois viſite l'indigence,
Et de tréſors pieux dépouillant ſon Palais,
Porte à la veuve en pleurs de pudiques bienfaits.
Mais ce voluptueux, à ſes vices fidelle,
Cherche pour chaque jour une amante nouvelle.
La fille d'un bourgeois a frappé ſa Grandeur;
Il jette le mouchoir à ſa jeune pudeur:
Volez, & que cet or, de mes feux interprète,
Coure avec ces bijoux marchander ſa défaite;
Qu'on la ſéduiſe. Il dit. Ses Eunuques diſcrets,
Philoſophes Abbés, Philoſophes Valets,
Intriguent, ſèment l'or, trompent les yeux d'un père.

Elle cède ; on l'enlève : en vain gémit sa mère ;
Echue à l'Opéra par un rapt solemnel,
Sa honte la dérobe au pouvoir paternel.
Cependant une Vierge, aussi sage que belle,
Un jour à ce Sultan se montra plus rebelle.
Tout l'art des corrupteurs, auprès d'elle assidus,
Avait, pour le servir, fait des crimes perdus.
Pour son plaisir d'un soir que tout Paris périsse !
Voilà que dans la nuit, de ses fureurs complice,
Tandis que la Beauté, victime de son choix,
Goûte un chaste sommeil sous la garde des loix,
Il arme d'un flambeau ses mains incendiaires,
Il court, il livre au feu les toits héréditaires
Qui la voyaient braver son amour oppresseur,
Et l'emporte mourante en son char ravisseur :
Obscur, on l'eût flétri d'une mort légitime;
Il est puissant, les loix ont ignoré son crime.
Mais de quels attentats, nés d'infames amours,
N'avons-nous pas souillé l'Histoire de nos jours ?
Quel siècle doit rougir de plus de parricides ?
Plus d'empoisonnemens, de fameux homicides
Ont-ils jamais lassé le glaive des bourreaux ?
Dans toutes nos Cités j'entends les Tribunaux
Sans cesse retentir de rapts & d'adultères ;

Je ne vois plus qu'époux rendus célibataires ;
Le Suicide enfin, raisonnant ses fureurs,
Atteste par le sang le désordre des mœurs.
Tels furent mes discours ; mais lorsque mon courage
A de ces vérités importuné notre âge,
Je n'étais que l'écho des hommes vertueux ;
Si j'ai blâmé nos mœurs, j'en ai parlé comme eux ;
Et démenti par vous, leur voix me justifie.
Mais plus d'un grand se plaint que divulguant sa vie,
L'audace de mon vers, des Lecteurs retenu,
A flétri ses amours d'un portrait reconnu :
De quel droit se plaint-il ? Ce tableau trop fidèle,
L'ai-je deshonoré du nom de son modèle ?
Quand des traits différens, recueillis au hasard,
Pour corriger les mœurs, je compose avec art
Un portrait fabuleux & pourtant véritable ;
Si du public devin la malice équitable
S'écrie : Ah ! c'est un tel, ce Marquis diffamé ;
Qu'il s'en accuse seul, ses vices l'ont nommé.
Suis-je donc si méchant, si coupable ?

PSAPHON.

Oui, vous l'êtes ;
Non parce que vos vers, du public interprètes,
Noircissent quelques grands que nous n'estimons pas :

Immolez au mépris ces nobles ſcélérats.
Moi-même, ami des grands, par fois je les déprime;
Vous nommez les auteurs, & c'eſt là votre crime.

GILBERT.

Ah! ſi d'un doux encens je les euſſe fêtés,
Vous me pardonneriez de les avoir cités.
Quoi donc! un écrivain veut que ſon nom partage
Le tribut de louange offert à ſon ouvrage,
Et m'impute à forfait, s'il bleſſe la raiſon,
De la venger, d'un vers égayé de ſon nom?
Comptable de l'ennui dont ſa muſe m'aſſómme,
Pourquoi s'eſt-il nommé, s'il ne veut qu'on le nomme?
Je prétends ſoulever les Lecteurs détrompés,
Contre un Auteur bouffi de ſuccès uſurpés;
Sous une périphraſe étouffant ma franchiſe,
Au lieu de d'Alembert, faut-il donc que je diſe:
C'eſt ce joli pédant, Géomètre orateur,
De l'Encyclopédie Ange conſervateur,
Dans l'hiſtoire, chargé d'inhumer ſes confrères,
Grand homme, car il fait leurs extraits mortuaires?
Si j'évoque jamais, du fond de ſon Journal,
Des Sophiſtes du temps l'adulateur banal;
Lorſque ſon nom ſuffit pour exciter le rire,
Dois-je, au lieu de la Harpe, obſcurément écrire;

C'eſt ce petit rimeur, de tant de prix enflé,
Qui ſifflé pour ſes vers, pour ſa proſe ſifflé,
Tout meurtri des faux pas de ſa muſe tragique,
Tomba de chûte en chûte au trône académique?
Ces détours ſont d'un lâche & malin détracteur,
Je ne veux point offrir d'énigmes au lecteur.
Si-tôt que l'Auteur ſigne un écrit qu'il proclame,
Son nom doit partager & l'éloge & le blâme.
C'eſt un garant public du plaiſir qu'il me vend;
S'il fut dans mes bons mots cité pour mon argent,
Mon crime fut celui de l'orgueil qui l'enivre,
Lui ſeul a dû rougir d'avouer un ſot Livre.
Mais qui ſont ces Auteurs dont les noms offenſés
Se virent par ma plume au ſifflet dénoncés?

PSAPHON.

Qui ſont-ils? des Savans renommés par leurs graces;
Des Poëtes loués dans toutes les Préfaces,
Des hommages du Nord dans Paris aſſiégés,
Craints peut-être à la Cour & pourtant protégés,
Que la Sorbonne vante & même excommunie,
Et dont les penſions atteſtent le génie;
Qui, recherchés des grands, des belles déſirés,
Quoiqu'ils ſoient lus enfin, ſont encore admirés.

Et ce ſont ces honneurs qui portent ma colère
A revêtir leurs noms d'un opprobre exemplaire.
Un critique, jaloux de plaire aux bons eſprits,
Toujours du bien public occupe ſes écrits :
Eh! quelle utilité peut ſuivre la ſatire,
Lâchement dégradée & perdue à médire
D'un troupeau d'écrivains au mépris condamnés,
Morts avant que de naître, ou qui ne ſont pas nés?
Dois-je exhumer St. Ange & mettre au jour Murville?
Dois-je ordonner le deuil de Gudin, de Fréville?
Des cendres de Gaillard dois-je troubler la paix?
Leurs écrits publiés ne parurent jamais :
Quel mal ont-ils produit? D'une affreuſe morale
Leur plume a-t-elle fait proſpérer le ſcandale?
Prêché par eux, le vice eût perdu ſes appas :
Corrompent-ils le goût des lecteurs qu'ils n'ont pas?
Mais ceux qu'au moins décore un maſque de génie,
Qui d'ailleurs par l'intrigue, avec art réunie
A l'obſcène licence, au blaſphême orgueilleux,
Soutiennent leur crédit ſur des ſuccès honteux,
Dont le nom parvenu ſollicite à les lire,
Et donne à leur morale un dangereux empire;

Voilà les écrivains que le goût & les mœurs
Ordonnent d'étouffer sous les sifflets vengeurs.

PSAPHON.

Eh ! que pourraient vos cris contre leur vaste gloire ?
Soixante ans de succès défendent leur mémoire.
On se rit, croyez-moi, d'un jeune audacieux
Qui du Pinde Français pense avilir les Dieux.

GILBERT.

On juge, croyez-moi, les vers, & non point l'âge.
Si je suis jeune enfin, j'en ai plus de courage :
Qu'ils tremblent ces faux Dieux dans leur temple insolent;
Je l'ai juré, je veux vieillir en les sifflant.
D'ennuyer nos neveux vainement ils se flattent ;
Si soixante ans de gloire en leur faveur combattent,
Je suis, contre leur gloire, armé de leurs écrits.
Je ne m'aveugle point; d'un sot orgueil épris,
Mon crédule Apollon sur son foible génie
N'a point fondé l'espoir de leur ignominie ;
Mais sur l'autorité de ces morts immortels,
Des peuples différens flambeaux universels ;
Grands Hommes éprouvés, dont les vivans ouvrages
Sont autant de censeurs des livres de nos sages ;
Qui, parlant par mes vers, du goût humbles soutiens,

Couvrent de leurs talens l'impuissance des miens ;
Aux regards du public, que ma voix désabuse,
De leur antiquité semblent vieillir ma muse,
Et devant mes écrits, de leur nom appuyés,
Font taire soixante ans de succès mendiés.
Peut-être ma jeunesse, objet de vos injures,
Donne encor plus de poids à mes justes censures :
On connaît ces vieillards, sur le Pinde honorés,
Politiques adroits, charlatans illustrés :
Ceux-ci, pour assurer leur gloire viagère,
Dévouant au faux goût leur Apollon vulgaire,
De la Philosophie arborent les drapeaux ;
Ceux-là, pour ménager leur illustre repos,
Flattant tous les partis de caresses égales,
Ont juré de mentir aux deux ligues rivales,
Et tous, par intérêt, taisant la vérité,
Vendent le bien public à leur célébrité.
Le jeune homme, ignoré des partis qu'il ignore,
De leurs préventions n'est point esclave encore.
Rempli des morts fameux, ses premiers précepteurs,
C'est par leurs yeux qu'il voit, qu'il juge les Auteurs ;
Son goût est aussi vrai que sa franchise est pure ;
Comme il sort de ses mains, il sent mieux la nature,
Son libre jugement est désintéressé,

Et ſon vers dit toujours tout ce qu'il a penſé.
De votre honte enfin vos cris viennent m'inſtruire.
Pourquoi vous plaignez-vous, ſi je n'ai pu vous nuire?

PSAPHON.

C'eſt toi ſeul que je plains, intraitable rimeur;
Ta mère te conçut dans un accès d'humeur;
Depuis, cherchant à nuire, & nuiſant à toi-même,
Tu devins ſatirique & méchant par ſyſtême.

GILBERT.

Ne me prêchez donc plus.

PSAPHON.

Hélas! l'humanité,
Mon frère, à vous prêcher excite ma bonté:
Voyez dans l'avenir quels regrets vous dévorent;
Vous n'aurez point d'amis.

GILBERT.

Les ennemis honorent.

PSAPHON.

Point de prôneurs.

GILBERT.

J'aurai mes écrits pour prôneurs.

PSAPHON.

Quels ſeront vos appuis?

GILBERT.

Tous les amis des mœurs,
Tous ceux qui du faux goût ont rejetté l'empire,
Un Roi qu'on peut louer, même dans la satire.

PSAPHON.

Qu'importe ? aux pensions nous serons seuls admis ;
Ayez pour vous le Roi, nous aurons les Commis.

GILBERT.

Sous un Roi qui voit tout ils suivent la justice.
Mais soit ; n'écrivez plus, & qu'on vous enrichisse ;
Vous aimez la fortune, & moi la vérité.
Trop heureuse à mes yeux la douce pauvreté
D'un Poëte ennobli de mœurs & de courage,
Qui peut dire : Jamais de mon avare hommage
Je n'ai flatté le vice en mes vers combattu ;
J'ai perdu ma fortune à venger la vertu.
Si je vois mes travaux payés d'un peu d'estime,
Ce peu de gloire au moins est noble & légitime ;
Tous mes écrits, enfans d'une chaste candeur,
N'ont jamais fait rougir le front de la pudeur ;
Ils plaisent sans blasphême & vivent sans cabales ;
Mes modestes succès ne font point des scandales ;
Ma Muse est vierge encore, & mon nom respecté,
Sans tache ira peut-être à la Postérité.

REFLEXIONS DE M. GILBERT,

Sur sa Satire du dix-huitième Siècle.

LES Gens du monde semblent avoir fait une ligue avec nos prétendus Philosophes, pour décrier la satire. De nos jours on croit sans peine à la vertu d'un Auteur licencieux qui se déclare Athée; mais on doute, au moins en apparence, qu'un Satirique puisse être honnête homme; comme si la vie seule de Boileau ne suffisait pas pour démentir cette opinion affectée, moins outrageuse encore à sa mémoire, qu'à celle de Louis le Grand, des Lamoignon, des Colbert, des Condé, & de tant d'autres personnages illustres qui l'honorèrent d'une estime particulière & de leurs bienfaits. Ces diffamateurs ont-ils oublié que ce Critique inexorable donna autrefois l'exemple d'un trait de générosité (1) qu'ils ont loué avec enthousiasme dans une Souveraine?

Pour nous, qui faisons gloire de cultiver après lui le seul genre de Poésie dont l'utilité serait vainement désavouée, malgré le respect que nous devons aux oracles des Novateurs du temps, appuyé de l'autorité d'un Ecrivain si judicieux, nous soutenons au contraire que quiconque blâme la satire,

(1) On sait que Boileau acheta la bibliothèque de Patru, célèbre Avocat, réduit à l'indigence sur la fin de ses jours, & lui en paya le prix qui était assez considérable, à condition que ce dernier la garderait toute sa vie.

C'est ainsi que l'Impératrice de Russie avait acheté la bibliothèque de M. Diderot.

eſt un homme dupe des opinions d'autrui, un ſot à prétentions, ou une ame corrompue. Les citoyens vertueux, les eſprits ſains & vraiment éclairés, ne la redoutant pas, l'ont toujours approuvée. Leurs entretiens ſont la cenſure continuelle des mœurs dépravées & du mauvais goût : le Satirique n'eſt, en un mot, que l'interprète de leurs plaintes ou de leurs jugemens.

Ce ſont ces hommes, dont le ſuffrage ſeul peut nous flatter, qui défendirent *le tableau du dix-huitième Siècle* du mépris dans laquel la cabale philoſophique prétendait l'enſevelir. Leur indulgence encouragea nos foibles talens, & nous avons recueilli leurs voix pour corriger cet Ouvrage que nous venons de ſoumettre une ſeconde fois à leurs lumières. Malheur à nous ſi jamais nous déſirions les applaudiſſemens des Sophiſtes modernes : attaqués dans nos vers, ils doivent armer contre notre vie la perſécution & le menſonge ; l'intolérance & le fanatiſme ſe ſont refugiés dans leur Secte. Mais nous oppoſerons à leurs calomnies une conſtance éprouvée. Le génie peut nous manquer, & non le courage. Penſent-ils d'ailleurs que la honte ou l'honneur des Gens de Lettres ſoient dans leurs mains ? Leurs impoſtures ont-elles diffamé le Critique célèbre (1) à qui la première de ces ſatires eſt adreſſée ? Tant qu'il a vécu, les ames intègres que la contagion des mauvais principes n'a point infectées, ont payé ſes travaux d'une conſidération flatteuſe. Maintenant que la mort vient de l'enlever à la Littérature, leurs regrets ne craignent pas d'éclater ; & nous, qu'il plaçait au rang de ſes amis, inconſolables de ſa perte, en voyant une foule de gens de bien mêler hardiment leurs pleurs au nôtres, nous diſons aux ſoi-diſans Philoſophes : Calomniateurs ennemis de la ſatire, apprenez par cet exemple que vos cris & vos Libelles ne déshonorent que vous-mêmes.

---

(1) Feu M. Fréron.

LA MORT D'ABEL,

Chant VIIe. & VIIIe., imités de GESNER.

CHANT SEPTIEME.

L'OISEAU pour reposer, caché sous des feuillages,
N'a point de ses accords égayé les bocages;
Le soleil n'a doré de ses premiers rayons
Ni les brouillards errans, ni le faîte des monts:
Dans les champs obscurcis l'air nage humide encore;
Et loin de sa chaumière, au devant de l'aurore,
Caïn marche déjà farouche; & dans son cœur
Portant tous les chagrins dont il veut fuir l'horreur,
Il se figure encor son [illegible]e éperdue,
Méhala, qui, croyant n'être point entendue,
Avait toute la nuit prié, gémi, pleuré;
Malheureuse des maux dont il est dévoré.

Il erre sans dessein, & sa voix qui murmure,
Dans le calme profond où dormait la nature,
Imite le bruit sourd d'un tonnerre éloigné.
« Cette nuit, dans mes sens quel désordre a régné!

O songes! disait-il, ô nuit, ô nuit terrible!
Mon ame cependant reposait plus paisible,
Et déjà s'envolaient mes noires visions,
Lorsque ses longs soupirs, ses lamentations
M'éveillent, malheureux! & du soin qui la ronge,
Accroissent mes ennuis, que le réveil prolonge.
Quoi! ma couche toujours nagera dans les pleurs!
Toujours j'y puiserai de nouvelles douleurs!
Tu gémis, Méhala! qu'ai-je donc fait? quel crime?
Elle ignore que Dieu rejetta ma victime;
Et ses pleurs & ses cris, d'avance pour Caïn,
Ont en un jour obscur changé ce jour serein.
Abel est plus heureux.... Qu'il parle, Dieu l'inspire;
Qu'il agisse, on le vante; on aime à lui sourire.
Je suis seul rebuté; c'est moi seul qu'en tous lieux
Poursuivent le courroux & la haîne des Cieux;
Et quand je crois les fuir, c'est l'épouse que j'aime,
Que je préfère au jour, au Seigneur, à moi-même,
C'est toi, toi, Méhala, qui fais rentrer les maux
Dans ce cœur où déjà pénétrait le repos».

Bientôt devant ses pas se découvre dans l'ombre
Un rocher d'où pendaient des arbustes sans nombre,
Qui, s'ouvrant en berceaux sur un gazon naissant,

A réparer sa force invitaient le passant.
Là, vaincu de douleur, abattu, sans haleine;
Caïn, prêt à tomber, d'un pas pesant se traîne,
S'arrête, & prolongeant un pénible soupir:
« Sommeil, ô doux sommeil, daigne enfin m'assoupir!
Toi qui suspends les maux de la nature entière,
Toi qu'en vain j'appellais dans ma triste chaumière:
Nul en ces lieux du moins ne viendra me troubler,
Ou le Ciel qui me hait, ce Ciel pour m'accabler,
Même aux êtres sans vie a commis sa vengeance.
Et toi, dont l'anathême a tari l'abondance,
Toi dont les fruits douteux ne soutiennent mes ans
Que pour rendre Caïn malheureux plus long-temps,
Terre que tous les jours de mes sueurs j'arrose,
Un moment sur ton sein permets que je repose:
Chargé d'ennuis, hélas! épuisé de vigueur,
Le sommeil est pour moi le comble du bonheur ».

Caïn dit, & s'étend sur l'herbe parfumée,
Ferme, ouvre, ferme encor sa paupière enflammée;
Et le sommeil trompant ses chagrins envieux,
Le couvre enfin de l'aîle, & pèse sur ses yeux.
Le fier Anamalech avait suivi sa proie:
Invisible, il s'approche, & tout bouillant de joie,

La traîne en espérance aux pièges qu'il lui tend :
« Tu dors, Caïn ! tu dors ! le triomphe t'attend.
De mon esprit impur remplissons cet ombrage ;
Qu'il respire à la fois mon haleine & ma rage.
Venez, songes trompeurs, secondez mes projets,
Epouvantez ses yeux des plus hideux objets ;
Qu'il se lève, emporté d'une aveugle colère ;
Que Dieu, mon ennemi, que son vertueux frère
Lui soient dès ce moment plus odieux qu'à moi ;
Qu'enfin son crime à l'homme inspire tant d'effroi,
Tant de joie aux enfers, au Ciel tant de surprise,
Que Satan, confondu de ma noble entreprise,
Du trône tombe au rang où je vis oublié,
Et baisse devant moi son front humilié ».

Ainsi parle en secret l'Ange altéré de crime ;
Et tandis qu'il se couche auprès de sa victime,
D'un sourd & long fracas retentissent les monts :
Le vent fougueux au vent disputant les buissons,
Siffle, agite, & renverse, & relève leur tête,
Que replie à grand bruit l'effort de la tempête ;
Et du morne Caïn les cheveux hérissés
Battent son teint poudreux, & flottent dispersés.
Mais en vain l'aquilon fait mugir le feuillage,

En vain ses noirs cheveux ont couvert son visage ;
Les pièges du démon près de lui sont tendus,
Et son oreille est sourde, & son œil ne voit plus :
Mais, pour Caïn, dormir, c'est changer de souffrances.

Un songe affreux lui peint des campagnes immenses,
Où de chaume couverts s'abaissent d'humbles toits
Rares & parsemés autour d'un vaste bois :
Ses fils, ses petits-fils répandus sur la plaine,
Nuds & le dos courbé, s'exerçaient hors d'haleine,
Tandis que le soleil de son char lumineux
Sur leur cou rembruni faisait jaillir ses feux.
L'un, de ses bras tendus pesant sur la charrue,
Souffle, heurte, & fatigue une roche inconnue,
Qui, repoussant du choc les coups retentissans,
Epuise en vains efforts ses taureaux gémissans.
L'autre, errant dans les blés qui verdissent la terre,
Fait à l'herbe gourmande une implacable guerre ;
Et vingt fois secouant la ronce à dards certains,
Pour en briser la tige ensanglante ses mains.
Pressé d'un bras nerveux l'arbre s'agite & crie,
La pomme avec fracas tombe & roule meurtrie ;
Tout vit par leurs travaux : l'épouse en ses foyers,
Plus tranquille, apprêtait leurs alimens grossiers.

Mais de ces malheureux que Caïn considère,
Aucun n'a plus ému ses entrailles de père,
Que l'aîné de ses fils, Eliel, son appui.
Il le voit; sur son front siège le sombre ennui;
Tout son corps est baigné d'une sueur brûlante.
Il se baisse, il embrasse une charge accablante,
La soulève & s'agite, & s'agite cent fois,
Couvre son large dos de cet énorme poids;
Et marchand à pas lourds dans un sentier pénible,
Il s'écrie, épuisé: « Que la vie est horrible!
Dieu cruel! que ton bras s'appesantit sur nous!
Tu créas les humains; les veux-tu perdre tous?
Ou mon père & ses fils, les miens, & leurs fils même
Ont-ils été les seuls qu'ait frappés l'anathême?
Là, dans ces vastes champs, séjour des fils d'Abel,
Champs heureux qu'embellit un printemps éternel,
Champs d'où nous a bannis cette race perfide,
Resserrant nos foyers dans ce désert aride,
Vers ces lieux où couchés sous des ombrages frais,
D'un Dieu qui les protège ils chantent les bienfaits:
Tout ce que dans son sein la terre a de richesse,
La terre le prodigue à leur molle paresse.
Jours sereins, douce paix, loisirs voluptueux,
Plaisirs purs, s'il en est.... hélas! tout est pour eux;

Mais à nous que le Ciel, nous que le ſort outrage,
Le travail & la faim voilà notre partage ».

Eliel, à ces mots, ſous ſon fardeau gliſſant,
Chancelle, & vers ſon toît ſe traîne en gémiſſant.
Caïn le voit, l'entend; ce n'eſt point un vain ſonge,
Il le ſuivait de l'œil; mais devant lui s'allonge
Une plaine où par-tout ſe balancent des fleurs,
Peuple odorant & riche en diverſes couleurs:
Mille ruiſſeaux fuyant à travers la verdure,
Se croiſaient, circulaient, mariaient leur eau pure;
La diviſaient encore, & par de longs détours,
Tantôt ſous des berceaux ils égaraient leur cours,
Tantôt en jailliſſant roulaient dans un bocage,
Où, promenant leurs flots ſous le mobile ombrage
D'arbres qui gémiſſaient courbés ſous leur tréſor,
Ils répétaient les cieux, les arbres, les fruits d'or;
Et laſſe enfin d'errer, leur onde réunie,
Lac paiſible, étendait ſa ſurface applanie.

Là s'élève un boſquet d'orangers toujours verds,
Où le zéphir ſe joue & rafraîchit les airs:
Ici le noir figuier de ſon feuillage ſombre
Protège les [redacted] étendus ſous ſon ombre:

Loin d'eux, en ſerpentant, s'ouvrent de creux vallons,
Où penchent des côteaux tout jaunes de moiſſons,
Et des troupeaux nombreux épars ſur la prairie
Foulent en bondiſſant l'herbe haute & fleurie.
Plus loin s'ouvre un treillage en voûte replié,
Que le roſier tapiſſe au muguet allié,
Où de rians Buveurs, de folâtres Bergères
Vont enſemble tromper les heures paſſagères.
Sur des marbres polis & de fleurs parſemés,
S'élèvent en monceau divers fruits parfumés;
Et le rouge nectar pétillant dans la coupe,
Fait cent fois treſſaillir cette joyeuſe troupe,
Qui mêle en ſon ivreſſe, aux chants mélodieux,
Les rapides accords du luth harmonieux.

Mais que veut ce jeune homme ? on l'écoute en ſilence.
Caïn le voit, pâlit, rougit à ſa préſence.
« Amis ! que tout vous rie, & pour mieux aſſurer
Ce bonheur dont le Ciel nous voulut honorer,
Ecoutez : C'eſt ſans doute un Ange qui vous aime;
Ou plutôt c'eſt le Ciel qui m'inſpire lui-même.

La terre, dans ces lieux, docile à nos deſirs,
Semble, il eſt vrai, dit-il, veiller à nos plaiſirs;

Mais cette terre, amis, plus long-temps négligée,
Peut en ingrat désert être soudain changée.
Est-ce vous, est-ce moi, qui forcerons alors
Cette avare campagne à céder ses trésors ?
Nos doigts accoutumés à courir sur la lyre,
Fixés sur le rateau, pourront-ils le conduire ?
Et nos fronts, qui toujours reposent ceints de fleurs ;
Sauront-ils du soleil défier les chaleurs ?
M'en croirez-vous, amis : quand tombant des montagnes
La nuit d'un voile épais couvrira les campagnes,
Courons, des Laboureurs inondons le séjour ;
Et lorsque travaillés des fatigues du jour,
Dans un sommeil paisible ils oublieront leurs peines,
Amis, fondons sur eux, & chargeons-les de chaînes.
Tout ce peuple grossier est fait pour nos besoins ;
Esclaves trop heureux, les hommes, par leurs soins,
Dans nos champs cultivés enchaînant l'abondance,
Nourriront de leurs maux notre aimable indolence :
Leurs femmes, leurs enfans serviront nos beautés.
Mais l'ombre doit couvrir nos projets concertés ;
Au risque d'un combat le jour peut nous réduire ».

Il a dit, & soudain la troupe qui l'admire,
Par des clameurs de joie approuve son dessein,

Et la scène a déjà changé devant Caïn.
La nuit sur l'Univers étend son aîle noire ;
Le projet se consomme, & des chants de victoire ;
Les cris d'un peuple entier qui pleure sur ses fers,
Confondus, prolongés, épouvantent les airs ;
Et la flamme, embrasant les chaumières croulantes,
S'élève jusqu'aux cieux en colonnes sanglantes,
Erre & bat les rochers dont le front rougissant
Repousse au loin un jour immense & pâlissant.
Aux funèbres lueurs de ce vaste incendie,
Caïn voit ses enfans, voit leur race avilie,
Devant les fils d'Abel marcher les bras liés,
Comme un troupeau bêlant de moutons effrayés.

Tel fut son rêve; hélas! il en frémit encore,
Quand du fond du bosquet, au flambeau de l'aurore
Abel le voit, s'approche à pas impétueux,
Et reposant sur lui son œil affectueux:
« Réveille-toi, Caïn! réveille-toi, mon frère;
Déjà l'astre du jour s'élève & nous éclaire,
Et ton Abel encor ne t'a point embrassé.
Caïn!.... mais réprimons ce desir empressé;
Vous, zéphirs, gardez-vous d'agiter les feuillages,
Et vous, Chantres ailés, suspendez vos ramages....

Il repose.... craignons de hâter son réveil;
Ses membres fatigués ont besoin de sommeil...
Mais il vient de gémir; il me nomme! il m'appelle!
O Ciel! & sur son front la fureur étincelle!
Fuyez, songes affreux... Dieu! rendez-lui la paix,
Et qu'en se réveillant il chante vos bienfaits »!

Il s'éloigne à ces mots, & sous une ombre épaisse
S'assied impatient de sa vive tendresse,
Rêveur, & sur Caïn les yeux toujours fixés.
Ainsi, la gueule ouverte & les crins hérissés,
Dormant au bord d'un antre, un lion homicide
Force, quoiqu'assoupi, le voyageur timide
De reculer, de fuir par d'obliques détours,
Tout pâle, & sans danger frissonnant pour ses jours.
Qu'un trait sifflant dans l'air vole au monstre & le blesse,
Aussi prompt que le coup sur ses pieds il se dresse,
Cherche son ennemi, gronde, écume en fureur;
Et dans tout ce qu'il voit immolant le Chasseur,
Il déchire un enfant qui fuyait vers sa mère:
Tel Abel s'épouvante à l'aspect de son frère;
Tel se lève Caïn, les yeux étincelans,
Du pied frappant la terre, & les membres tremblans,
Terrible, impatient du jour qu'il voit encore.

« Tombe ſur moi le Ciel ! que l'Enfer me dévore !...
Je n'ai jamais ſenti, je ne ſens que douleurs,
Et pour dernier tourment je vois que mes malheurs
Doivent s'éterniſer dans ma race future....
Et tu ne t'ouvres pas ! en vaín je t'en conjure,
O terre ! un Dieu cruel eſt contraire à mes vœux....
Je dois vivre, il l'ordonne, & vivre malheureux !
Et de peur que l'eſpoir d'un avenir tranquille
A ſouffrir le préſent ne me rendît docile,
Sa main, ſa main barbare a levé le rideau
Qui de mes maux futurs me voilait le tableau !
Jour maudit où ma mère obtint par ma naiſſance
De ſa fécondité la première aſſurance !
Et vous, champs renommés par ſon enfantement,
Des vengeances du Ciel ſoyez un monument.
Puiſſe à vous cultiver l'homme perdre ſa peine !
Puiſſe, en vous parcourant, une terreur ſoudaine
Du voyageur muet ébranler tous les os,
Et toi, monde odieux, rentrer dans le chaos » !

Ainſi Caïn s'emporte ; Abel tremblant l'écoute ;
Il avance, il héſite, avance encore, & doute :
« O mon frère ! a-t-il dit... Mais non... fuyons ce lieu ;
Ce n'eſt point lui... mon frère eût-il blaſphémé Dieu ?

Caïn ! où donc es-tu ? qu'en mes bras je te ſerre !
« Le voici, répond-il d'une voix de tonnerre ;
C'eſt moi ; reconnais-tu ce frère criminel,
Jeune & beau favori du Vengeur éternel ?
Te l'a-t-il dit ce Dieu, que ma race proſcrite
Doit, eſclave, ramper ſous ta race bénite ?
Et des champs à tes fils épargnant les travaux,
S'épuiſer pour nourrir leur tranquille repos ?...
Eloigne-toi, perfide » ! « Ah, Caïn ! ah, mon frère !
Quel ſonge a contre Abel rallumé ta colère ?
A peine le jour luit, j'accourais t'embraſſer :
Cruel ! & de tes bras je me vois repouſſer ;
Moi qui m'étais promis tant de vives careſſes !
Eſt-ce là ton amour ? ſont-ce là tes promeſſes ?
Ne puis-je t'inſpirer que haîne & déſeſpoir ?
Oh ! quand luira ce jour où les cris du devoir,
Réveillant dans nos cœurs l'amitié fraternelle,
Rapporteront la joie à l'ame paternelle
Où ta haîne obſtinée entretient la douleur !
Non, tu ne me hais point ; juge mieux de ton cœur.
Cette réunion devant le Ciel jurée,
Tu n'as pu l'oublier, elle eſt pour moi ſacrée.
T'ai-je offenſé depuis ? comment ? quel jour ? en quoi ?
Parle.... Mais quels regards tes yeux lancent ſur moi !

Je ſuis Abel, ton frère.... ah! ſouffre qu'il t'embraſſe »!
« Serpent! n'approche point... crains tout. Vaine menace;
Son cœur entraîne Abel, & vers l'ingrat qui fuit
Il court les bras ouverts, & l'appelle, & le ſuit;
L'appelle encor, l'atteint de la voix, de la vue;
Mais le cruel chargé d'une lourde maſſue,
Sourd aux cris de ſon frère, & prompt à l'éviter,
Où ſa fureur le guide il ſe laiſſe emporter.
« Regarde qui tu fuis; c'eſt un frère qui t'aime
Beaucoup plus que le jour, plus encor que lui-même;
C'eſt Abel ». A ce nom il revient ſur ſes pas,
Abel impatient ſe jettait dans ſes bras.
Caïn, que vas-tu faire?... ah, malheureux! arrête....
C'en eſt fait; la maſſue a ſifflé ſur ſa tête;
Abel tombe, & bleſſé d'un coup trop aſſuré,
Se roule, ſe débat, ſanglant, défiguré,
Cherche encore de l'œil l'humble toit de ſon père,
Et tourmentant ſa voix pour appeller ſon frère,
Lui pardonne des yeux, & meurt. Lâche aſſaſſin,
Après ce coup fatal qu'eſt devenu Caïn?
Le voyez-vous pâlir, entouré de ſon crime,
D'un œil épouvanté regarder ſa victime,
Qui lutte avec la mort, traînant de longs ſoupirs,
Reculer, friſſonner, s'éloigner en deſirs,

Et rester enchaîné dans ce lieu redoutable?
L'entendez vous crier d'une voix lamentable:
« Ranime-toi, mon frère! Abel, ranime-toi!
Cet œil fixe & mourant détourne-le sur moi!
Va, je ne te hais point, pardonne-moi ma rage;
Abel!... Comme le sang inonde son visage!
Qu'ai-je fait? malheureux! malheureux, qu'ai-je fait?
J'ai pu l'assassiner!... Eh! quel fut son forfait?
Mais il vient d'agiter sa tête appesantie;
Peut-être... » Il a saisi ce cadavre sans vie,
Le soulève, & toujours doutant de son trépas:
« Abel! mon frère! Abel! Abel ne m'entend pas!
C'en est fait, il n'est plus... & ma main criminelle
Vient d'enseigner le meurtre à la race mortelle!
Fuyons; comment? où fuir?... Ah! déjà ma terreur
Croit entendre, croit voir une mère, une sœur,
Et mon épouse même, & le plus tendre père
Me redemander tous le fils, l'époux, le frère
Que mon bras ennemi leur ôta dans Abel.
Que leur dirai-je? hélas »! Il regarde le Ciel,
Se déchire le sein, se meurtrit le visage,
Et s'enfonce, en criant, dans l'ombre du bocage.

Des maux qu'il a causés le Démon orgueilleux,

Se lève, touche au Ciel de son front sourcilleux;
Couvre Abel de ses yeux étincelans de joie,
Et s'admirant en lui : « Que l'enfer me revoie,
Dit-il, & que Satan s'égale encore à moi !
Par ce triomphe seul je puis marcher son roi.
Et toi, l'ami du Ciel, frère, amant, fils si tendre,
Lève-toi, chante un Dieu qui n'a pu te défendre.
Ce Dieu créa le monde, il commande à la mort,
Il s'en flatte du moins... &, maître de ton sort,
Pouvant te rendre au jour, il hésite, il balance.
Je l'ai donc une fois convaincu d'impuissance ».
Et regardant les Cieux, il les brave de l'œil.

Dieu parle, & ce visage, où reluisait l'orgueil,
Du morne désespoir porte la noire empreinte ;
Il s'indigne, il frémit de connaître la crainte,
Et d'un fleuve de feu couvert, environné,
Il retombe, en hurlant, dans l'enfer étonné.



CHANT HUITIÈME.

DU séjour des humains, la voix de l'innocence
S'élève jusqu'aux Cieux & demande vengeance :
Dieu, du haut de son trône, est frappé de ses cris ;
Son trône en a tremblé ; le Chérubin surpris,
Dans sa mémoire en vain cherchant l'air qu'on répète,
Se penche tristement sur sa lyre muette :
Ce palais, que la joie a toujours embelli,
D'un silence imposant tout à coup s'est rempli,
Et trois fois aussi-tôt la foudre roule & gronde.
Un nuage enfermait le Souverain du monde ;
Il s'ouvre, & laisse voir son front éblouissant.
Un Archange est nommé ; l'Archange obéissant,
D'un pas respectueux, vers l'enceinte sacrée
Marche, & couvrant ses yeux de son aile dorée,
Se prosterne, attentif aux ordres du Seigneur :
Tout le Ciel incertain écoute avec terreur,
Et l'Eternel a dit : « La Mort a, par un crime,
Ravi sur les humains sa première victime ;
La gloire de mon culte, Abel enfin n'est plus.
C'est à toi, Gabriel, d'assembler mes Elus ;

Tu veilleras près d'eux, quand la mort effrayante
Secouera sur leur front sa faux impatiente;
A ce dernier instant, où le juste troublé
Reporte un œil craintif sur son âge écoulé;
Et comptant les vertus dont son ame est ornée,
Gémit, non de finir sa carrière bornée,
Mais de m'offrir un cœur indigne encor de moi:
Loin de lui, Gabriel, chasse ce vain effroi;
Dis-lui que le Seigneur, plus clément que févère,
S'il récompense en Dieu, ne sait punir qu'en père.
Vole, & dès ce moment cherche l'ame d'Abel;
Les Cieux lui sont ouverts. Et toi, Salachael,
Va, cours à l'homicide annoncer l'anathême.
Partez ». Tel fut l'Arrêt de l'Arbitre suprême;
Et le monde exhalant de longs gémissemens,
Tremble au bruit de sa voix jusqu'en ses fondemens,
Tandis que loin des Cieux, précédés du tonnerre,
Les Ministres ailés s'abattent sur la terre.

Déjà paraît Abel: d'un vol précipité
Son Archange sillonne un fleuve de clarté,
Parfume, embellit tout de sa présence auguste,
S'approche, & souriant: « Esprit pur, ame juste,
Quitte ce corps grossier, lève-toi glorieux;

Tu n'es plus à la terre, Abel est tout aux Cieux;
Viens, & connais enfin si, pauvre en ses largesses,
Dieu berce la vertu d'impuissantes promesses ».
Il parle, & de ce corps, plus prompte que l'éclair,
L'ame sort radieuse, & s'élance dans l'air.
Où suis-je ?... où vais-je ?... où vais-je ? ô torrent de
délices !—
De ton bonheur encor ce n'est que les prémices.
Vois, sens, connais ton Dieu; je t'y vais réunir.—
Et mon frère ? — Il vivra.— Dieu! c'est trop le punir.
Dieu! bénissez Caïn; & vous, vous tous que j'aime,
Vous dont le cœur abhorre & craint l'instant suprême,
Epouse, mère, enfans, père désespérés,
Ne pleurez point sur moi... c'est m'outrager: mourez;
Et vers Dieu, sur mes pas, vous ouvrant une route,
Accourez, partagez le bonheur que je goûte...
Ah! s'il existe au Ciel des plaisirs imparfaits,
Mes plaisirs loin de vous le seront à jamais ».

Ainsi parlait Abel, & d'une aîle assurée
L'Ange fend avec lui les champs de l'empirée,
Environné d'un chœur de rians Chérubins:
L'air résonne, enchanté de leurs hymnes divins;
Tandis que, pénétrés d'une divine ivresse,

Et d'Abel étonné respirant l'allégresse,
Les habitans nombreux des célestes vallons
Font mollement jouer sous leurs doigts vagabonds,
Ou la flûte argentine, ou la harpe éclatante :
Les vents ont suspendu leur haleine inconstante ;
Et, craignant de troubler ces chants harmonieux,
Les Astres étonnés roulent silentieux.
L'air est un océan de mouvante lumière,
L'éclat de Dieu jaillit sur la nature entière ;
Et ce globe maudit, noir séjour du mortel,
Orgueilleux de nourrir des enfans pour le Ciel,
Tressaille, & se revêt d'une fraîche verdure.

Cependant l'homicide errait à l'aventure ;
Il veut fuir ; mais, hélas ! comment fuir le remord ?
Poursuivi d'un serpent qui glisse avec la mort,
Ainsi le voyageur d'un pied léger l'évite ;
Plus subtil le serpent saute & vole à sa suite :
Il va, revient en vain, le trompe en circulant ;
Le monstre s'en irrite ; armé d'un œil brûlant,
Dardant sa triple langue, il se dresse, il s'élance,
Siffle, & vainqueur enfin de toute résistance,
Serre son ennemi dans ses replis nombreux :
En vain l'infortuné jette des cris affreux,

Arrachant à la fois de ſon flanc tout livide
Et des lambeaux de chair, & ce reptile avide;
Hélas! un froid venin dans ſon corps répandu,
Avec ſon ſang déjà circule confondu.

Quoi! par-tout voir Abel expirant ſous ma rage!
Toujours fuir, & toujours retrouver cette image!
Je l'ai bien mérité: barbare que je ſuis!
Où me cacher? que faire? où traîner mes ennuis?
Encor s'il m'eût aimé d'un amour moins ſincère,
S'il m'avait outragé, s'il eût maudit ſon frère;
Oui, l'on m'excuſerait: mais l'avoir maſſacré,
Quand d'un bras careſſant il me tenait ſerré;
Au moment où ſon cœur enflammé de tendreſſe,
Battait contre le mien, partageait ma triſteſſe:
Cruel! eſt-ce un forfait qu'on puiſſe pardonner?
Inſenſé! c'eſt par-là que j'ai cru détourner
Les revers que du ſort mes enfans ont à craindre!
Qu'entends-je? c'eſt mon frère.., il ſemble encor ſe
plaindre.
Ah, malheureux! fuyons ce ſang qui me pourſuit,
Fuyons, fuyons ces lieux, où le jour & la nuit
Doivent m'offrir ſans ceſſe, & la mort, & mon crime,
Et le courroux du Ciel, hélas! trop légitime,

Peints dans tous les objets dont je marche entouré !

Vous l'eussiez aussi-tôt vu fuir désespéré ;
Mais un nuage en feu s'abat, tonne, le couvre,
Et de son large flanc, qui résonne & s'entr'ouvre,
Une voix formidable est sortie en ces mots :
Qu'as-tu fait de ton frère ? Et par-tout les échos
Redisaient, effrayés : *ton frère* ; & l'homicide :
Eh bien, mon frère, eh bien, m'en a-t-on fait le guide ?
Et frappé de terreur, confus, défiguré,
Sur ses genoux tremblans il recule égaré ;
Quand tout couvert de feux, du nuage s'élance
Un Ange : il n'avait point cet air de bienfaisance
Qui décèle aux humains un ministre de paix ;
Les menaces du Ciel vivent dans tous ses traits ;
Géant énorme, il marche & fait gémir la terre ;
Dans l'une de ses mains flamboyait un tonnerre,
L'autre s'appesantit sur le front du pécheur :
Perfide t'arrête, tremble, écoute un Dieu vengeur.
Qu'as-tu fait ? J'avais dit que l'envie & la haîne
Introduiraient la mort parmi la race humaine :
Abel meurt sous tes coups ; je suis justifié ;
Mais ton forfait m'outrage, & n'est point expié ;
L'innocence en gémit... eh bien, tes mains avides
Tourmenteront

Tourmenteront en vain les campagnes arides.
J'ai parlé : plus de champ qui ſoit fécond pour toi.
Cherche à préſent un Dieu moins terrible que moi ;
Et s'il eſt un pays libre de ma puiſſance,
Où ne puiſſe avec toi parvenir ma vengeance,
Voles-y, tu le peux ; je fus ton père, ingrat !
Mais dans moi, dans ce père, après ton attentat,
Vois un Dieu, ſois maudit : c'eſt là ta deſtinée.

Plein de honte, ſans voix, & la tête inclinée,
L'homicide écoutait, morne d'étonnement,
Et ſous le bras divin reſtait ſans mouvement ;
Mais ſon ame en ſecret gémiſſait agitée,
Autant & plus encor que le coupable athée,
Lorſque la foudre en main, tonnant du haut des airs,
L'Eternel à ſes yeux gourmande l'Univers ;
Qu'il voit ſous des palais la terre déchirée
Se rejoindre & couvrir leur voûte dévorée ;
Et les temples ſacrés qu'ont profanés ſes pas,
Entrechoquer leurs tours & voler en éclats ;
Quand parmi ce tumulte, où le monde entier veille,
Les plaintes des mourans allarment ſon oreille,
Que la terre vomit contre un ciel ténébreux
Des rochers embraſés, des colonnes de feu

K

Qui n'éclairent au loin que d'immenſes ruines,
Monumens trop certains des vengeances divines ;
Alors, alors il pleure, & ſon cœur effrayé,
Confeſſant, malgré lui, le Dieu qu'il a nié,
Il tombe ſans chaleur ſur la terre ébranlée.
Ainſi trembla Caïn ; ſon ame déſolée
Long-temps cherche une voix pour dépeindre ſes maux ;
Sa voix s'éleve & meurt au milieu des ſanglots.
Hélas ! pour te fléchir, oui, je ſuis trop coupable :
Dieu terrible ! dit-il, vengeur inexorable !
Tu me proſcris ! où fuir ? Hélas ! eſt-il des lieux
Où puiſſe le méchant ſe cacher à tes yeux ?
J'aurai beau promener ma courſe vagabonde,
Ta vengeance avec moi traverſera le monde ;
Heureux ſi quelque ami, me déchirant le ſein,
Délivrait l'Univers d'un infâme aſſaſſin. —
D'un monſtre... Sois chargé d'un plus cruel ſupplice,
Quiconque aurait ſur toi levé ſa main propice ?
Les remords dévorans, imprimés ſur ton front,
Doivent aſſez parler aux yeux qui les verront,
Pour qu'on diſe : voilà Caïn le fratricide,
Ecartons-nous des lieux qu'a foulés ce perfide.

L'Ange fuit, & ſon vol a bouleverſé l'air ;

L'éclair dans un ciel noir pourſuit, croiſe l'éclair;
Les vents, en mugiſſant, répandent les ravages,
Etendent la pouſſière en immenſes nuages,
Et courbant les forêts, emportant les buiſſons,
De leurs débris confus inondent les moiſſons.
Tandis que de l'aurore au couchant élancée,
La foudre, ſans repos, par la foudre preſſée,
Environnant Caïn de l'aſpect du trépas,
Gronde dans l'ombre, éclate, & tombe avec fracas;
A ce bruit effrayant, des ombres fugitives
Semblent en longs regrets traîner leurs voix plaintives:
Vous diriez qu'au proſcrit la nature en fureur
Par ce vaſte déſordre exprime ſon horreur.
Ces mots frappent encor ſon oreille troublée:
Sois maudit, malheureux! La tête échevelée,
Sombre, tout friſſonnant, & les bras étendus,
Il roule autour de lui ſes regards éperdus;
Et recevant la mort à chaque éclair qui brille,
Il veut du moins tomber aux pieds de ſa famille;
Mais ſes genoux rétifs trompent ſa volonté.
Dieu! de quel déſeſpoir ſon cœur eſt tourmenté!
Ses yeux gonflés de pleurs ne ſauraient en répandre:
L'orage a diſparu; lui, croit toujours l'entendre
Mugir en s'étendant, gronder & retentir:

Tout à ſes yeux paraît vouloir s'anéantir ;
Et je reſpire encor ! Dieu cruel ! Dieu barbare !
De mon ſang par pitié daigne être moins avare !
La mort eſt le ſeul don que j'attends de ta main.
Montagnes, couvrez-moi, terre, abîme ton ſein,
Engloutis mon forfait, mes jours, & mon ſupplice....
Non, non, n'eſpérez point qu'à mon gré je périſſe....
Dieu, la terre, les monts, tout eſt ſourd à mes cris.
M'abreuver de mes pleurs, dévorer les mépris,
Mourir autant de fois que j'ai d'inſtans à vivre,
Voilà, voilà, Caïn, quel ſort doit te pourſuivre.
Ah! maudit ſoit ce bras trop docile à mes vœux,
Qui plongea dans ſon ſang mon frère malheureux.
Qu'il sèche ſur mon corps, comme un rameau débile,
Sans écorce, blanchi ſur un chêne ſtérile;
Et toi, jour odieux, où le plus noir démon,
Par un ſonge impoſteur égara ma raiſon,
Que toujours le ſoleil plein de taches errantes,
Et ne parſemant l'air que de lueurs mourantes,
Paraiſſe avec regret te rendre à nos climats !
Que l'Univers entier, redoutant le trépas,
Marque de cris affreux ton retour & ta fuite !
La terre avec Caïn par l'Eternel maudite,
Peut-elle trop long-temps rappeler aux humains

L'horreur de l'attentat dont j'ai rougi mes mains ?
Mais ces foudres, ces vents, leur immense murmure,
Cet appareil de mort embrassant la nature,
Leur peindra-t-il assez les tourmens de mon cœur ?
D'autant plus malheureux que j'en suis seul auteur,
Que les méritant tous, quelque sort qui m'accable,
Je n'aurai jamais droit aux pleurs de mon semblable.

Non loin de l'homicide, un chêne audacieux
De son front mutilé menace encor les Cieux,
Et fier d'être semé d'un reste de feuillage,
Sur la mousse brûlée ouvre un informe ombrage,
Noir des coups du tonnerre & par les vents brisé ;
C'est là qu'il s'est assis, de forces épuisé.
Sa tête pesamment contre l'arbre rangée,
Des pavots du sommeil reposait ombragée ;
Et ses membres long-temps flétris par la douleur,
Déjà se remplissaient d'une jeune vigueur,
Indolemment jetés sur l'herbe défleurie :
Tout à coup il se lève, & furieux s'écrie :
« Oui, je l'entends gémir, je vois son sang couler ;
Eh ! quelle main cruelle ose bien l'immoler ?
Arrêtez ; c'est mon frère ; oui, c'est Abel : perfide !
Mais où va ton erreur chercher le parricide ?

Toi seul, toi seul as pu commettre un tel forfait!
O mon frère! mon frère! ah! par ce que j'ai fait
Juge, si tu m'aimas, quel sort me désespère;
Et cesse par pitié de poursuivre ton frère ».
En des rêves affreux tristement absorbé,
Près du chêne, à ces mots, Caïn est retombé.

Bientôt le sage Adam, suivi de sa compagne,
Sort, & d'un pied tardif traversant la campagne,
Demande où sont ses fils, qui les tient arrêtés?
Que font-ils? & pourquoi se sont-ils écartés
Avant d'avoir payé leur tribut de tendresse?
Abel, Abel sur-tout l'étonne, l'intéresse;
Jamais de ses travaux Abel n'ouvrit le cours,
Sans avoir embrassé les auteurs de ses jours;
Et ce fils vertueux, ce fils qui nous adore,
Aujourd'hui dans les champs a devancé l'aurore.
Ah! courons, chère épouse, allons chercher mon fils.
Mon fils, n'en doutons point, sous quelque ombrage assis,
Elevant jusqu'au Ciel son ame noble & pure,
Entretient dans ses chants le Dieu de la nature:
Mais je veux le revoir; pardonne à mon effroi,
Le jour le plus riant devient sombre pour moi,
Si, par bénir ses fils Adam ne le commence:

Viens... Eve autant que toi désire sa présence.
Mais vois ces fruits dorés, & connais mon dessein;
Jai dit: avec Adam j'irai trouver Caïn;
Il recevra ces fruits de la main de sa mère,
Il verra ma tendresse & l'amour de son père;
Et, sensible à nos soins, j'ose au moins l'espérer,
Nous ne l'entendrons plus sans cesse murmurer,
Se plaindre que son frère, objet de préférence,
Est seul chéri de nous...» « Que j'aime ta prudence!
Oui, volons vers Caïn; l'éclat de ce beau jour
A dû rendre son cœur plus docile à l'amour.
Soudain, pressant leur pas appesantis par l'âge,
L'un sur l'autre appuyés, ils montaient au bocage.
Au détour d'un sentier, deux arbres opposés,
Laissant tomber leurs bras épaissis & croisés,
Forment sur leur passage une large barrière:
Eve, pour la franchir, s'avance la première,
L'entrouvre... Dieu! que vois-je?... Aussi-tôt sur ses pas,
Tremblante, elle recule, & volant dans les bras
D'un époux qui frissonne & la soutient à peine....
Un homme, lui dit-elle, étendu sur l'arène!...
D'une aveugle terreur ne va pas m'accuser,
Non, ce n'est point ainsi que l'on peut reposer;
De son front tout poudreux il presse la verdure:

C'eſt la taille d'Abel, ſa blonde chevelure...
Le vois-tu? c'eſt lui même.... ô mon fils! lève-toi,
Et ſecoue un ſommeil qui me glace d'effroi!
Mon fils!... Epouvanté de ſon morne ſilence,
Adam vers le cadavre impatient s'élance...
Du ſang! Eve! du ſang!... A ces terribles mots;
Eve d'un cri ſubit a frappé les échos;
Elle tombe mourante, & ſa tête oppreſſée
Sur le cœur d'un ~~Amant~~ époux repoſe renverſée.
Hélas! que fera-t-il? comment la ſecourir?
Lui-même de douleur ſe ſent prêt à mourir.
Avez-vous jamais vu des figures ſacrées,
Autour d'un vieux tombeau s'embraſſant, éplorées:
Près du cadavre ainſi tous deux ſiègent muets.

Tout à coup échappé de la nuit des forêts,
Le coupable en ces lieux rentre, en voyant ſa mère,
Immobile & ſans voix dans les bras de ſon père,
Qui dort inanimé ſous le poids du chagrin:
Tremblez, dit-il, c'eſt moi qui ſuis ſon aſſaſſin;
Il vous ſied bien, cruels, de plaindre ma victime!
Votre lâche foibleſſe eſt cauſe de mon crime.
Vous ſeuls m'avez perdu; ſoyez maudits tous deux:
Je ſuis ſon aſſaſſin. Il dit: déjà loin d'eux,

Solitaire, il parcourt les bois vastes & sombres,
Et cache ses remords dans l'épaisseur des ombres.

Mais au bruit de sa voix, Adam tout étonné,
Rompant le froid sommeil qui le tient enchaîné,
Vient de rouvrir ses yeux, & d'un regard timide
Cherche encor, mais en vain, les pas de l'homicide.
« Là d'un fils adoré le cadavre s'étend,
De poussière noirci, de meurtre dégouttant;
Ici, sur son sein même, une épouse chérie
Peut-être sans retour languit évanouie :
Où suis-je? ô mère! ô fils! ô père infortuné!
Voilà ce que mon cœur avait trop deviné!
Comme il est étendu! mon fils... & c'est ton frère...
Le monstre!... hier encor (qui ne l'eût dit sincère?)
Te jurait devant moi le plus constant amour;
Et c'est lui, c'est sa main qui t'a ravi le jour!
A cette heure, en ces lieux il osait nous le dire...
Il osait... Quoi! celui qui vient de me maudire,
Ce barbare est mon fils!... Ce cadavre glacé,
Qui dans des flots de sang nage ici renversé,
Il est aussi mon fils!... Ah! lorsque la Justice
De ma rebellion prononça le supplice,
Devais-tu me cacher la moitié de mon sort?

Tu ne m'avais, ô Ciel! annoncé que la mort.

Et toi, mon seul espoir; toi, mon unique asile,
Es-tu morte en mes bras? tu restes immobile:
Eve... hélas! sur nos maux ton œil craint de s'ouvrir;
C'est donc moi, c'est moi seul qui dois vivre & souffrir?
Cependant je bénis ta volonté suprême,
Grand Dieu! Mais quelle horreur s'empare de moi-même?
Est-ce la mort? ô mort! frappe tes derniers coups,
Joins le père à son fils, joins l'amante à l'époux...
Abel!... Il n'est donc plus? Une sueur mortelle,
De son front pâlissant sur ses membres ruisselle;
Sa voix meurt, & ses yeux, de larmes obscurcis,
Se fixent tristement sur le corps de son fils.

Des chaînes de la mort Eve enfin dégagée,
Lève insensiblement sa tête soulagée;
Et du fond de son cœur oppressé de sanglots,
Foible, & tout effrayée, elle exhale ces mots:
« S'éloigne-t-il? Adam! Adam! sa voix tonnante
Ne vient plus retentir sur mon ame tremblante.
Il nous maudit... ingrat! si c'est un jeu pour toi,
Maudis ta mère encor, mais ne maudis que moi.
C'est moi, moi dont la main vous plongea dans l'abyme,
Adam n'a pu vouloir ni commettre le crime;

Et mon fils, par ton bras, c'eſt moi qui l'ai frappé.
Mon fils » !... Ce nom dans l'air s'eſt à peine échappé,
Déjà ſur le cadavre elle tombe étendue,
L'embraſſe, & d'une voix qui n'eſt plus entendue,
Elle s'écrie : « Abel ! mon fils ! Abel ! Abel !
C'en eſt fait, & ſa mort comble en ce jour cruel
La malédiction contre nous prononcée.
La voilà cette mort qui nous fut annoncée !
Mais ſur qui s'eſt levé le bras du meurtrier ?
Etait-ce à l'innocent à mourir le premier ?
Ah ! dis-moi qu'aujourd'hui ta haîne eſt mon partage,
Dis-moi que tes revers ont été mon ouvrage,
Laiſſe-moi voir tes pleurs : Adam ! n'eſt-ce pas moi
Qui d'un Dieu trop jaloux te fis trahir la loi ?
Mon forfait t'a perdu, j'en dois ſentir la honte ;
Oſe du ſang d'un fils me redemander compte.
Vous, enfans malheureux, venez réclamer tous
Un frère qui, ſans moi, vivrait encor pour vous.
Hélas ! en expirant a-t-il maudit ſa mère ?...
— Crois plutôt qu'il ſongeait combien ſerait amère
La douleur que ſa mort verſerait dans ton ſein.
Mon fils a pardonné même à ſon aſſaſſin.—
Voilà ce qui me rend encor plus criminelle...
O mon fils ! ô mon fils !...— Que veux-tu donc, cruelle ?

Toujours te reprocher les maux que mon cœur ſent ?
Eh ! quel crime as tu fait, dont je ſois innocent ?
Va, nous fûmes tous deux également coupables,
Nous en portons la peine; & nos cris lamentables,
Et tes embraſſemens, & mes pleurs ſuperflus
Ne ranimeront point notre Abel qui n'eſt plus.
Soumettons-nous, fuyons loin de ces lieux funeſtes;
Abandonne à la mort ces déplorables reſtes;
Suis-moi... Ce déſeſpoir où ton cœur eſt plongé,
Semble accuſer le Ciel de s'être trop vengé.
Il te voit, il m'entend, ce Ciel juſte & terrible;
Il ſait qu'il eſt pour toi le coup le plus ſenſible;
S'il allait...— Il n'a plus de fils à m'arracher...—
Quoi! mon amour, quoi! rien ne peut t'en détacher?—
Laiſſe-moi dans ſon ſang mêler encor mes larmes.—
Viens, ſuis-moi, mes tourmens ont-ils pour toi des
charmes ?—
Que je l'embraſſe encor pour la dernière fois!—
Chère épouſe!— Ah, cruel! je t'entends, je te crois,
Ton Dieu dans ce moment me défend d'être mère...
Sans doute il me faudrait, pour ne point lui déplaire,
Voir mon fils tout ſanglant, &, ſage en mes douleurs,
Me vaincre, à ton exemple, & dévorer mes pleurs;
Je laiſſe à ta vertu cet excès de conſtance,

Et je me plains d'un Dieu qui punit l'innocence;
Ou plutôt c'eſt à toi de répondre pour lui.
Où mon Abel eſt-il ? parle, eſt-ce d'aujourd'hui
Que nous craignons Caïn ? que tu connais ſa haîne ?
N'en prévoyais-tu pas la ſuite trop certaine ?
Et tu n'as pas tremblé ? Sur quelle foi, comment
As-tu pu de mon fils t'éloigner un moment ?
Que faiſais-je moi même ? où m'étais-je égarée,
Quand le monſtre eſt ſorti, quand ſa main abhorrée
Sur ſon front innocent levait les premiers coups ?
O Ciel ! ô fratricide ! ô trop aveugle époux !
Qu'avez-vous fait d'Abel ? Ah, vérité funeſte !
Le cadavre inſenſible eſt tout ce qui me reſte »
Soudain l'expreſſion ſemble fuir ſa douleur,
Et ſa douleur muette héſite ſur ſon cœur.
O femme ! ô mère, hélas ! mère trop malheureuſe !
Le viſage couvert d'une pâleur hideuſe,
Malgré les cris d'Adam, malgré tous ſes efforts,
Voyez-la de nouveau s'élancer ſur ce corps,
De nouveau le ſerrer dans ſes mains défaillantes,
Coller ſa froide bouche à ſes levres ſanglantes,
Y reſpirer la mort trop tardive à ſon gré,
Et baignant de vains pleurs ſon front défiguré,
S'étendre, en ſoupirant, & reſter immobile.

Dieu, qui protèges l'homme à tes ordres docile,
Peux-tu, cédant la palme aux fureurs de Satan,
Dans ce moment fatal abandonner Adam?
Oui, s'il éprouvait seul les traits de ta justice,
Il t'eût fait de ses maux un noble sacrifice;
Mais voir d'un cœur soumis, voir d'un œil assuré
Son épouse mourir sur son fils massacré;
Cet effort si cruel, grand Dieu! peux-tu l'attendre?
A ce triste spectacle, il me semble l'entendre
Maudire, & ses destins, & son crime, & ses jours,
Appeller à grand cris la mort qui fuit toujours.
Tout paraît s'attendrir; l'astre du jour s'arrête,
Et d'un voile sanglant enveloppe sa tête;
Le vent craint de frémir, caché dans sa prison,
Un silence inquiet embrasse l'horison.
L'écho seul avec lui, l'écho gémit sans cesse,
Et l'Univers entier respire la tristesse.

Mais déjà, déchirant son voile nébuleux,
Le soleil montre un front armé de nouveaux feux;
Et vainqueur de la nuit qui couvrait sa carrière,
L'enferme & l'engloutit dans des flots de lumière:
Tout rit, tout se colore, & la terre & les cieux,
Tandis que, s'abaissant en orbe radieux,

Un nuage doré ſur les champs ſe repoſe,
S'entr'ouvre, & de ſes flancs ſur la terre dépoſe
Un Archange chargé des loix du Dieu vivant,
Et ſoudain diſparaît, emporté par le vent.
L'Ange de paix s'avance; une robe azurée
Sur ſa taille élégante avec grace ſerrée,
S'allonge en vaſte queue, & dans l'air parfumé,
Flotte au gré du zéphir ſous ſes plis enfermé:
Dans ſon port, dans ſes yeux, ſur ſa face fleurie,
Avec la majeſté la douceur ſe marie;
Et les fleurs, défiant l'outrage du ſoleil,
Balancent ſur ſes pas leur calice vermeil.

Plein d'Eve, plein d'Abel, à leurs corps immobiles
Tour à tour prodiguant ſes ſecours inutiles,
Adam ne voit, hélas! ni l'Ange du Seigneur,
Ni du monde embelli la nouvelle ſplendeur.
Le Miniſtre divin partage ſes alarmes.
« Soyez bénis, ô vous, qui baignez de vos larmes
Ce reſte enſanglanté du plus cher des enfans;
Dieu, ſans être touché, n'a pu voir vos tourmens;
Il chérit l'homme encor, & c'eſt lui qui m'envoie.
A la mort en ce jour il ſuffit d'une proie.
Eve, ſors du ſommeil dont tes yeux ſont couverts;

Les hommes, il eſt vrai, par des chemins divers,
Tour à tour au tombeau doivent un jour deſcendre,
Et le père & le fils réuniront leur cendre...
Mais de tes jours encor le terme eſt éloigné.
Et qu'eſt-ce que la mort? C'eſt l'inſtant fortuné
Où, de ſon corps groſſier ſecouant la pouſſière,
L'ame court ſe rejoindre au Dieu de la lumière.
Pourquoi donc tous ces pleurs, ce déſeſpoir mortel?
Seriez-vous malheureux du ſort heureux d'Abel?
Je ſais que ſa vertu, je ſais que ſa tendreſſe
Charmaient de vos vieux ans la pénible foibleſſe,
Qu'avec lui les plaiſirs s'envolent de vos bras;
Mais l'Eternel enfin ne vous reſte-t-il pas?
Ce fils même où vivaient toutes vos eſpérances,
S'il a pu ſur la terre adoucir vos ſouffrances,
Pourra-t-il moins pour vous, aſſis près du Seigneur,
Des graces & des biens inépuiſable auteur?
Ah! ranimez enfin votre force épuiſée,
Soyez dignes d'Abel. Que la terre creuſée
Reçoive de vos mains ſon corps enſeveli.
Tel eſt l'ordre de Dieu». De ce Dieu tout rempli,
L'Ange, à ces derniers mots, d'une clarté brillante
Les couronne, & déjà de ſa bouche éloquente
La conſolation a paſſé dans leur cœur.

Ainſi

Ainſi, dans un déſert le brûlant voyageur,
Au ſeul gazouillement d'une onde deſirée,
Retrouve la moitié de ſa force égarée.
D'une longue ſurpriſe Adam reſte frappé;
Et d'un nuage d'or l'Archange enveloppé,
S'élève par degrés au deſſus de la terre,
Vole, prompt à ſe perdre au ſéjour du tonnerre;
Quand d'un nouveau courage enflammant ſa vertu,
Mais le cœur cependant de regrets combattu,
Eve ſur ſes genoux ſe redreſſe tremblante,
Et ſur la main d'Adam collant ſa bouche ardente:
« Pardonne, a-t-elle dit, au trouble de mes ſens
Tous les noms odieux, les reproches cuiſans
Dont une injuſte épouſe a chargé ce qu'elle aime.
Hélas! contre mon Dieu j'ai vomi le blaſphême;
Et lorſque d'un regard il pouvait m'accabler,
Par la voix de ſon Ange il vient me conſoler.
Feras-tu moins que Dieu, toi que mon cœur adore,
Que j'oſais outrager, & qui m'aimes encore?
Mais ton amour, Dieu même, & toute ſa bonté,
Rien ne me rend, hélas! le fils qui m'eſt ôté.—
La Mort nous le rendra, puiſque ſa main cruelle
Ne s'étendra jamais ſur notre ame immortelle,
Et bientôt la vieilleſſe amenera le jour

Qui doit nous raſſembler dans le même ſéjour.
Oui, qu'à ce doux eſpoir tout notre cœur ſe livre.
Quoi ! frappés du trépas, nous ſommes sûrs de vivre !
L'homme doit en durée égaler ſon Auteur,
Et nous pourrions ramper vaincus par la douleur !
Non, non, élevons-nous juſqu'à l'Etre ſuprême,
Soyons dignes de lui, d'Abel, & de nous-même ;
Marchons, portons ce corps loin de ce triſte lieu ;
Hélas ! ſur l'homicide (il eſt encor ſon Dieu,
Et ſans doute Caïn a pleuré ſur ſon frère)
Si l'Eternel jetait un regard moins ſévère !
Il peut lui pardonner ; & nous, foibles humains,
Volons exécuter ſes ordres ſouverains.
Viens, Eve ! — Je te ſuis ; que ta vertu m'enflamme !
Tu ſais vaincre, charmer, & raſſurer mon ame ;
Et je m'attache à toi comme un foible arbriſſeau,
Qui, pour ſe ſoutenir, embraſſe un vieil ormeau ».
Elle dit ; & d'Abel la dépouille ſanglante
Déjà couvre d'Adam l'épaule gémiſſante ;
Sous ce poids précieux il marche chancelant,
Et ſa femme de loin le ſuit d'un pied tremblant,
Rêveuſe, pâle encore, & ſur ce corps livide
Reportant, malgré ſoi, ſon œil toujours humide.

ÉLOGE

DE SON ALTESSE ROYALE

LÉOPOLD Ier,

DUC DE LORRAINE, &c. &c. &c.

Lu à l'Académie de Nancy.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A S. A. R.

MONSEIGNEUR

LE PRINCE CHARLES-ALEXANDRE,

DUC DE LORRAINE,

MONSEIGNEUR,

Un Auteur, avant de mettre au jour ses productions sous les auspices d'un nom illustre, doit avoir mandié son aveu : ils arrêtent ensemble, je rougis de le dire, une espèce de convention tacite, également indigne de tous deux : l'un s'engage souvent à trahir la vérité dans une Épître tissue de flatteries, dont le Protecteur rit le premier ; l'autre à payer son mensonge. J'ai dédaigné cet usage humiliant, & VOTRE ALTESSE ROYALE, loin de s'en offenser, approuvera, j'en suis sûr, l'audace d'une muse qui, pour la célébrer plus noblement, a voulu conserver toute sa liberté. Les hommages volontaires, désintéressés, sont les seuls qui plaisent aux ames délicates. Croirai-je d'ailleurs qu'un fils désavoue l'éloge d'un père, ou qu'un héros rejette le portrait d'un grand

homme? C'est celui de LÉOPOLD *que j'ose offrir à* VOTRE ALTESSE ROYALE. *Héritière & témoin de ses vertus, elle trouvera peut-être que je les ai peintes foiblement : je ne m'abuse point, & j'ai senti la médiocrité de mes talens; mais né dans le sein de la Lorraine, je n'ai pu résister à l'envie d'élever un monument public au meilleur de ses Souverains.*

VOTRE ALTESSE ROYALE *aima les Lettres dès son enfance; & vos exploits militaires, dont l'Europe s'entretiendra long-temps avec admiration, ont été les effets de vos lumières, bien plus encore que de votre valeur. Aussi avez-vous toujours honoré de votre auguste protection les muses, même les plus obscures, persuadé qu'après l'art de faire de belles actions, l'art le plus glorieux est de les célébrer. Il vous était réservé de donner au monde le modèle d'un grand Prince; citoyen ignoré, mais jeune encore, je me croirais heureux, si jamais, encouragé par vos regards, Appelle nouveau, j'étais digne de peindre Alexandre.*

Je suis avec un profond respect

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

Le très-humble & très-obéissant serviteur, GILBERT.

ELOGE
DE LÉOPOLD Ier. (1)

MESSIEURS,

C'EST d'un Grand de la terre que ma faible voix entreprend aujourd'hui l'éloge ; & la vérité n'aura point à rougir de l'encens qu'il recevra de nous. Périssent les muses qui trafiquent du mensonge & de la gloire avec les Maîtres du Monde ! La crainte, l'ambition, la faiblesse, l'intérêt, à la honte des Lettres, ont, je le sais, dans tous les temps procuré tour à tour des panégyristes aux plus cruels tyrans ; & Néron même fut loué par le Poëte de la liberté. De nos jours l'Eloquence s'est mise, pour ainsi dire, aux gages des Souverains : durant leur vie, elle s'applique à couvrir leurs injustices des couleurs & du

(1) *Léopold*, Duc de Lorraine, fils de *Charles V* & d'*Éléonore* d'*Autriche*, né à *Inspruck* en 1679, mort à *Lunéville* en 1729, âgé de 50 ans. Ce Prince, le modèle des Souverains, & l'idole de ses sujets par sa bienfaisance & son affabilité, donna le jour à *François I*, pere de *Joseph II*, actuellement Empereur d'Allemagne.

nom des vertus, afin que les hommes trompés souffrent sans murmure le joug de l'oppression; après leur mort, on l'entend gémir sur leur tombe, & proclamer à grands cris pères du peuple, des monstres qui n'en furent souvent que les fléaux. Aussi les apothéoses des Rois sont-elles presque toujours suspectes, même aux yeux des simples, & ceux qui les ont faites, odieux & méprisables. Présage terrible sans doute pour un Orateur qui viendrait offrir à votre admiration l'image d'un Prince dont toutes les actions ne seraient pas avouées par la vertu! Mais, dix lustres après son trépas, je vais célébrer Léopold; & ce qui me rassure contre l'anathême lancé d'avance sur les Panégyristes des fronts couronnés, je vais le célébrer..... En quels lieux? C'est au milieu d'un peuple qui, trente ans, goûta sous ses loix la paix, l'abondance, & le bonheur; c'est dans une ville où je ne puis nulle part jetter les yeux, sans rencontrer des monumens de sa bienfaisance; c'est devant une assemblée où je remarque une foule d'hommes qui lui doivent leur fortune & leurs honneurs; qui, au moment où je parle, essuyent les larmes que le nom seul de leur bienfaiteur arrache à leur reconnaissance.

Respectables vieillards, vous à qui il fut donné de voir le plus grand des Princes; Magistrats,

à qui ſes travaux épargnent tant d'études, de ſoins, de veilles dans la plus honorable & la plus pénible des fonctions; vous tous, ô citoyens qui daignez m'écouter, & dont les pères ſe plaiſent encore à raconter les hautes actions de LÉOPOLD! ſoit que je peigne ce Héros renonçant aux combats, glorieux amuſemens de ſon jeune âge, ordonnant à nos contrées déſertes de ſe peupler, reſſuſcitant l'induſtrie & les Arts parmi nous, fermant la porte de ſes Etats à la guerre, les élevant, les maintenant par ſa ſageſſe au comble de la proſpérité; ſoit que je le repréſente donnant des loix, des mœurs, un caractère aux Lorrains, ou que, pénétrant les ſecrets de ſa vie privée, je faſſe voir dans un Souverain le père, l'ami, l'homme enfin accompli: élevez la voix, atteſtez les prodiges que je raconterai, rendez hommage au Reſtaurateur, au Légiſlateur de la Lorraine, au vrai Sage; & ſi mes crayons ne retracent pas toujours ſes vertus avec autant de force qu'elles ſont imprimées dans vos cœurs; en faveur de mon zèle, pardonnez à la faibleſſe de mes talens: on doit plaire aux ames reconnaiſſantes, lorſqu'on leur parle de leur Bienfaiteur.

PREMIÈRE PARTIE.

NOUS ne louerons pas Léopold d'avoir eu pour Ayeux une longue ſuite de Princes qui, depuis ſept cents ans, régnaient ſur la Lorraine ; mais nous nous écrierons : Heureux les peuples parmi leſquels une ſi grande ame fut placée dans un ſi haut rang ! Si les premières années de l'homme annoncent ce qu'il doit être un jour, jamais fils de Héros ne donna de plus belles eſpérances à la terre ; & ces germes féconds des vertus qu'il montra dans la ſuite, déjà développés par uue éducation cultivée, furent encore multipliés par le malheur, le plus excellent précepteur des humains. Charles V, qu'on ne ſaurait nommer ſans ſe rappeler Vienne menacée & délivrée du joug des Ottomans, la Hongrie conquiſe, cent combats dont il ſortit vainqueur, Charles V dépouillé de ſa Couronne, forcé de finir ſous des cieux étrangers ſa carrière, ou plutôt un exil qui commença avec ſa vie, n'avait laiſſé pour héritage à ſon fils que ſon infortune, la reconnaiſſance de l'Allemagne, & des prétentions inconteſtables ſur un trône qu'il n'avait point occupé. Digne ſang d'un tel père, Souverain réduit à ſervir, mais réſolu de faire rougir la fortune de

ſes crimes, Léopold ſe voua d'abord aux armes, & ſans doute il eût égalé les plus fameux Guerriers, s'il n'avait préféré le paiſible honneur de rendre heureux les hommes, à la gloire tumultueuſe de les dompter. Que ces cœurs aſſez injuſtes pour croire mon Héros faible ou lâche, quand il employera tous ſes efforts à repouſſer la guerre loin de ſes provinces, au lieu de travailler ſans ceſſe à ſe rendre formidable à ſes voiſins, à reculer ſes frontières, tantôt en prenant part aux diſſentions des Rois, pour en recueillir les fruits, tantôt en ſemant avec adreſſe la diſcorde entre eux, pour devenir leur arbitre & leur vendre la paix; que ces cœurs, dis-je, le ſuivent avec moi, ou ſur les bords du Rhin, ou dans les champs de Temeſwar. Le voyez-vous ſe précipiter au milieu des ennemis tonnans de toutes parts, comme un aigle au travers des foudres & des éclairs? Si jeune encore, d'où lui vient ce mépris de la vie? La terreur, le trépas l'environne; les mourans, autour de lui, tombent ſur les morts; un de ſes Gentilshommes vient d'être, à ſes côtés, renverſé par le plomb mortel; ſon courſier même expire ſous lui tout ſanglant; & le fils de Charles V, dans ſa ſeizième année, montre en ce moment l'intrépidité de ſon père, vieilli dans les camps.

Fuyez, jeune Héros, fuyez des périls iné-

vitables, abandonnez ce théâtre de la mort; vous n'êtes encore qu'un ſoldat de l'Empereur; mais déjà vos jours lui ſont néceſſaires; mais vos triſtes ſujets, à qui vous vous devez, réclament une vie ſi précieuſe. *Non*, dit-il, *la perte de ma vie ſera moins à plaindre que celle de mon honneur; mes Frères peuvent réparer le vide que cauſera mon trépas; mais rien ne peut réparer la brèche qu'une lâcheté ferait à ma réputation.*

Laiſſons-le, ce lion, aſſouvir la ſoif qu'il a du ſang des chaſſeurs; bientôt nous le verrons oublier ſa force, dépoſer ſon orgueil, & cette ardeur pour les combats. Oui, Meſſieurs, le premier ſacrifice que Léopold deſtine à ſon Peuple, c'eſt celui du penchant qui l'entraîne aux armes. Ni cette ivreſſe que donnent aux jeunes cœurs les premiers ſuccès, ni la vivacité de ſon âge qui lui peignait la gloire militaire ſous les couleurs les plus ſéduiſantes, rien ne pourra le détourner de ce généreux ſacrifice; il n'appartient qu'à Léopold de commencer ſa carrière par l'effort qui coute le plus aux grands hommes, & qui met le comble à leurs belles actions: par ſe vaincre ſoi-même.

Le Traité de Riſvik eſt conclu; Louis redonne nos provinces au ſang de leurs antiques Souverains: comment s'eſt préparé cet heureux événement? par quelle adreſſe, à peine dans l'âge

de régner, Léopold obtient-il ce qui fut refusé à son père, après quarante ans d'intrigues, de réclamations, de malheurs, & de gloire ? Nous aimons à penser que la reconnaissance de l'Allemagne consomma l'ouvrage; mais la prudence & l'activité de Léopold l'avaient commencé. Ici, Messieurs, un nouvel ordre de faits se présente devant nous. Vous n'avez encore vu que le fils de Charles V, & le Duc de Lorraine va seulement paraître.

Des guerres fréquentes, ou plutôt une seule guerre qui durait depuis soixante & dix ans, avait rassemblé sur nos contrées plus d'horreurs que n'en peut imaginer l'esprit des hommes : tour à tour enlevées, rendues, reprises à leurs maîtres légitimes, elles étaient en proie aux Français, alors nos tyrans, aujourd'hui nos frères. La désolation, la disette, & la mort semblaient en avoir fait leur séjour, & nos champs n'étaient couverts que de remparts détruits, de temples renversés, de cadavres & d'ossemens affreux : plus de citoyens dans les villes, plus de laboureurs dans les campagnes; la moitié des Lorrains pleurait l'autre moissonnée par le fer ou les fléaux du ciel. De toutes parts on fuyait pour aller en d'autres climats chercher un sort plus doux. Des allarmes éternelles, un découragement général avaient étouffé l'industrie & l'amour du

travail. Eh ! pourquoi le cultivateur couvrirait-il la terre de moiſſons? pour les voir ſervir de nourriture à ſes bourreaux? Pour qui le commerce apporterait-il dans nos murs les tributs qu'il doit au luxe? pour les ſpectres qui manquent d'alimens? Par-tout vous auriez vu les droits confondus, le Noble diſtingué ſeulement de l'Artiſan par une misère plus orgueilleuſe, le déſeſpoir courir les cheveux épars; on entendait le foible reſte d'un peuple jadis ſi floriſſant ſous les Antoines, les Charles, les Henris, s'écrier : Oh ! quand luira le jour où la paix nous ſera rendue? quand reſpirerons-nous de nos longues infortunes? faut-il craindre éternellement pour nos fils au berceau, pour le lit de nos épouſes, pour nos pères courbés ſous le fardeau des ans? Hélas! nous ne ſavons plus que verſer des larmes! O Dieu! prends pitié d'un peuple infortuné ! ô Dieu! fais que le Français nous traite comme ſes enfans, ou rends-nous nos Princes légitimes. Nous avons trop gémi ſous des armées de tyrans.

Raſſurez-vous, citoyens déſeſpérés. Il eſt arrivé celui qui doit adoucir vos maux, celui que vos vœux appellent depuis tant d'années. Telle qu'au printemps à l'aſpect du ſoleil qui s'était caché durant un long & rigoureux hiver, on voit la terre, fécondée par ſes rayons, ſe revêtir de gazons

frais,

frais, de fleurs, de moiſſons verdoyantes; des troupeaux nombreux bondir ſur de gras pâturages; les oiſeaux ſe careſſer dans les boſquets rajeunis, & peupler l'air de nouveaux citoyens; le monde entier offrir par-tout l'image du bonheur: telle, à la vue de Léopold, parut toute la Lorraine. Ce n'était plus ce deſert immenſe, ſemé de quelques chaumières & de vaſtes ruines. Des hameaux pleins d'hommes robuſtes & laborieux, des cités entières, un peuple innombrable ſemblaient être ſortis de la terre pour couvrir cette heureuſe contrée. Mais par quelle voie opéra-t-il ces prodiges? Comment maintiendra-t-il ſon peuple dans la proſpérité? Pénétrons un moment les ſecrets de ſa politique, & meſurons la profondeur de ſon génie.

La ſituation de la Lorraine entre l'Empire & la France, dont les Souverains, alors rivaux toujours déſunis, ſe livraient ſans ceſſe la guerre, expoſaient cette province à en être ſouvent le théatre ou la victime. Léopold dit à ſon cœur: La paix ſeule peut rendre un État floriſſant. Mes Peuples épuiſés ne reſpirent que le repos. Ce n'eſt pas aſſez d'avoir, en leur faveur, vaincu mon inclination pour l'héroïſme guerrier, ſi je n'écarte loin d'eux & le trouble & l'horreur des armes. Voiſin du Français & du Germain, c'eſt avec eux ſeuls que je puis avoir des intérêts à

déméler. Enchaînons dans leurs mains les foudres dont ils pourraient frapper mes Sujets. Dès ce moment il conclut avec Louis une alliance qui le mettait à l'abri de ses entreprises. Déjà, par sa mère, neveu de l'Empereur, par son hymen avec Élisabeth-Charlotte d'Orléans, il le devenait encore d'un Monarque le plus grand qui fût alors dans l'Europe, s'il eût été meilleur citoyen, & rendait ainsi protecteurs de son trône, de la tranquillité des Lorrains, les seuls Potentats qui pussent troubler son règne. Persuadé que l'extrême indigence, loin d'éveiller l'activité des hommes, les plonge dans une langueur funeste; que le malheureux songe bien plus à se plaindre qu'à chercher les moyens d'embellir son sort; qu'un Prince ne doit pas estimer sa puissance, sa richesse sur l'étendue de son Empire, mais sur le nombre de citoyens qu'il renferme, mais sur leur aisance & leur industrie; après avoir mis la Lorraine en sûreté au dehors, il jette les yeux sur ses habitans, diminue le fardeau des subsides, leur fait part de ses propres trésors, appelle ou retient par ses bienfaits les étrangers dans ses provinces. L'agriculture encouragée est rétablie dans son premier honneur. Quelle foule de privilèges accordés au commerce! que d'établissemens en sa faveur! A qui devez-vous, Lorrains, ces routes nombreuses &

magnifiques, ouvrages dignes de l'opulence de l'ancienne Rome, faits pour ouvrir aux productions de tous les climats les portes de vos villes? A Léopold. Ces manufactures qui rendent encore aujourd'hui les Nations voisines vos tributaires? A Léopold. Ces Artistes utiles qui sont venus de toutes parts adopter la Lorraine pour patrie? A Léopold. Ce Peuple même proscrit dans le monde entier (1), trouve un asile sous sa domination; mêlé avec ses sujets, leur communique dans les affaires cette audace pour entreprendre, cette prudence, ces ressources pour exécuter, ce génie actif, industrieux qui le caractérisent, & rangé sous une police sage, se dépouille au milieu d'eux de cette défiance, cette avarice, cette fourberie, inévitables effets du malheur & de la persécution, vices affreux dont l'accuse, peut-être avec justice, le reste de la terre. Dans tous les États, dans tous les rangs l'émulation s'allume. Léopold ne veut point que sur toute la face de la Lorraine un seul homme soit vu dans l'oisiveté; & déjà se sont élevés à sa voix des asiles où ces pauvres, à qui la vieillesse ou d'autres infirmités interdisent les travaux, seront rassemblés & finiront, dans un sort paisible, leur vie qui devait être un fardeau pour leurs frères. Cette élite respectable de la Nation, que les préjugés, compagnons d'une haute naissance,

femblent dévouer aux occupations militaires ou à la molleffe, fous un gouvernement pacifique, ne languira pas cependant dans un repos infructueux pour fon pays. Eh! qui pourrait rougir d'imiter Léopold? Elle viendra près du trône, revêtue des emplois de la paix, s'affocier aux grands deffeins de fon Prince; & les Miniftres de la vengeance, de la mort, le feront du bonheur & de l'humanité.

Je me fens ici, Meffieurs, forcé de rompre le fil de mes idées. Les mânes de Léopold m'accufent de leur ravir trop long-temps la plus belle moitié de leur gloire, & je dois vous peindre tout ce qu'il fit pour ces braves gentilshommes, ou plutôt interroger leurs fils, & leur en demander compte. S'il s'en trouve aujourd'hui dans ce fanctuaire des Arts, ils font trop vertueux fans doute pour rougir d'avouer ce qu'ils doivent au Héros que je célèbre. Répondez, illuftres & dignes rejetons des antiques foutiens de cette province. Les ombres de vos pères font forties de leurs tombeaux, elles rempliffent en foule ce lieu qui retentit du nom qui leur eft cher, jufqu'au fein de la mort. Il me femble les voir treffaillir encore d'admiration au récit des merveilles dont elles furent les témoins. Elles aiment peut-être à voir un Lorrain brûler fur les autels de leur bienfaiteur un encens qu'elles partagent.

Elles viennent vous ordonner, ces ombres généreuses, de révéler ce qu'elles vous ont appris tant de fois. Répondez : Que vous ont dit vos pères? qu'épuisés par de longues guerres, par leur constance à défendre la cause commune, ils traînaient dans une indigence obscure des noms respectés depuis plusieurs siècles, mais alors avilis; que Léopold, sensible à leurs revers, était allé lui-même les chercher au fond de leurs châteaux solitaires & ruinés, pour partager avec eux son opulence & son pouvoir; que ces palais fastueux où vous habitez encore, dont s'enorgueillissait cette capitale, avant qu'un autre Léopold l'eût embellie, étaient l'ouvrage de ses dons; que leurs domaines, leurs fiefs aliénés avaient été rendus par ses trésors à leur ancien possesseur; qu'enfin toute cette splendeur qui distinguait leurs maisons, leur venait de lui.

De quelles bontés ne vous a-t-il pas personnellement honorés? Répondez. En quels lieux, par les soins de qui votre jeunesse fut-elle élevée? Ne fut-il pas érigé pour vous ce monument, école célèbre de Mars, où des Maîtres habiles, tirés de toutes les Nations, préparaient, même aux Princes étrangers, d'illustres appuis? Combien de fois ce grand homme demanda-t-il avec intérêt à vos pères, le nombre, les talens, les vues de leurs fils; & si vous avez rempli avec

honneur les premières places de l'État, n'est-ce point au Prince, dont vous les teniez, qui sut choisir celles où votre génie pouvait se déployer dans tout son éclat? n'est-ce point à lui seul que vous êtes redevables de vos succès? O générosité plus qu'humaine! O Mânes adorés du modèle des Rois! ils se souviendront à jamais ces nobles reconnoissans, que vous avez ressuscité la gloire de leur race. J'en jure par ces larmes involontaires que répandent ceux qui m'écoutent, par les ombres de leurs aïeux dont ils sont environnés, qui les ont remplis de leur ame héroïque; j'en jure par vous-même; car après Dieu de qui vous fûtes l'image, vous êtes l'objet le plus sacré pour des Lorrains. Jetez, Manes augustes, jetez du haut du ciel un regard de complaisance sur eux. Recevez, comme l'éloge le plus digne de vous, le serment qu'ils font tous entre mes mains, de transmettre à leurs fils, ainsi qu'un héritage, l'histoire de vos bienfaits. Enfans magnanimes des défenseurs de la patrie me démentez-vous? ne le jurez-vous pas?

Mais ces largesses immenses, prodiguées à la Noblesse, cette abondance de biens où l'avait placée le Duc de Lorraine, n'étaient pas seulement des effets de sa bienfaisance ou de sa tendresse pour elle. Il avait vu dans les État les mieux policés la pauvreté ambitieuse des grands,

appelés par leur naiſſance aux charges importantes, enfanter les malverſations, les tyrannies ſubalternes, cauſes ſecrètes, mais certaines, de la chûte des Empires; il ſavait que leur aiſance, ſuivie de nombreux beſoins, ſert, ſi j'oſe ainſi m'exprimer, d'alimens aux arts, inſtrumens ordinaires de la richeſſe du peuple; & comme la proſpérité générale était l'unique objet de ſes voeux, il l'aſſurait même par ſes bontés envers les particuliers. Auſſi différait-il en ſa libéralité de ces ſouverains qui, généreux par oſtentation, craignent cependant de l'être aux dépens de leurs plaiſirs, & ruinent le reſte des citoyens, pour entretenir le faſte de ceux qui les entourent. Loin de voler à la patrie ce qu'il donnait à ſes protecteurs, pour tranſmettre au ſimple ſujet la fortune & la magnificence du Prince, on le voyoit ſe condamner à la fortune du ſimple ſujet: ſemblable au Rhin, ce roi des fleuves, qui, diviſant ſes eaux en diverſes rivières également majeſtueuſes, porte ſous leur nom l'abondance & la fécondité dans un pays immenſe, & ſe change lui-même en faible ruiſſeau.

Ne vous figurez pas, Meſſieurs, que je prête à mon héros des vues factices, des motifs ſuppoſés, un art, une habitude imaginaire de méditer ſes moindres actions, de les diriger toujours vers la félicité publique. Tant d'application n'eſt

pas, j'en conviens, l'apanage ordinaire des maîtres de la terre; mais je parle de Léopold, & ce nom ſeul doit vous annoncer plus qu'un Roi. Je violerais les lois divines & humaines, diſait-il, ſi je dérobais au ſoin de mes peuples un ſeul de mes inſtans. Leur donnerai-je l'exemple de la molleſſe, moi qui commande à chacun d'eux de remplir avec courage, avec fidélité les devoirs de ſon emploi? Nous formons tous enſemble un même corps, & ce corps c'eſt l'état: Souverain, j'en ſuis la tête, les grands en ſont les bras, les pieds qui le ſoutiennent, ce ſont les citoyens inférieurs. C'eſt à moi de voir, d'entendre, d'ordonner, de régler, pour le ſalut commun, les divers mouvemens des membres. Si je néglige un moment mes fonctions, ce vaſte corps, s'agitant, ſe traînant au haſard, tombera dans l'abîme & me perdra moi-même avec lui. Fondé ſur ces vérités ſalutaires, il n'a point abandonné les rênes de l'Empire à des mains mercenaires. Voudrait-il, à l'exemple du vulgaire des grands Rois, borner ſes travaux au choix de ſes miniſtres, s'approprier la gloire de leurs belles actions, & jouir lâchement d'un héroïſme emprunté? Tout penſe, tout agit par lui ſeul. Là s'élevait le cabinet ſolitaire où chaque jour occupé de la patrie, il rétabliſſait l'ordre des finances, en rendait le gouvernement facile & ſimple, trop ſûr

qu'une adminiſtration compliquée, par la foule d'agens ſubalternes qu'elle exige, abſorbe les revenus d'un Etat, & cauſe infailliblement ſa ruine. Ici, dans un temps où la diſette affligeait l'Europe entière, devançant l'aurore, il venait arracher au ſommeil un Magiſtrat éclairé, méditait avec lui les moyens d'écarter de ſes provinces ce fléau deſtructeur, traçait le plan d'une police utile ſur les grains, défendait le tranſport des nôtres, forçait l'Allemagne de partager avec nous les ſiens, commandait à de riches magaſins de s'élever dans chaque Cité, pour diſtribuer les tréſors de l'abondance à ſes habitans, facilitait par de ſages ordonnances les emprunts aux pauvres, leur procurait des reſſources pour enſemencer leurs terres, ou leur prodiguait ſes propres richeſſes. Plus loin s'ouvrait le portique où, recevant avec indulgence les plaintes des opprimés, il leur accordait vengeance. Près de ces lieux, ces vieillards vénérables ſe ſont plus ſouvent à me le redire, dans ces momens d'alarmes où des mères déſeſpérées, emportant leurs fils dans leurs bras, fuyaient avec des cris horribles de leurs maiſons en proie aux flammes, on l'a vu plus d'une fois, ô marque d'humanité inconnue juſqu'à lui, je ne dis pas dans les faſtes des Rois, mais dans l'hiſtoire du dernier des grands! on l'a vu ſe mêler parmi les citoyens

empressés à réprimer les fureurs de l'incendie, établir l'ordre, presser, tendre lui-même des secours de cette main qui gouvernait le timon de l'état, par-tout donnant toujours l'exemple & de la vigilance & de l'activité. Quelquefois dans ces rues écartées il errait sans suite, encourageait les malheureux à lui raconter leurs peines, & rendait justice à des familles gémissantes qu'un Ministre dédaigneux avait refusé d'entendre. La peste, suite horrible des longues guerres, menace-t-elle la Lorraine? du fond de ce palais il a déjà fermé toutes les communications avec les pays infestés, & par sa prudence & par ses nombreuses largesses, il a sauvé son peuple entier d'une mort inévitable. Ne nous vantez plus, Orateurs sanguinaires, ces assassins couronnés qui, pour ajouter à leur royaume un coin de terre, un hameau, sacrifient des milliers d'hommes: Léopold fut aussi conquérant; mais son génie seul lui tenait lieu d'armée, & tandis que les Lorrains goûtaient les douceurs de la paix, du sein de cette capitale, il a rangé vingt cités sous sa domination; celles-ci, en obligeant la France, par d'heureuses négociations, de consommer un traité qu'elle semblait avoir oublié; celles-là, par des acquisitions adroitement préparées, & qui, rouvrant un champ plus libre au commerce intérieur de nos provinces où ces

villes étrangères étaient enclavées, devenaient pour nous une nouvelle ſource de richeſſes.

Mais où trouver dans la Lorraine entière un lieu qui n'atteſte & ſes bontés & ſon zèle infatigable à rendre ſes Etats floriſſans? J'oſerais preſque interroger cette terre muette, voiſine de l'Alſace, vaſtes cantons jadis déſerts, hériſſés de forêts éternelles, & lui demander qui l'a couverte d'habitans, qui l'a transformée en pays fertile, ſi ce n'eſt Léopold? Il avait dit: J'enchaînerai le bonheur au milieu de mon peuple; & ſi de nombreux obſtacles l'ont quelquefois retardé dans le cours de ce vaſte projet, il les a tous ſurmontés, & toujours par les plus ſages moyens.

Vous rappèllerai-je, Meſſieurs, cet événement à jamais célèbre, quand la France, exigeant l'échange de cette province, tenta, pour l'obtenir, tout ce que l'art des Négociateurs a de plus ſecret: conjonéture délicate où, quelque parti que le Prince embraſſât, il paroiſſait ſe mettre en butte aux plus cruelles ſouffrances? Que devait-il faire? abandonner ſes ſujets? il ne ſaurait ſe réſoudre à laiſſer imparfaite leur félicité, à deſcendre du trône de ſes aïeux, rétabli par ſes ſoins, pour aller régner ſur des climats inconnus. Hélas! tremblant de le perdre, déjà vous euſſiez entendu ſon peuple jeter des gémiſſemens affreux:

les pères, se rappelant avec horreur leur misère passée, & la comparant à leur richesse présente, disaient à leurs fils : Il va donc nous délaisser celui qui fesait les délices de notre vieillesse ! nous mourrons malheureux, & nous emporterons dans la tombe la douleur de voir nos tristes enfans soumis à des maîtres étrangers. Que devait-il faire? refuser? Il exposait ses Etats au ressentiment d'un Souverain qui pouvait les écraser sous le poids de son immense pouvoir. Que devait-il faire? Ce qu'il fit : souscrire aux volontés de la France, mais à des conditions dont elle fût éblouie, qu'elle ne pût remplir, qui, compromettant les droits des autres Puissances, anéantissent le traité aussi-tôt qu'il serait connu.

Les malheurs sont-ils donc enchaînés les uns aux autres? La mort du Roi d'Espagne rallume les flambeaux de la guerre ; toute l'Europe est en feu. Chaque Prince veut avoir part aux débris de cette déplorable Monarchie ; de tous côtés les armées s'opposent aux armées, comme des lions avides, qui, dans l'absence du pasteur, acharnés sur une genisse sanglante, se disputent son cadavre déchiré. Pressé par Louis, pressé par l'Empereur de rompre la neutralité dans laquelle il s'est retranché, Léopold ravira-t-il aux Lorrains la paix, premier fondement de leur prospérité naissante? attirera-t-il sur eux la

vengeance de l'un de ces deux rivaux, en se déclarant pour l'autre? Non. Mais si le Français, craignant que les Autrichiens, maîtres de Landau, ne pénètrent dans son royaume par la Lorraine, lui propose de recevoir une injurieuse garnison dans Nancy, l'acceptera-t-il? Non. Si cette redoutable garnison s'avance, résolue d'entrer de force au sein d'une ville dépourvue & de troupes & de remparts, lui, restera-t-il avec ses seuls gardes? Non, il est des momens où le sage doit plier sous la loi du plus fort; je le vois sortir de sa capitale, sans l'ouvrir, sans la fermer aux Français, content de veiller à la sûreté de ses habitans; & par cette conduite ingénieuse, il conserve la bienveillance de l'Empereur & de Louis, prépare de loin à son fils le chemin du trône des Césars; & nos provinces, comme une isle fortunée au milieu des mers en fureur, restent tranquilles, tandis que le reste de l'Europe est en proie au tumulte des armes. Bientôt même, par sa médiation l'Allemagne & la France concluent une paix dont il recueille des fruits capables de le dédommager de l'affront fait à sa dignité souveraine.

De nouveaux revers nous menacent encore: un Prince s'est élevé, dont le vaste génie, aveuglé par la fureur des systêmes, veut rétablir les finances de l'Empire confié à ses soins, en substi-

tuant des effets d'une valeur factice à des espèces d'une valeur réelle. Les peuples, éblouis par l'espoir d'un gain facile, courent avec joie à leur perte : Français, Anglais, Hollandais, tout est infesté de cette contagion. Quelles ressources n'épuise point Philippe pour l'introduire en nos contrées ! Mais ni les liens du sang, ni les pièges de la politique, ni l'or offert & prodigué, rien ne peut séduire Léopold. *J'aime mes peuples*, répond-il, *je serais indigne d'eux, si je sacrifiais leurs fortunes à mes intérêts.*

C'est par cette sagesse constante, par cette bienfaisance éclairée, par cette politique salutaire, qu'il rendit la Lorraine rivale des plus puissans Royaumes ; suppléant, par l'opulence, à ce qui lui manquait d'étendue. Eh ! quels prodiges cet immense Empire, enrichi des dépouilles de tant de Nations vaincues, quels prodiges offrait donc alors la France aux yeux du voyageur, qu'il ne retrouvât dans nos contrées ? Les sciences & les arts florissans ? les sciences & les arts fleurissaient parmi nous. J'en prends à témoin cette foule d'hommes célèbres, lumières de nos aïeux, cette illustre Académie où venait se former les rivaux de Phidias, des Praxitèles ; ces superbes hôpitaux, ces temples magnifiques, tous ces édifices fastueux, monumens qui portent jusqu'aux nues le témoignage du génie des Lorrains

& de la grandeur de Léopold. Une Cour brillante & polie? Eh! quelle Cour devait avoir plus d'éclat que celle d'un Prince dont la noblesse nageait dans l'abondance, qui cherchait les talens jusqu'au fond des forêts, pour les placer autour du trône, dans le même temps qu'il donnait un riche asile à des têtes couronnées, proscrites par des sujets ingrats, abandonnées par Louis même, leur premier protecteur? Un peuple heureux? Ah! redites-nous, Lorrains, s'il était alors dans le monde entier un peuple plus fortuné que vous.

L'ignorance, amie des tyrans dont elle excuse toujours la mollesse, oserait-elle nous dire que ces merveilles n'ont rien d'extraordinaire; qu'il est aisé de bien gouverner un Etat borné, de l'élever, de le maintenir au comble de la félicité? Vous le savez, Messieurs, le plus glorieux effort de l'esprit humain est de transformer les petites choses en objets dignes d'admiration. Il est plus rare, & l'Histoire nous l'assure, de voir les peuples malheureux dans un vaste Empire, que dans un foible royaume; & s'il est difficile de conduire sagement le vaisseau d'une grande Monarchie, il l'est bien plus encore à un Prince presque sans pouvoir, d'entretenir dans une paix constante sa province ensevelie au milieu de deux

fortes puiſſances toujours en guerre, & qui menacent ſans ceſſe de l'engloutir. Plaçons donc au rang des plus ſublimes génies le reſtaurateur de la Lorraine. Mais nous n'avons vu qu'un coin du tableau, de nouveaux miracles vont éclore ſous nos yeux.



SECONDE PARTIE.

LORSQU'UN État desert, pauvre, ignoré, prend subitement une nouvelle face ; qu'arrivé, comme par un prodige, au faîte de la grandeur, il étonne la terre de sa richesse & de sa gloire imprévue, il est presque impossible qu'il conserve long-temps cette splendeur miraculeuse, & sa chûte est souvent aussi prompte que son élévation ; c'est un arbre qui plie & va se briser sous le fardeau trop pesant de ses fruits sans nombre, si la main du cultivateur oublie d'asseoir sur de solides appuis ses branches surchargées de trésors. Mais ces appuis d'un Empire, quels sont-ils ? Ce sont les instrumens mêmes qui servent le plus ordinairement à l'élever ; les loix, le caractère du peuple, & les mœurs.

Que ne puis-je, Messieurs, m'élever en ce moment au dessus de moi-même, égaler mon génie à celui de Léopold, & suivre dans son vol cet aigle audacieux qui semble dédaigner la terre & le repos ! Ce n'est donc point assez pour lui d'avoir repeuplé ses provinces, rendu l'industrie & l'abondance à leurs habitans, créé la Lorraine, & de l'avoir créée heureuse ? Léopold croit n'avoir rien fait, tant qu'il reste quelque

chose à faire pour la prospérité des Lorrains. *Je descendrais aujourd'hui du trône*, disait-il, *si je ne pouvais plus faire de bien à mes peuples.* Il faut encore, afin d'assurer la durée de leur bonheur, qu'à sa voix leur caractère se forme; que les mœurs, parmi nous, reprennent leur antique pureté; que du sein du chaos sorte l'admirable édifice de nos loix. Les entreprises les plus épineuses sont les plus dignes de lui : un esprit vulgaire voit les difficultés attachées aux projets utiles, & les abandonne; Léopold voit le bien qu'ils doivent produire, & les exécute.

Avant d'examiner les travaux de ce nouveau Lycurgue, demandons-nous : Qu'est-ce qu'un Prince, législateur ? C'est un homme tout-puissant qui donne lui-même des bornes à son autorité; qui l'enchaîne volontairement sous un pouvoir supérieur, pour mettre ses sujets en sûreté contre ses passions; c'est un maître qui dit à ses esclaves : Soyez libres & fesons ensemble un traité; vous m'obéirez sans murmure, quand mes ordres seront équitables; moi, je protégerai vos travaux, vos fortunes, vos maisons : si je manque à ces devoirs, alors je deviens votre égal, & la loi, notre commune souveraine, sera juge entre nous. C'est un Héros qui fait le sacrifice le plus pénible, le plus honorable pour un Roi ; le sacrifice du pouvoir arbitraire. Demandons-

nous encore : qu'eſt-ce qu'un ſage légiſlateur ? C'eſt un philoſophe dont l'ame eſt le ſanctuaire de la juſtice, ſenſible, ferme, généreux, ami de l'ordre & de l'humanité, qui, ſemblable au Dieu de l'univers, tient dans ſa main tous les ſecrets du cœur humain, profondément inſtruit de la ſituation, du caractère du peuple qu'il a policé, riche de tous les tréſors du cœur & de l'eſprit; car il a fait des loix qui donnent aſſez de confiance au foible, pour oſer recueillir de ſon champ, de ſon induſtrie, tous les fruits qu'il peut en tirer, ſans crainte de les voir dérobés par une main étrangère; au fort, aſſez d'effroi pour étouffer dans ſon ſein le deſir de l'uſurpation & de la tyrannie; des loix avares de l'or & du ſang des hommes, promptes à punir le crime, mais plus ardentes encore à le prévenir; qui mettent l'innocence accuſée à l'abri des jugemens de la prévention, de l'ignorance, de l'erreur, ou lui laiſſent, lorſqu'elle eſt condamnée, des reſſources contre l'iniquité, applicables à toutes les circonſtances, ſans être obſcures ou trop nombreuſes, qui entretiennent une harmonie conſtante dans les familles, entre les rangs divers; des loix enfin qui, toutes différentes qu'elles ſont entr'elles par leur objet, liées par des rapports inviſibles, parviennent également à ce but, la félicité conſtante des peuples & la grandeur de

l'Etat. Ici, Messieurs, vous m'arrêtez, & dans ces deux portraits vous reconnaissez Léopold.

Si les ouvrages de ce grand Prince ne publiaient assez par eux-mêmes sa gloire & la sublimité de son génie; orateur ingénieux à profiter des moindres circonstances pour étendre la matière de son Éloge, peignant avec feu les obstacles qu'il eut à surmonter, je vous promenenerais au flambeau de l'histoire, à travers les ténèbres qui couvraient avant lui notre législation, si l'on peut dire que nous en avions une: vous verriez la force décider encore du droit; des coutumes gothiques, la plupart nuisibles au bien public, multipliées & variées à l'infini dans la même Province; le caprice des juges tenant lieu de réglement dans les procédures, de formes dans les jugemens; les abus les plus bizarres érigés en autorités respectables; à peine quelques sages ordonnances ou devenues impuissantes ou tombées dans l'oubli; des Tribunaux aussi barbares que nos usages; toutes les horreurs qui naissent des troubles éternels de la guerre, d'une véritable anarchie. Quels tableaux je formerais des malheurs produits par ce défaut de loix, ou par le bouleversement, le silence, la barbarie de celles que nous avions! La vie des Sujets sans cesse exposée, leur fortune toujours flottante, toujours en butte au naufrage, à l'avidité des

pirates; la moitié des Lorrains courbée sous le joug d'une servitude avilissante & dépouillée des privilèges du Citoyen, je dirais presque du titre d'homme; le Duel, ce monstre né de l'injure & du stupide orgueil, le glaive en main, levant une tête audacieuse & respectée, portant la désolation au sein des mères & des vieillards privés dans leurs fils de leur unique espérance; combien d'autres calamités plus affreuses encore, retracées à vos regards, vous arracheraient des larmes, hélas! de pitié pour vos Ayeux qu'elles ont déchirés, d'admiration pour le Dieu tutélaire qui les a bannies loin de nous. Mais mon sujet n'est déjà que trop vaste. Je puis louer Léopold, & sur les maux que ses loix ont anéantis, & sur le bien qu'elles ont fait; ou plutôt exposons simplement ses travaux; chef-d'œuvres de l'art & du ciseau: ces statues vivantes n'ont pas besoin d'être vantées; il suffit de lever le voile qui les couvre, & la beauté de l'ouvrage frappera les yeux les moins éclairés.

Commencerai-je par vous développer cette partie intéressante de la législation, la plus nécessaire pour assurer la paix & le bonheur parmi les Citoyens, je parle de l'administration de la justice? Eh! qui la porta jamais à un plus haut degré de perfection que le Duc de Lorraine? Levez-vous, nobles & savans interprètes des

loix, repréſentez-nous Léopold renverſant d'un ſeul coup tant de funeſtes tribunaux, les uns formés de Juges auſſi groſſiers que le peuple factieux qui les avait élus, les autres deſerts ou plongés dans un lâche aſſoupiſſement, tous devenus le théâtre du déſordre & l'écueil de l'opulence des Particuliers. Déjà ſur les débris de ces tribunaux monſtrueux, j'en vois s'élever de nouveaux : établir une ſalutaire & conſtante uniformité dans leur manière de diſpenſer la juſtice; pour écarter les ténèbres dont la différence & le grand nombre des procédés judiciaires envelopperaient inévitablement les affaires les plus ſimples, avant qu'elles fuſſent parvenues aux Juges ſupérieurs; aſſigner clairement à chaque juriſdiction ſon reſſort, ſon pouvoir, de crainte que la lenteur des arrêts ne conſommât ſouvent la ruine des Parties, tandis que les Tribunaux diſputeraient de leur compétence; affermir la ſubordination entre les différens Corps, les différens Membres, les aſſujettir à la plus ſévère diſcipline; car il faut que le vaincu ſoit forcé de dire : Ma cauſe était injuſte, ſi des Magiſtrats auſſi reſpectables par l'auſtérité de leurs mœurs, par l'étendue de leurs lumières, m'ont condamné; leur défendre de juger d'avance de la bonté du droit ou ſur la condition ou ſur la richeſſe des Cliens; leur donner cette fermeté, ce courage ſtoïque

qui brave le crédit des grands Coupables, & les immole aux pieds du pauvre dont ils étaient les oppresseurs; les remplir de sa majesté, de son esprit, de ses vertus: tels sont les premiers soins de Léopold.

Où trouveriez-vous des Ordonnances plus parfaites que les siennes? Faut-il décider de la fortune? faut-il décider de la vie d'un Sujet? Toutes les faces sous lesquelles peut se présenter une affaire sont prévues. Dans quelle occasion la conduite du Juge n'est-elle pas tracée avec une exactitude scrupuleuse, & toujours de la manière la plus convenable? Combien de précautions ordonnées, de peur que l'innocence ne soit immolée sous les apparences & le nom du crime! Mais le crime lui-même ne mourra pas à chaque instant dans une longue attente de son supplice; l'Usurpateur ne dira point dans son coeur avare: ces champs que j'ai ravis sont désormais les miens; trop pauvre, ce n'est point par des pleurs que leur vil maître saurait acheter une lente justice; la marche de la justice est rapide, le prix onéreux de ses oracles modéré. Comme l'absent, la veuve, le pupille sont favorisés! Comme la clarté de la loi désespère l'avide chicane! Ici la pauvreté devient un titre sacré, pour obtenir, sans or, une vengeance plus prompte. Quelle sagesse, quelle humanité perce dans chaque ligne

de nos ordonnances ! oui, sans doute, elles auraient seules assuré le nom de Juste à leur auteur ; mais ce n'est point une vaine renommée que cherche le Duc de Lorraine, c'est le bonheur de son peuple, & chez lui les entreprises utiles succèdent sans relâche aux belles actions.

Cette source intarissable de débats, de troubles, la multitude & la diversité des coutumes dans un même pays, ravagea trop long-temps le nôtre ; Léopold a conçu le projet de le soumettre à des loix uniformes, projet salutaire, mais périlleux, qu'il eût consommé si le ciel n'avait si-tôt marqué le terme de ses jours. Ne voyez-vous point avec quel art il préparait secrètement cette révolution nécessaire ? Une partie de nos Provinces, gouvernée par des usages pleins d'inconstance, de contradictions & d'obscurité, gémissait, abandonnée à d'éternels orages, & des institutions qui devaient affermir la tranquillité, la fortune des Particuliers, étaient la cause même de leurs discordes & de leur ruine. Ces usages viennent d'être anéantis ; le Prince corrige, éclaircit, s'efforce de concilier ceux des autres cantons, leur donne une forme plus durable, & cependant les rapproche par degrés des loix de la capitale ; pareil à ces hommes qui, pour former un canal majestueux & navigable, rassemblent de toutes parts les eaux, & les amènent par une pente in-

sensible dans le vaste lit qu'ils ont creusé. Ces adroites réformes, commencement fructueux d'un dessein non fini, facilitent encore le ministère de la Justice, en précipitent les arrêts; car moins les coutumes sont multipliées, plus les études du Jurisconsulte sont bornées, plus il peut consacrer de momens à juger les Peuples.

Mais à quoi servent les Loix, si le Prince ne les fait observer? Ah! gardons-nous de douter de la vigilance de Léopold. C'est peu de surveiller lui-même les Tribunaux supérieurs, premiers dépositaires de ces Loix; il dit à d'austères Censeurs: Parcourez mes Villes; examinez la vie, les moeurs, l'activité des Magistrats; interrogez sur leur intégrité le dernier des Citoyens; prêtez une oreille attentive à ses plaintes ou publiques ou secrètes; que les opprimés soient aussi-tôt vengés, les abus déracinés, les malversateurs punis; volez, & revenez aux pieds du trône instruire un maître tremblant, & de ce que vous aurez vu, & de ce que vous aurez fait. O tendres inquiétudes d'un père sur le sort de ses enfans! Faut-il donc que chaque Sénateur soit son image vivante? Il le veut au moins. Ne croyez point qu'il attache à la Magistrature une indigne vénalité. Il sait trop que l'homme n'achète jamais d'une moitié de sa richesse le pouvoir de servir ses semblables. Celui que l'or peut décorer d'une dignité, se propose,

en l'acquérant, ou d'annoblir son oppulence *roturière*, ou de s'ouvrir le chemin d'une fortune plus brillante; dans la premiere vue, c'est souvent un efféminé qui cache sous la pourpre la mollesse, l'ignorance la plus honteuse; dans l'autre, il s'engraisse peut-être du sang des malheureux; & pour l'Etat, le Sénateur oisif, le Sénateur avare ou ignorant sont un égal fléau. Les talens vertueux ont seuls droit de prétendre à ce noble emploi; & de même que Charles XII, Prince tout guerrier, était le premier soldat de son Royaume, Léopold, Prince tout citoyen, est le premier Magistrat de son Empire.

Entrez avec moi dans le conseil, contemplez ce Héros, fils, allié de tant de Souverains, ceint lui-même du bandeau royal; toujours assis à la tête du Sénat, quelquefois il se plaît à descendre au second rang; & cette voix qui commande à des milliers d'hommes, ne croit point s'avilir en rapportant devant ses propres Sujets les causes de l'infortuné. C'est ainsi que les Dieux de la Fable, descendus de l'Olympe, souvent se changeaient en simples Bergers. C'est ainsi qu'un grand homme, après avoir donné des Réglemens salutaires, des Ministres zélés à la Justice, était encore l'ame de ces augustes Corps, arbitres de la vie & de la fortune des Sujets.

Maintenant j'ai de plus nobles efforts, de plus

hauts faits à décrire : Jettons les yeux ſur ces branches de la légiſlation, qui, ſemblables à de majeſtueuſes colonnes, ornemens & ſoutiens à la fois de nos Temples, forment l'opulence des États dont elles ſont encore les principaux appuis, ſoit en favoriſant la population, ſoit en ranimant l'induſtrie, ſoit en aſſurant l'ordre & l'aiſance parmi les différentes claſſes de Citoyens. N'attendez pas que j'étale à vos regards une foule d'Ordonnances utiles, mais d'une importance vulgaire. Entre les grands objets qui s'offrent à mon eſprit, je choiſis les plus frappans; je vous dirai : C'eſt en vain que les paſſions tourmentent le cœur de ces enfans; retenus par la crainte de perdre l'héritage d'un père, reſpectant ſes volontés, ils ne contracteront plus, dans un âge encore aveugle, des nœuds mal aſſortis, cauſe fréquente & de leur infortune & du déſordre de leur famille; mais ce père, à ſon tour, dominé par l'avarice, ne pourra déſormais interdire à ſes fils, dans un âge plus mûr, un hymen néceſſaire à leur félicité. Léopold a fixé la durée & de l'autorité paternelle & de l'obéiſſance filiale. Ce pupille dont une majorité précoce feſait la perte, plongé dans la misère, n'accuſera plus de ſes égaremens, des loix qui le rendaient trop tôt maître de ſa fortune; le terme des tutelles eſt ſagement reculé. Cette fille infortunée qui porte

dans ſes flancs le gage de ſon déshonneur, fruit déplorable d'un amour illégitime, loin de tromper la nature pour prévenir le bruit de ſon opprobre, en viendra faire l'aveu, effrayée par l'aſpect du châtiment; & ces Magiſtrats, dépoſitaires de ſon ſecret, chargés de veiller ſur elle, repondront au Prince du Sujet dont elle l'aurait privé par leur faute. Ces habitans, excités par diverſes franchiſes, s'empreſſeront les uns à choiſir des compagnes, à donner des élèves à nos ateliers, des cultivateurs à nos champs; les autres à couvrir la terre d'édifices, ceux-ci à changer des déſerts plantés d'arides bruyères, en guérets fertiles. Et toi, jeune & tendre épouſe, tu ne baigneras plus de larmes ta couche ſolitaire, tremblante pour la vie de ton époux abſent, à qui l'impatience de revoir ce qu'il a de plus cher fait affronter l'ombre dangereuſe des nuits; l'homicide voleur voyant dans tous les Lorrains autant de ſatellites armés par l'eſpoir des récompenſes, pour le ſurprendre & l'enchaîner, a laiſſé nos chemins en ſûreté. Le ſupplice, l'infamie ſuivront le Duel, & cet illuſtre vieillard ne pleurera plus la mort de ſa race entière, aſſaſſinée dans ſon dernier rejetton par la vengeance déguiſée ſous le nom de l'honneur. Ces malheureux qui craignaient de ſe montrer induſtrieux, de donner le jour à leurs ſemblables; peuple avili

d'esclaves dont quelques Seigneurs ou leur Prince même devaient être un jour les héritiers, au mépris de leurs proches, de leurs fils peut-être, ces malheureux délivrés de leurs fers marcheront les égaux des autres Citoyens, s'applaudiront d'être pères ; le Duc de Lorraine sacrifie la moitié de sa richesse; mais ses États ne seront remplis que d'hommes heureux & libres, & c'est assez pour lui. Oh! qui peindrait dignement, qui pourrait compter les exploits de ce Législateur! Imaginez tout le bien qu'on peut faire aux humains par le secours des Loix ; Léopold en a fait davantage.

Que dis-je? sans les mœurs, quels biens sauraient produire les plus florissantes, les plus sages loix, ou plutôt de quels maux ne sont-elles pas l'origine? les assassins, les brigands sont punis? leur trépas diminue le nombre des sujets? en voit-on moins de vols, moins de meurtres? Le particulier s'enrichit? il en aime davantage la débauche, le faste, avant-coureurs certains de sa ruine prochaine. L'État se peuple? mais c'est de méchans. Eh! comment pourrait subsister une société composée de pervers? Avouons-le donc, Messieurs, les Loix peuvent donner un moment d'éclat aux Empires; mais les mœurs seules en assurent la durée : disons plus, les loix n'ont de force, de véritable utilité que par les mœurs.

Aussi leur rétablissement est-il un des premiers vœux de Léopold; & sous le meilleur des Princes, le plus fortuné des Peuples doit être encore le plus vertueux.

S'il est vrai qu'une licence effrénée accompagne toujours les longues guerres & le bouleversement des États; que l'extrême misère, comme l'expérience l'atteste, déprave les ames; si les cœurs corrompus sont capables des plus horribles excès; enfin si l'impunité multiplie les crimes & les coupables; hélas! avant Léopold, quel théâtre affreux de vices, de déréglemens étaient nos Provinces! Mais jettons un voile sur le tableau de cette dépravation générale: Fils barbares! est-ce à nous de divulguer les égaremens de nos pères? Considérez au contraire la vertu rappellée sur nos bords, d'où l'avait bannie le malheur des temps: voyez la bonne foi, la confiance refleurir dans le commerce; l'indulgence, l'union régner entre les artistes; la franchise, la droiture, & non cette politesse étudiée, masque ordinaire de la perfidie, triompher dans la société. Avec quelle bienveillance l'Etranger est accueilli! quel empressement à secourir les malheureux! Ne diriez-vous pas que les Lorrains sont une nation de Sages & de Frères? Changement extraordinaire dont la gloire est encore due à Léopold! que ne peuvent le génie

& l'amour du bien, unis à l'autorité suprême! La concorde établie dans le sein des familles, tous les ordres de l'État sagement policés, l'indigence publique convertie en richesse, la Religion protégée, les plaisirs, les festins du Peuple réglés par de sévères Ordonnances, la débauche proscrite, le jeu discipliné; mille autres sources de corruption anéanties, une paix constante, tout concourt à cette réforme des moeurs, déjà corrigées par les grands exemples dont le Souverain étonne la Patrie. Eh! quelle influence n'ont point les Actions des Têtes Couronnées sur les moeurs de leurs Sujets! Ce Courtisan, ce Ministre qui contemple sans cesse dans ce Héros un Maître uniquement occupé de la félicité commune, s'y dévoue à son tour, par ambition même, devient désintéressé, bienfaisant, s'approprie, si j'ose le dire, l'ame du Prince; & le Citoyen, servile imitateur des Grands, ne trouvant plus en eux des hommes dédaigneux, trompeurs, se rend à son tour plus humain envers ses égaux; les vertus du Chef se communiquent à la Nation entière; ce sont des feux rapides qui courent d'arbre en arbre, & se répandent sur une forêt immense.

Au milieu de ces révolutions étonnantes, le caractère des Lorrains, dénaturé durant ce siecle d'infortune, qui précéda le règne de Léopold,

se développait, se décidait insensiblement. De la culture assidue des arts renaquit notre aptitude pour y réussir; du souvenir de nos misères passées, cette économie domestique, calomniée par nos ennemis sous le nom d'avarice; des encouragemens prodigués aux talens, cette émulation héréditaire & naturelle, qui de nos jours semble dégénérer en jalousie. L'activité, l'industrie réveillées & nourries par nos loix, devinrent des qualités nationales. On vit reparaître cette tendresse exclusive, ce dévoûment mêlé de fanatisme, en faveur de nos Princes, trésor sacré dont Louis a si justement hérité; Louis, ce Monarque trop magnanime pour faire un crime à nos contrées de vouer encore au Sang de leurs anciens Maîtres une reconnoissance immortelle; en un mot, tout ce que vous étiez alors, tout ce que vous êtes aujourd'hui, Lorrains, vous le devez à Léopold.

Mais osons le dépouiller du diadême, de la pourpre, de tout cet appareil de grandeur, vains ornemens qui cachent peut-être les défauts d'un corps défiguré; contemplons l'homme. Est-ce-là ce Prince de qui la politique fait le destin de la Lorraine & l'étonnement de l'Univers? O candeur, ô simplicité vraiment digne des premiers âges! Que j'aime à le voir seul, & dès l'aube du jour errant sur les places de cette Capitale

Capitale où tant d'édifices somptueux annoncent sa magnificence & sa générosité, au lieu d'une garde farouche, environné de l'amour des Citoyens, dont la plupart lui sont connus, ainsi que César connaissait ses soldats, les appellant par leur nom, conversant avec eux comme avec ses Pairs, caressant les fils dans les bras de leurs mères; bien différent de ces automates couronnés, qui, n'ayant rien d'un Roi que l'orgueil & le titre, croiraient dégrader la dignité souveraine, s'ils daignaient regarder un sujet, & qui, descendus de leur rang, seraient en effet les plus vils des humains! Si je le suis auprès de son auguste Épouse, j'admire avec transport, & les égards touchans qu'il lui prodigue, & l'attachement sincère qui l'unit avec elle! Ah! les tendresses de l'hymen sont-elles donc faites pour ces Arbitres du monde? Et ne dirait-on pas souvent qu'ils aiment mieux être malheureux, que de ressembler, même dans leurs plaisirs, au reste des humains? C'est une amie & non point une esclave que Léopold veut posséder dans son heureuse Compagne. Si le Ciel sensible aux vœux de ses Peuples, le fait revivre tant de fois dans les fruits nombreux de ses fortunées amours, il sera le modèle des pères, & les embarras du Trône ne l'empêcheront point de cultiver de ses propres mains ces foibles arbrisseaux, sa plus chère

eſpérance. Oh ! qui ne verſerait des larmes d'admiration en voyant ce Grand Homme ſe métamorphoſer en auteur, recueillir dans les bons ouvrages les maximes les plus capables de former l'ame & d'orner l'eſprit, raſſembler celles que ſon expérience & ſon cœur lui ont dictées, les enſeigner à ſes enfans, les conduire lui-même dans nos Temples, où, confondus dans la foule par ſes ordres, ils apprennent, jeunes encore, cette vérité redoutable & trop ignorée des Grands : que tout élevés qu'ils ſont, les Princes deviennent les égaux des autres hommes devant l'Auteur de la nature.

Laiſſez-les croître ſous les yeux d'un ſi tendre père, ces nobles rejettons d'une race fertile en Héros ; bientôt ils effaceront la gloire de leurs Ancêtres. Tu ſeras conſolée, malheureuſe Germanie : tu diſais en ton cœur dévoré d'allarmes : Elle va donc s'anéantir pour moi cette Tige fameuſe de grands Princes, qui m'a ſi long-temps protégée ſous ſon ombre ! Tous mes bienfaiteurs, avec mon dernier Maître, deſcendront au tombeau ! Hélas ! déchirée par d'éternelles guerres, toute ſanglante encore de mes profondes bleſſures, je tomberai, veuve de mon Souverain, de même qu'une chaſte épouſe, aſſaſſinée par de barbares ſoldats, peu ſatisfaits d'avoir oſé ſans pitié l'outrager près du cadavre fumant de l'objet

de ses amours! Quel Homme, quel Dieu ranimera mon corps expirant? Une jeune beauté me reste, hélas! unique espoir de vingt Peuples désolés! Oh! qui viendra du moins lui donner un époux dont la main tutelaire puisse essuyer mes larmes & repousser loin de moi cette mort qui menace ma tête! Tes voeux, tes vœux enfin sont exaucés: le sang de Léopold doit se confondre avec le sang de tes demi-Dieux. Déjà François uni à Thérèse adoucit tes longs désespoirs par le bruit de sa valeur, & se place au rang des Césars, héritage promis à son ambition par l'Auteur de ses jours. La moitié de l'Europe, heureuse sous ses loix, le proclame son père. Entendez-vous sur les rivages du Rhin les cris effrayans de l'Aigle germanique? C'est son frère belliqueux; c'est un autre Alexandre qui marche au combat: les Français mêmes, quoique ses ennemis, se voyent forcés de chanter son courage. Plus loin, l'Ottoman frissonne & fuit à son aspect: les mères dans Vienne triomphante racontent à leurs enfans les exploits du second appui de l'Empire. Ici Bruxelles, orgueilleuse de le posséder, admire en son Protecteur un nouveau Titus. Les arts, rassemblés autour de lui, fleurissent à sa voix, impriment ses vertus dans la mémoire des hommes; & le monde, en proie à tant de tyrans, s'avoue redevable à Léopold de deux héros véri-

tables. Un jour le Dieu qui préside au sort des États, comme s'il avait résolu de leur accorder toujours de bons Rois, mêlera ce sang précieux au sang de tous les Maîtres de la terre : la France, plus chérie de ce Dieu qu'aucun autre Royaume, en recevra la partie la plus pure ; & le plus aimé des Bourbons, en adoptant la fille des Lorrains, confessera qu'il a trouvé une rivale dans l'art de conquérir les cœurs.

N'en doutez point, Messieurs, le fils de Charles V. lisait dans l'avenir cette grandeur éclatante, destinée à sa Maison, & sa moindre gloire n'est pas de l'avoir préparée, d'en avoir rendu dignes tous ses enfans.

On nous dit sans cesse que l'amitié fuit les Princes : maxime cruelle, mais qui ne peut concerner que les méchans couronnés : en effet, quel Monarque bienfaisant ignora ses plaisirs ? Ne suffit-il pas au contraire, pour s'assurer de la bonté d'un Souverain, de demander : A-t-il des amis ? Ah ! qui jamais en eut davantage que mon Héros ? qui fût meilleur ami ? Laissant à ses actions le soin d'annoncer un Roi respectable, il se montrait aux confidens de son cœur, tel qu'il était sorti des mains de la nature : manières douces, prévenances délicates, confiance affectueuse, aimable sincérité, tout les enchaînait à Léopold. Capable d'un emportement, mais

prompt à réparer l'injure avec cet art qui nous rend plus cher celui dont nous l'avons reçue, il leur fesait oublier le maître, se rabaissait à leur niveau, & vivait avec eux dans cette égalité qui forme & nourrit l'union des ames.

Accompagnons-le dans cette Cour brillante, où des deux bouts du monde accourent les Étrangers : quelle noblesse imposante, mais en même temps quelle familiarité ! Il écoute, & son silence donne de l'esprit ; il parle, & tout le monde admire la richesse, les agrémens du sien. L'artiste, le savant, le littérateur, le guerrier s'étonnent également de l'étendue, de la variété de ses connoissances ; il eût été grand dans tous les états. Honore-t-il quelqu'un d'une grace ? Persuadé qu'il en coûte bien plus aux ames les moins délicates d'implorer, de recevoir, qu'aux ames les plus avares de répandre des bienfaits, il n'attache pas aux siens cette humiliante & superbe pitié, cette morgue dédaigneuse qui fait trouver aux malheureux les secours accordés à leurs peines mille fois plus cruels que leur infortune même. Léopold donne en Roi, avec les ménagemens d'un Sage & la tendresse d'un Ami. Ses refus mêmes ont toute la douceur des largesses. Un seul de ses regards vaut une récompense. Avez-vous manqué de reconnoissance envers lui ? S'il l'apprend : *Je ne puis*, dira-t-il, *leur reprocher leur in-*

gratitude; en les comblant de biens, c'est moi seul que j'obligeai. Alarmé de sa générosité prodigue, si son Ministre lui représente qu'il se ruine pour ses Sujets; vérité singulière, mais plus rare encore dans l'histoire des Princes! je l'entends qui s'écrie: *Ah! j'en serai bien plus riche, mes sujets seront plus fortunés!* Qui sut compatir davantage aux maux d'autrui? qui garda plus de constance dans les revers? La mort frappe entre ses bras un Fils, cher & premier gage du plus beau lien; il le perd, & déjà ses jeunes mains aidaient un Père à conduire les rênes de l'Empire; toute la Nation désespérée gémit & redemande aux Cieux une Tête si précieuse; Léopold seul dévore ses plaintes, & ne semble touché que des tristes regrets de son Peuple. Mais les flammes embrasent-elles ses Palais, plus faible cette fois, il arrose leurs débris de ses pleurs. Quel en est donc l'objet? ô grandeur! ô tendresse! ô que ma voix ne peut-elle en cet instant retentir autour de tous les Trônes de l'univers! Le fils des Rois pleure la mort d'un artisan qui, se précipitant à travers les feux, jaloux de fermer un passage à leurs tourbillons rapides, & de conserver au moins à son Maître une moitié de ces pompeux édifices, a péri, victime de son zèle; il le pleure, & lorsqu'il a comblé de richesses & des plus nobles titres ses malheureux enfans, il ne croit

point avoir payé la vie d'un Citoyen ſi fidèle. Philoſophe ſenſible, il chérit tous les humains, les ſert, & vit heureux de leur bonheur, effet glorieux de ſes travaux.

Tel parut, durant le cours de ſes années, ce Mortel en qui le Très-Haut aimait à ſe montrer aux Lorrains. Ah ! ſi dans un âge où les Fronts couronnés ſongent à peine qu'ils ſont nés les protecteurs & non les fléaux de leurs ſemblables, il avait fait ſortir de leurs ruines nos provinces abandonnées, ſi, non content de leur avoir ſacrifié juſques à ſes penchans, il les avait miſes à couvert des aſſauts de la guerre, & familiariſé avec l'abondance, des Peuples qui ne la connaiſſent plus ; ſi les arts, les mœurs, les loix, notre caractère même, ſi tout ce qui peut contribuer à la gloire, à la félicité des Royaumes nous avait été rendu par ſes ſoins ; s'il était à la fois le Père de l'État & du Particulier, Homme auſſi parfait qu'habile Souverain ; que ne devait-on pas encore attendre de lui ! Mais, hélas ! cet If ſtérile qui ne prête pas même un ombrage favorable à ſon cultivateur, ſurvit à des ſiecles entiers, & le palmier généreux qui protège ſous ſa verdure le repos des paſteurs, & les nourrit en même temps de ſes fruits abondans, tombe après quelques hyvers : parlons ſans figure. Les tyrans coulent de longs jours, & les bons Princes

ne font qu'apparaître aux hommes. Le jour redoutable eſt venu : au midi de ſes ans, Léopold voit s'approcher ſa dernière heure. La Lorraine entière demeure muette à force de douleurs. Il expire en proférant ces paroles; écoutez tous, Lorrains, c'eſt Léopold qui parle ainſi : *Je meurs avec le regret de n'avoir pas fait à mon Peuple tout le bien que je pouvais lui faire.*

Il fut un Pays où les Sujets avaient le droit de juger leur Maître au moment où la Providence rappelle les Monarques, pour leur demander compte de leurs actions. Ils s'aſſemblaient en foule autour de ſon corps, expoſé ſur les bords du tombeau. Celui-ci inſultait à ce cadavre malheureux, en diſant : ma famille innocente fut empoiſonnée par tes ordres ; celui-là s'écriait : il m'a ravi mon bien ; cet autre : les hommes étaient à ſes yeux de vils troupeaux ; tous les condamnaient à devenir la proie des oiſeaux dévorans. Mais s'il avait été juſte, alors toute la Nation, les cheveux épars, jettant des cris affreux, ſe réuniſſait pour le pleurer & lui dreſſer de ſuperbes mauſolées : les Orateurs faiſaient retentir les Temples du bruit de ſa gloire. Eh bien ! le temps qui s'eſt écoulé depuis la mort de Léopold, nous donne le privilège dont jouiſſaient ces peuples. Nous n'avons point à craindre le reſſentiment de ſes fils. Son ſceptre eſt briſé,

ſon trône, anéanti. Il eſt ici des Citoyens de tous les ordres ; les uns ont vécu ſous ſes loix ; les autres ont appris de leurs pères l'hiſtoire de ſon règne. Qu'ils ſe lèvent ; & vous, Ombre de Léopold, ſortez de la tombe ; venez recevoir le tribut de malédictions ou de louanges que vous doit cette auguſte aſſemblée. Parlez, Citoyens, parlez : cette grande Ombre eſt ici préſente. Qu'avez-vous à reprocher à Léopold? Aucun de vous n'élève la voix? Qu'avez-vous à reprocher à Léopold? Par-tout où je porte mes regards, je vois des viſages interdits ? de vaines larmes couler? Ingrats! vous oſez outrager votre Bienfaiteur par ce ſilence injurieux ? Parlez ! Qu'avez-vous à reprocher à Léopold? Hélas! je vous entends, vous n'avez rien à reprocher qu'au Ciel qui moiſſonna trop tôt ſes jours. Pleurons donc. Ah! pleurons ſur ſa cendre, célébrons tous cette Ombre ſublime que ma voix vient d'évoquer. Tranſmettez à vos Fils ce faible monument que j'oſai lui vouer, comme le dépoſitaire fidèle des regrets & de la reconnaiſſance des Lorrains ; & dites avec moi : Puiſſent les Éloges des Souverains être toujours auſſi ſincères, auſſi bien mérités !

DIATRIBE

Au sujet des Prix Académiques.

JE me promenais ces jours passés dans une forêt voisine de Paris, seul, les tragédies de *Racine* en main. J'étudiais l'art de penser & d'écrire en vers dans ces antiques chef-d'œuvres qu'on lit encore avec avidité, lorsqu'on les sait par cœur. Ce plaisir me faisait oublier les langueurs de ma santé, & charmait l'ennui de ma promenade solitaire. Un jeune homme, prétendu Poëte, errant dans cette forêt, je ne sais par quel hasard, le front rehaussé d'une couronne académique, daigna m'apercevoir & même m'aborder. Eh bien, me dit-il d'une voix haute avant de me saluer, *cadençons*-nous toujours des vers? Je le connaissais à peine: surpris qu'il ne s'informât point de ma santé, selon l'usage, je voulus lui faire sentir le ridicule de ce début pédantesque. Je lisais d'ailleurs sur son front, dans ses yeux, l'impatience de réciter des vers nouveaux nés qui pesaient à sa mémoire, & j'étais fort aise de m'épargner le tourment de les entendre. Monsieur, lui répondis-je, je suis depuis long-temps valétudinaire. — Nous avons

fait au moins de la prose pour le concours de cette année? — Monsieur, hier encore je pensai mourir. — J'arrive de la campagne où j'ai poli quatre épîtres philosophiques pour le concours de l'année prochaine; maintenant je me délasse à composer une tragédie. — Monsieur, mon Médecin m'ordonne les bains & l'exercice. — Vous tournez assez bien le vers, je suis jaloux de votre suffrage; je vais vous lire une épître sur la Chimie, dans ses rapports avec l'Eloquence. Ce sujet sans doute vous paraît admirable & bien académique? Il me fut impossible d'échapper au supplice d'entendre cette lecture que j'avais d'abord, mais vainement, prévue. Son ouvrage recité, je gardais le silence. — Qu'en pensez-vous, me dit-il; ces vers ne sont-ils pas supérieurement tournés? Je lui parlai encore de ma santé languissante; mais il avait juré de ne point comprendre mes plaisanteries, & ne s'apercevait pas de ma répugnance à converser avec lui sur des objets littéraires. Ivre de ses vers, se prodiguant lui-même l'encens que je ne lui donnais pas; sans cesse il répétait des tirades de son éternelle épître, comme pour avertir les passans qu'il était Auteur. Je tentai plusieurs fois encore de détourner la conversation sur des choses étrangères à la poésie; mais quand je lui disais: Convenez, Monsieur, que ce bois est magni-

ſique ; il me répondait : L'Académie aime les beaux vers. Enfin déſeſpérant d'engager ce candidat philoſophe à changer d'entretien, je me vis à regret forcé de parler d'un art que tout le monde cultive aujourd'hui, & que peu de perſonnes étudient ſérieuſement.

Le Poëte *Lauréat* continuait d'effrayer les oiſeaux de ſes vers ; je l'interrompis, & lui montrant les chef-d'œuvres que j'avais dans les mains, & qui m'accompagnent toujours dans mes promenades écartées, je lui dis froidement : Pour moi, Monſieur, je ne compoſe plus depuis que je ſais étudier ; mais ſi le beſoin d'occuper & d'exercer mon eſprit réveille jamais ma première manie, je me garderai ſur-tout de rimer des épîtres pour les combats académiques. Ce n'eſt pas la crainte de trouver des juges prévenus ou injuſtes, qui m'a fait embraſſer cette ſage réſolution : je ſais que nos Sénateurs littéraires ſe piquent d'une juſtice incorruptible. Jamais les prix ne ſont décernés avant que le concours ſoit ouvert ; jamais les combattans n'ont été d'avance connus de leurs juges ; jamais aucun des pairs du Parnaſſe ne s'eſt complaiſamment chargé de lire lui-même, en préſence de l'aſſemblée fatale, l'ouvrage d'un protégé, de le prôner, de le ramener ſur le tapis verd, lorſqu'à la pluralité des voix, cet infortuné poëme aurait été proſcrit ;

jamais l'esprit de parti n'a fait rejeter les productions d'*un insurgent anti-philosophe*; non, jamais *Mesdames Telles*, qu'on accuse faussement de tenir bureau de philosophie, n'ont *arrhé* les suffrages du parlement littéraire en faveur d'un adepte nouveau né: ces faits sont incontestables; si les railleurs les nient, les railleurs ont tort; vous le savez, Monsieur, vous qui fûtes si justement couronné; mais des motifs fondés sur un amour-propre bien entendu, des réflexions saines sur la nature des Ouvrages en vers que l'Académie honore de sa préférence, une foule de raisons plus puissantes les unes que les autres, décideront toujours l'homme jaloux d'une vraie gloire, & qui s'intéresse au sort de la poésie, à ne point se battre avec une troupe d'enfans pour la médaille périodique!

— Qu'il ne saurait obtenir!

— Peut-être; mais daignez m'accorder un moment de silence; je n'ai point de vers à vous lire. Vous êtes persuadé sans doute que les couronnes littéraires sont très-utiles aux progrès de la poésie?

— Eh! qui n'en serait pas convaincu? Les prix académiques enflamment la jeunesse lettrée d'une noble émulation; les prix académiques sont des récompenses encourageantes pour le génie naissant; les prix....

— Point d'éloquence académique ; raisonnons sans enthousiasme. Cette noble émulation que répand sur le Parnasse l'espérance d'obtenir le rameau d'or, a-t-elle enfanté quelque génie extraordinaire, vous excepté ? a-t-elle produit un ouvrage cité avec honneur dans les fastes de la poësie, votre épître exceptée ? Nommez les athlètes illustres, dont la force poétique s'est développée, s'est affermie dans l'arêne académique, vous encore excepté ? On remarque depuis longtemps que ces palmes annuelles ne sont jamais échues qu'à des talens médiocres, vous encore, vous seul excepté ? Cette observation constante prouve seule l'inutilité de vos jeux littéraires. Des talens médiocres feront-ils marcher la poésie Française vers sa perfection ?

Mais pour qui sont fondées ces couronnes ? est-ce pour des Poëtes ? est-ce pour des Ecoliers ? Si c'est pour des Poëtes, pourquoi l'Académie n'assigne-t-elle pas à leur Muse des sujets dignes de l'attention publique, & dont l'importance ou la difficulté puisse honorer les plumes savantes qui voudront les traiter ? Si c'est pour des Ecoliers, comme leurs juges le publient toutes les années, je vous le demande, Monsieur, est-il décent que les chefs au moins apparens de notre littérature, soient chargés de couronner avec pompe, en présence de l'élite de la nation assemblée, des

empereurs de Collège ? Ainsi donc ces prix si vantés ne sont pas seulement indifférens aux progrès de la poësie, mais ils dégradent encore les nobles mains qui les dispensent. Maintenant dites-moi s'il sied à l'homme sensé de descendre dans ce champ clos littéraire, & d'y perdre des lances dont il peut faire un usage plus utile à sa réputation ?

L'apprentif philosophe me regardait du haut de son orgueil, & dans sa colère académique, il me dit avec un air de mépris : *Je reconnais l'envie à ce discours critique.*

— Vous devez, Monsieur, reconnaître la vérité & l'amour d'un art que je vois à regret courir vers sa chûte, accélérée encore par cette émulation corruptrice qu'inspire aux jeunes auteurs le desir universel de conquérir une pomme dans ce jardin des *Hespérides*. Cette ambition puérile enracine de plus en plus le mauvais goût, dont le champ de la poësie est généralement infecté. En effet, parcourez les ouvrages en vers honorés du suffrage de l'Académie, depuis qu'un laurier, prétendu immortel, croît tous les ans au Louvre, quoique tous les ans moissonné ; que verrez-vous ? Des déclamations vagues, sans dessein, sans liaisons, sans but; des rapsodies plates ou emphatiques, qui ne peuvent être appliquées à aucun genre ; des poëmes bâtards auxquels les auteurs

eux-mêmes ne ſauraient donner un titre, un nom qui leur ſoit propre. Ces vérités n'ont pas beſoin de preuves; faut-il cependant vous les démontrer par des exemples? Choiſiſſons les ouvrages fameux, au moins par leurs diſgraces, de ce Poëte putatif qui, de prix en prix & de chûte en chûte, eſt tombé dans l'Académie. Comment appellerez-vous ſa déclamation intitulée *le Poëte*? Elle eſt, s'il m'en ſouvient, décorée du modeſte nom d'Epître; mais ce poëme hermaphrodite eſt écrit tantôt du ſtyle de l'épopée, tantôt du ſtyle de la tragédie, ſouvent du ſtyle de la ſatire. Or la ſimplicité, qui toutefois n'exclut pas la nobleſſe, doit caractériſer le ſtyle de l'épître ennemie de l'emphaſe; cette pièce n'eſt donc point une épître? Chaque genre a ſon ſtyle particulier; les mêmes penſées doivent être exprimées différemment dans des ouvrages d'un genre différent; tel mot eſt le mot propre dans une tragédie, qui ne l'eſt point dans une épître. Ces règles, fondées ſur le bon ſens, ſont aujourd'hui trop oubliées, ſur-tout par M. *de la Harpe*, qui cependant, de dix jours en dix jours, régente par extraits *la haute & baſſe littérature*. Tous les écrits du ſiècle ont la même phyſionomie, la même couleur, le même ton. Une fauſſe élévation règne également dans toutes nos poéſies. On craint de donner à ſon ſtyle cet air de familiarité

liarité noble ou naïve que les Anciens recherchaient, & toujours inſéparable du vrai, du naturel, & du ſublime. Gardez-vous de croire que cette familiarité de ſtyle rejette la nouveauté des expreſſions ou l'audace des métaphores. N'avez-vous pas cent fois obſervé que le peuple même emploie dans la converſation des mots ſi hardis, ſi originaux, qu'ils vous paraîtraient encore préſomptueux dans un Ouvrage du genre le plus élevé? Mais le ſtyle peut être emphatique, ſans être original ni hardi. Tel eſt le ſtyle de cette déclamation épiſtolaire dont je vous parle. D'ailleurs a-t-elle un but marqué? Oui, ſans doute, répondra M. *de la Harpe*, c'eſt de montrer *les caractères* diſtinctifs du Poëte, les ſignes auxquels on doit le reconnaître. O le plaiſant Auteur, qui d'un ſujet d'Ode va faire une Epître ampoulée! Et cette pièce de lignes mal rimées ſur la navigation, quel nom lui donnerez-vous? M. *de la Harpe* a bien pu la baptiſer du nom faſtueux d'Ode; mais le ſtyle, la marche, le plan, le ſujet même de cette rapſodie annoncent-ils une Ode? A la vue de ce titre vague, *La Navigation*, vous imaginez d'abord que l'Auteur va compoſer un Poëme didactique, ou quelque traité ſur la marine. M. *de la Harpe* a beau s'écrier ſans ceſſe, *qu'entends-je? que vois-je?* le lecteur lui répond: J'entends, je vois un rimailleur qui n'a jamais

ſoupçonné les premiers élémens du genre lyrique.
Peindre eſt l'objet général de la Poéſie ; chanter eſt l'objet particulier de l'Ode : cette ſorte de Poëmes exclut les ſujets d'une vaſte étendue, tels que *la navigation*, parce que l'enthouſiaſme du Poëte ne pouvant ſe ſoutenir long-temps, une Ode doit être néceſſairement courte. Auſſi voyez-vous dans les Anciens, des Odes d'un genre élevé qui n'ont pas trente vers. Les ſujets qui jettent inévitablement l'Auteur dans une foule de deſcriptions continues, qui l'entraînent dans un amas ridicule de définitions métaphyſiques, de ſentences morales, ſont également réprouvés par ce genre. Auſſi je me garderai bien d'imiter ces rimeurs qui ſe tuent à compoſer des Odes ſur *l'ambition*, *la jalouſie*, *l'enthouſiaſme*, *&c.* *La Motte* a toujours choiſi de pareils ſujets, & *La Motte* a toujours rimé des Odes médiocres. L'Ode doit être une eſpèce de drame ; le pathétique eſt l'ame de ſes chants : c'eſt là qu'il faut étaler la pompe des images, l'audace des mouvemens & des expreſſions, l'harmonie des périodes ; c'eſt là que *tout oſer eſt le droit du Peintre & du Poëte.*

Le voyage de *Colomb* put fournir la matière d'une Ode ; un homme plus inſtruit que M. *de la Harpe*, qui ne ceſſe d'étaler dans ſa Gazette l'affiche du ſavoir, eût choiſi ce ſujet. Alors les détails de la navigation entreraient dans le corps

de l'Ouvrage, comme des ornemens accessoires; les descriptions, ménagées avec art, seraient, comme elles doivent l'être en effet, une sorte de délassement pour le Poëte, fatigué d'une inspiration trop suivie, & pour le lecteur, souffrant de le voir sans relâche lutter avec le Dieu qui l'agite & l'opprime. Autant de fois que vous ne prendrez pas pour guides ces principes invariables, autant de fois vous ferez, au lieu d'une Ode raisonnable, une déclamation puérile & semblable à celle que M. *de la Harpe* a rimée sur la navigation.

Il est inutile de vous citer tous les Ouvrages couronnés qui sont des monstres académiques, sans forme & sans nom. On ne doit pas être étonné qu'un essaim de jeunes Auteurs qui font d'abord des vers par manie, ensuite par habitude, sans avoir jamais étudié l'art difficile qu'ils dégradent; on ne doit pas être étonné, dis je, qu'ils produisent au concours des avortons de Poëmes, dont personne ne peut deviner le genre & le dessein; mais ce qui surprend les gens de goût, c'est de voir l'Académie justifier ce désordre littéraire, en accordant une préférence scandaleuse à ces poésies vagues & sans objet. C'est ainsi qu'elle a rendu funeste aux Lettres une institution qui pouvait contribuer à leurs progrès. Ces jeunes Auteurs étaient nés peut-être

avec de grands talens pour la Poésie; mais vos couronnes ont tenté leur ambition : d'abord ils ont perdu un temps précieux pour l'étude, à combattre infructueusement. Dominés par cette fausse idée, qu'un prix obtenu peut commencer une réputation, impatiens de leur obscurité, irrités par leurs défaites, ils se sont obstinés dans leur ambition, & pour vaincre, ils ont cherché à modeler leurs Ouvrages sur les Ouvrages victorieux, à conformer leur goût au goût de leurs juges; une victoire leur a donné le désir d'une autre victoire. Ainsi, de prix en prix, ils ont vieilli en faisant des efforts pour corrompre leur goût, & sont parvenus en effet à dépraver les talens dont la nature les avait enrichis. Je vous parle, Monsieur, avec franchise; vous pouvez dénoncer un jeune audacieux à la vengeance de l'Académie. Je la respecte infiniment; mais plus je l'honore, plus je dois croire qu'elle me pardonnera mon zèle pour la Poésie. Je suis même persuadé que plusieurs de ses Membres gémissent comme moi sur le mauvais goût des Ouvrages qui sont soumis à leur décision : si toutefois ils s'offensent, par esprit de parti, de ces observations que vous pouvez leur communiquer, j'en suis consolé d'avance. *J'aime beaucoup Platon, mais plus la vérité.*

— C'en est trop; quelle rage avez-vous de diffamer nos couronnes, & que vos diatribes sont longues!

— Comme vos Epîtres, je l'avoue.

— Ainsi, pour le bien de la Poésie, vous proscrivez nos jeux littéraires.

— Non, Monsieur, les encouragemens pour les gens de Lettres ne sont déjà que trop rares. Je souhaite au contraire que vos lauriers croissent avec quelques branches d'or de plus. N'est-il pas scandaleux que l'Imprimeur de l'Académie, s'appropriant les Ouvrages couronnés, soit pensionné aux dépens des Poëtes qu'elle daigne illustrer par son suffrage? Ils combattent pour un prix; ce Libraire seul l'obtient: mais je souhaite en même temps qu'elle rende utile aux Lettres ces luttes poétiques.

Si j'avais comme vous, Monsieur, l'honneur d'approcher des Immortels, j'oserais leur dire: Souverains Seigneurs du Parnasse, il n'est point en votre pouvoir de réformer la génération présente des Rimeurs; mais comme la jeunesse littéraire débute presque toujours par solliciter les couronnes dont vous êtes les dispensateurs, vous pouvez former au bon goût une génération nouvelle, & préparer à la Poésie un règne plus brillant. Abandonnés à leur génie encore *enfant*, ces Poëtes futurs se perdent sur les traces de leurs prédécesseurs, & n'offrent pour tribut annuel à votre immortelle Compagnie, que des rapsodies sans nom. Que le sujet & le genre des Ou-

vrages admis aux combats littéraires dont vous êtes les juges, cessent désormais d'être libres; les poésies qui vous seront présentées seront moins vagues, & le Public enfin saura quel nom leur donner; d'ailleurs quelques grands Hommes que vous soyez, vous êtes hommes enfin; dans cette multitude d'Ouvrages différens de genre & de sujet, il est presque impossible de choisir celui qui mérite la préférence; vous pouvez vous tromper, & pour être une erreur, un choix mal fondé ne cesse pas d'être une injustice; mais quand les athlètes académiques seront assujettis à traiter le même sujet, vous pourrez facilement comparer leurs productions, déterminer celle dont le mérite sera supérieur au mérite de ses rivales, & vous serez justes plus à votre aise.

L'Académie a, dit-on, ses années d'indulgence & ses années de sévérité. Plus d'années d'indulgence. L'indulgence nuit aux vrais talens, parce qu'elle les rend paresseux & moins difficiles sur leurs productions; les talens médiocres n'en méritent point, il faut les étouffer: quiconque ne fait point honneur aux Lettres les dégrade.

La rime, appauvrie & méprisée universellement, réclame votre appui; elle n'est point un ornement accessoire dans notre Poésie; une mauvaise rime est un solécisme en vers; c'est sans

fondement que nos Auteurs rejettent sur elle la monotonie de leurs Ecrits. Les Latins rimaient comme nous, si ce n'était point par les sons, c'était par la prosodie. Ces dactiles, ces spondées qui reviennent sans cesse à la fin de leurs vers alexandrins, ne sont-ils pas de véritables rimes? Vengez donc la rime française; accoutumez à son joug cette jeunesse encore docile; qu'un Ouvrage mal rimé n'obtienne jamais le prix: on peut, sans injustice, présumer plus de talens dans un Poëte esclave de la rime, que dans celui qui la néglige, parce que l'exactitude des rimes annonce un travail obstiné, & la fidélité aux principes des anciens. Mais que la raison soit encore plus sacrée que la rime; rejetez sans pitié les Ouvrages qui n'auront point le style propre au sujet; que les gens de goût ne soient plus condamnés au supplice de lire des Epîtres chantées avec l'enthousiasme de l'Ode, & des Odes écrites avec la simplicité didactique de l'Epître. Vous êtes responsables envers la Nation, du goût des Poëtes naissans; épargnez aux amateurs de la Poésie les volumes d'ennui dont ils sont menacés par cette jeunesse, héritière du faux esprit des grands Hommes du jour, & que le plus beau, le plus utile des Arts refleurisse par vos soins.

Le défenseur des Prix académiques affectait de m'écouter avec indifférence. A ces vaines

déclamations, me dit-il, qui ne vous reconnoîtrait pas? Oui, vous êtes ce Satirique qui diffama son siècle en vers imposteurs. Tous les Ouvrages modernes sont à vos yeux médiocres ou déteſtables; vous n'aimez rien.

— Monſieur, c'eſt que mes ennemis composent & que mes amis ſavent lire.

A cette réponſe inattendue, il fronça le ſourcil, & partit ſans me dire adieu.

J'ai l'honneur d'être, &c.

GILBERT.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *les Œuvres de feu M. Gilbert*. A Paris, ce 16 Décembre 1786

DE SAUVIGNY.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le sieur LEJAY, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage intitulé : *les Œuvres complettes de Gilbert, précédées d'un Precis Historique de sa vie ;* s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre par tout notre Royaume pendant le temps de cinq années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ses hoirs ou ayans causes, à peine de saisie & de confiscation des exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la première fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages, & intérêt, conformement à l'arrêt du Conseil du 30 Août 1777, concercernant les Contrefactions. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beau caractère, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilège ; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura

été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le sieur DE LAMOIGNON, Commandeur de nos Ordres; qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit sieur DE LAMOIGNON. Le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseiller-Secrétaire, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Versailles le neuvieme jour du mois de Mai, l'an de grace mil sept cent quatre-vingt-sept, & de notre règne le treizième. Par le Roi, en son Conseil. *Signé*, LE BEGUE.

Registré sur le Registre XXIII de la Chambre Royale & Syndicale des Libr. & Impr. de Paris, N°. 3260, fol. 250, conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilège; & à la charge de remettre à ladite Chambre les neuf Exemplaires prescrits par l'Arrêt du Conseil du 16 Avril 1785.
A Paris, le 22 Mai 1787.

Signé, KNAPEN, Syndic.

